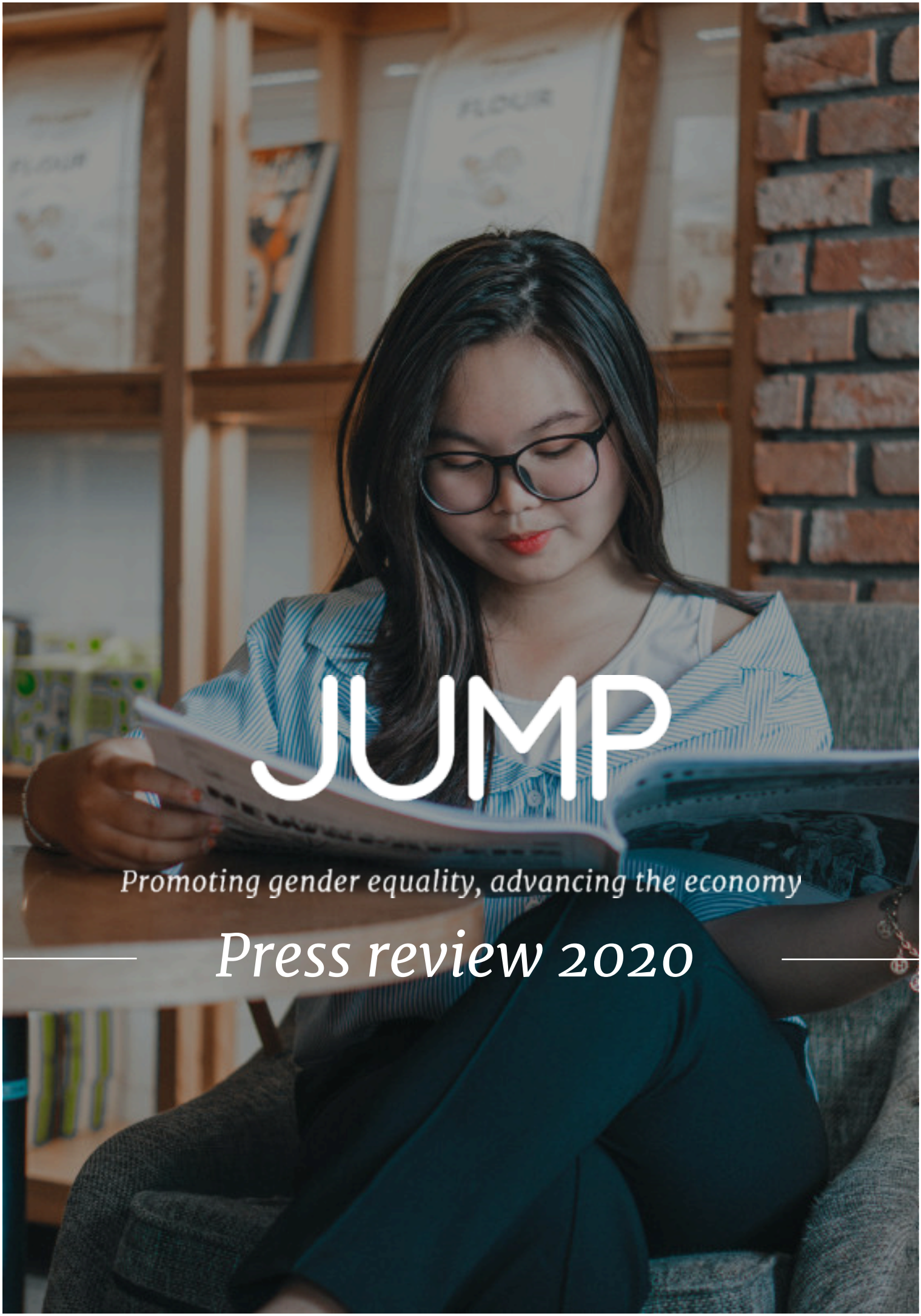


Press review 2020

JUMP YOUTUBE CHANNEL

HTTPS://WWW.YOUTUBE.COM/C/JUMPFOREQUALITY

Selection of media appearances, webinars and online talks.

Une allocation universelle contre la détresse des jeunes ?

Isabella Lenarduzzi au micro de Matin Première RTBF - 17 décembre 2020

https://youtu.be/xtbVk9K0Kb4

Isabella Lenarduzzi sur la nécessité des quotas en politique

Isabella Lenarduzzi au micro de Matin Première RTBF - 13 octobre 2020

https://youtu.be/qBGIOwN-0yo

Impact du télétravail sur les inégalités, manque de diversité des experts Covid-19

Isabella Lenarduzzi au micro de Matin Première RTBF - 8 septembre 2020

https://youtu.be/OJOBNvGEZ-U

Can women save the post Covid-19 economy?

Webinar by Isabella Lenarduzzi for The Impact House 24th of August 2020

https://youtu.be/IGv5x4w36AI

Pourquoi ne connaît-on pas les noms des femmes peintres non contemporaines?

Isabella Lenarduzzi explique pourquoi sur LN24 - 8 juillet 2020

https://youtu.be/wKeP5I2iTnE

L'impact du virus sur l'entreprenariat des femmes et leur accès au capital

Interpellation du Ministre des Indépendants, Denis Ducarme, par Isabella Lenarduzzi sur LN24 - 8 juillet 2020

https://youtu.be/KTUGXK5K64w

« Charleroi est la ville méditerranéenne la plus au nord de l'Europe » Paul Magnette

Isabella Lenarduzzi sur LN24 - 14 juillet 2020

https://youtu.be/mH7OC2KIhkI

Exclure de gouverner avec la NV-A c'est s'exclure soi-même du prochain gouvernement

Isabella Lenarduzzi interpelle Paul Magnette le président du PS sur LN24 - 14 juillet 2020

https://youtu.be/hCRR0FGETB4

Pourquoi s'afficher en tant que mère quand on est une personnalité politique n'a pas la même portée que s'afficher en tant que père ?

Isabella Lenarduzzi interpelle Paul Magnette le président du PS sur LN24 - 14 juillet 2020

https://youtu.be/GGw1jchpCxk

Comment recruter les femmes dans la tech

Webinar organisé par Simplon en collaboration avec JUMP - 7 juillet 2020

https://youtu.be/dYDVLcCjFik

JUMP YOUTUBE CHANNEL

YOUTUBE.COM/C/JUMPFOREQUALITY

Selection of media appearances, webinars and online talks.

Frauen in der Corona krise

Isabella Lenarduzzi teilt ihre Besorgnis über den Verlust der Gleichberechtigung in Europa. Ohne die Gleichstellung von Frauen und Männern kann es weder Europa noch Demokratie geben.
ARD1 Das Erste - 27 mai 2020
https://youtu.be/gO1FQvCv1xc

Le confinement fait reculer l'égalité professionnelle comme jamais

Isabella Lenarduzzi au micro de Matin Première RTBF - 25 mai 2020
https://youtu.be/SrcPKmY3a1s

Harcèlement dans le milieu du travail

Isabella Lenarduzzi sur Les Grenades RTBF - 13 mai 2020
https://youtu.be/HGhQfPu7T84

Marque employeuse : décryptez les stéréotypes de genre pour communiquer sans clichés

Webinar Replay - 28 avril 2020
https://youtu.be/jG4w1H2Pt1U

Violences sexistes : les réseaux sociaux ont tout changé !

Isabella Lenarduzzi sur La Une RTBF - A Votre Avis - 12 février 2020
https://youtu.be/nP3anB4_Iw8

Quelle est la responsabilité des hommes dans le mouvement #MeToo ?

Extrait du débat entre Isabella Lenarduzzi et Guy Haarscher sur La Première RTBF - 20 janvier 2020
https://youtu.be/YnjGSRJvqK8

Pourquoi les femmes occupent-elles si peu de fonctions dirigeantes dans les entreprises?

Isabella Lenarduzzi sur LN24 - 5 janvier 2020
https://youtu.be/aWhJn05qEIM

La violence contre les femmes

Isabella Lenarduzzi sur LN24 - 5 janvier 2020
https://youtu.be/buU9yyRAvQI

40% des policières on expérimenté le sexisme dans leur environnement professionnel

Isabella Lenarduzzi sur LN24 - 5 janvier 2020
https://youtu.be/T20pBQY-iiI

Les quotas, ça fonctionne !

Isabella Lenarduzzi sur LN24 - 5 janvier 2020
https://youtu.be/TPIGWd6pMbw

L'Europe souverainiste et l'égalité femmes-hommes

Isabella Lenarduzzi sur LN24 - 5 janvier 2020
https://youtu.be/jQ9STPttSmY

PRINT MEDIA APPEARANCES

RTBF.BE

09.01.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E17210A93

www.rtbf.be

Date: **09-01-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **120 081**

https://www.rtbf.be/info/societe/detail_christie-morreale-ps-contre-le-harcelement-pour-une-plus-grande-mixite-dans-les-services-publics-un-systeme-de-quotas?id=10403196

Christie Morreale (PS) : "Contre le harcèlement, pour une plus grande mixité dans les services publics, un système de quotas"



Christie Morreale (PS): "Contre le harcèlement, pour une plus grande mixité dans les services publics, un système de quotas" - © Tous droits réservés

Maxime Dumoulin
Publié à 00h50

Le phénomène existe depuis toujours, mais il prend de l'ampleur depuis quelques années. Le #meetoo et #balancetonporc y ont contribué depuis l'affaire Harvey Weinstein dont le procès s'est ouvert lundi. Il s'agit du harcèlement. C'est un terme dont on parle de plus en plus et qui concerne de plus en plus de plaintes déposées auprès des services de police. Y en a-t-il plus que par le passé, la parole s'est-elle libérée, ou notre société y est-elle plus sensible ? Éléments de réponse dans notre émission.

Wivine Wittouck, comme beaucoup d'autres, a été victime de harcèlement. "*Un collègue était amoureux de moi, j'ai tenu 5 ans avant que mon corps et mon mental ne craquent", explique-t-elle. "Au début, on est bien obligé de rire, de faire comme si tout était normal. Sinon j'aurais été mise de côté et n'aurais pas pu continuer mon travail. On s'y habitue*". Wivine a finalement craqué avant d'être sous certificat maladie. Les dégâts sont à vie, dit-elle, "*Cela fait 15 jours que j'en parle*".

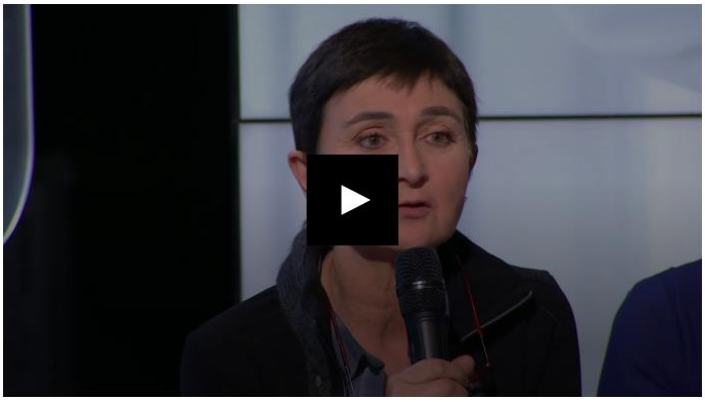
RTBF.BE

09.01.2020

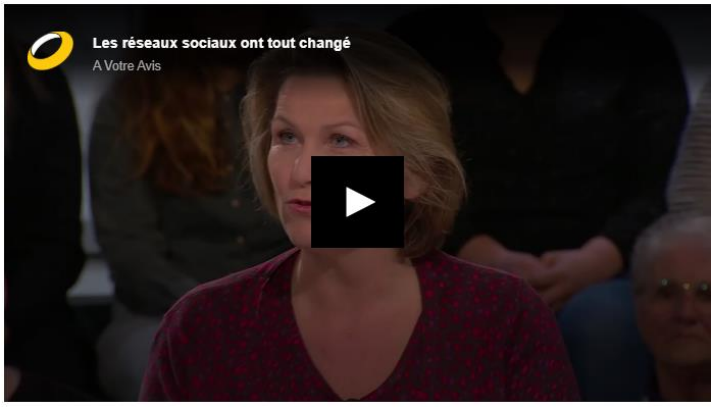
WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E17210A93



On le voit, il est encore très difficile de parler de harcèlement. Pour Isabella Lenarduzzi, fondatrice de JUMP, les réseaux sociaux ont mis fin à l'omerta sur le harcèlement. "*On peut en dire beaucoup de mal, mais dans ce cas, ils ont permis aux femmes de prendre la parole et de raconter les harcèlements qu'elles subissen*t".



Mais internet a aussi son revers de la médaille. Corentin de Salle, directeur scientifique du centre Jean Gol, explique : "*Avant il y avait le harceleur et le harcelé. Aujourd'hui, les spectateurs sur les réseaux sociaux peuvent très vite devenir harceleurs. Or, souvent, ce que fait individuellement le harceleur n'est pas gravissime, mais l'encouragement des autres peut porter un coup fatal*".

RTBF.BE

09.01.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E17210A93



Contre le harcèlement au travail, Christie Morreale estime qu'une plus grande mixité ferait baisser la pression : "*Au sein des services publics, je plaide pour une plus grande mixité. Qu'à compétence égale, on choisisse en alternance une femme, puis un homme. Avoir un système de quotas, une plus grande mixité au sein des entreprises et à leur tête. Cela pourrait faire descendre la pression et éviter des cas d'isolement dans certaines situations*".

VIVREICI.BE

09.01.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E17214495

www.vivreici.be

Date: **09-01-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **10 697**

http://www.vivreici.be/article/detail_christie-morreale-ps-contre-le-harcelement-pour-une-plus-grande-mixite-dans-les-services-publics-un-systeme-de-quotas?id=365882

Christie Morreale (PS) : "Contre le harcèlement, pour une plus grande mixité dans les services publics, un système de quotas"

Le phénomène existe depuis toujours, mais il prend de l'ampleur depuis quelques années.

Date de publicationjeudi 09 janvier 2020 à 00h50
Source : RTBF



Christie Morreale (PS): "Contre le harcèlement, pour une plus grande mixité dans les services publics, un système de quotas" - © Tous droits réservés

Le #meetoo et #balancetonporc y ont contribué depuis l'affaire Harvey Weinstein dont le procès s'est ouvert lundi. Il s'agit du harcèlement. C'est un terme dont on parle de plus en plus et qui concerne de plus en plus de plaintes déposées auprès des services de police. Y en a-t-il plus que par le passé, la parole s'est-elle libérée, ou notre société y est-elle plus sensible ? Éléments de réponse dans notre émission.

Wivine Wittouck, comme beaucoup d'autres, a été victime de harcèlement. "*Un collègue était amoureux de moi, j'ai tenu 5 ans avant que mon corps et mon mental ne craquent", explique-t-elle. "Au début, on est bien obligé de rire, de faire comme si tout était normal. Sinon j'aurais été mise de côté et n'aurais pas pu continuer mon travail. On s'y habitue*". Wivine a finalement craqué avant d'être sous certificat maladie. Les dégâts sont à vie, dit-elle, "*Cela fait 15 jours que j'en parle*".

On le voit, il est encore très difficile de parler de harcèlement. Pour Isabella Lenarduzzi, fondatrice de JUMP, les réseaux sociaux ont mis fin à l'omerta sur le harcèlement. "*On peut en dire beaucoup de mal, mais dans ce cas, ils ont permis aux femmes de prendre la parole et de raconter les harcèlements qu'elles subissent*".

VIVREICI.BE

09.01.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E17214495



Mais internet a aussi son revers de la médaille. Corentin de Salle, directeur scientifique du centre Jean Gol, explique : "*Avant il y avait le harceleur et le harcelé. Aujourd'hui, les spectateurs sur les réseaux sociaux peuvent très vite devenir harceleurs. Or, souvent, ce que fait individuellement le harceleur n'est pas gravissime, mais l'encouragement des autres peut porter un coup fatal*".

Contre le harcèlement au travail, Christie Morreale estime qu'une plus grande mixité ferait baisser la pression : "*Au sein des services publics, je plaide pour une plus grande mixité. Qu'à compétence égale, on choisisse en alternance une femme, puis un homme. Avoir un système de quotas, une plus grande mixité au sein des entreprises et à leur tête. Cela pourrait faire descendre la pression et éviter des cas d'isolement dans certaines situations*".

Maxime Dumoulin

FEMMES D'AUJOURD'HUI

16.01.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E1EE0FB06

Femmes d'Aujourd'hui

Date: **16-01-2020**
Page: **54-55**
Periodicity: **Weekly**
Journalist: **-**

Circulation: **85 013**
Audience: **386 300**
Size: **1 129 cm²**







SOCIÉTÉ

Ma petite entreprise

OUI, JE PEUX LA LANCER !

Créatives, bosseuses, intelligentes… On a toutes les qualités pour lancer notre business… Pourtant, on est peu nombreuses à oser. Florence Blaimont, de la WoWo Community analyse les freins à l'entrepreneuriat féminin (et comment les contourner).

TEXTE **BELEN UCROS**

3,1 %, c'est le taux d'activité entrepreneuriale des femmes en Belgique. Ce qui fait de nous les plus mauvaises élèves à l'échelle européenne[1]. La WoWo Community (wowocommunity.com), un cercle de développement pour femmes actif dans toute la Belgique francophone, a mené une étude pour comprendre ce qui nous bloque. Et élaboré des plans d'action pour déverrouiller nos barrières mentales et mener à bien notre projet.

1 LE SYNDROME DE L'IMPOSTRICE

« Je ne suis pas capable », « Je ne suis pas douée », « Je ne suis pas à ma place »… Ces phrases vous parlent ? C'est que vous faites partie des 70 % de femmes souffrant du syndrome de l'imposture. Pour Florence Blaimont, c'est parce qu'il n'existe pas assez d'héroïnes féminines dans la littérature ou le cinéma : « On nous cantonne trop souvent dans des rôles d'assistantes ou de faire-valoir. » Or, pour se lancer dans un projet, il faut y croire. Et pour croire en son projet, il faut d'abord croire en soi. Sans cela, difficile de défendre son projet devant des investisseurs potentiels…

PLAN D'ACTION

→ Entourez-vous de **mentors**, c'est-à-dire de femmes ayant connu plus ou moins le même parcours que vous et qui ont réussi à dépasser leurs barrières. Les entrepreneuses ne sont jamais avares de conseils. Elles acceptent volontiers de partager leur expérience avec les autres.
→ Boostez votre confiance en vous inspirant de **modèles féminins forts**, que ce soit dans la mode, la littérature, l'informatique, les sciences, le management… Films, romans, biographies, documentaires, réseaux sociaux, tout est bon ! Participez à des conférences avec des oratrices, forcez-vous à leur poser des questions.
→ Faites **le ménage dans votre entourage** : listez les personnes que vous fréquentez le plus et demandez-vous si elles vous tirent vers le haut ou vers le bas.

2 LE MANQUE DE TEMPS

Concilier vie professionnelle et privée reste l'un de nos plus grands défis. Beaucoup de mères mettent leur activité entre parenthèses ou ne travaillent pas le mercredi après-midi pour s'occuper des enfants. Sans compter que nous passons en moyenne 6 heures de plus par semaine que les hommes à gérer les activités du ménage. Toutes ces heures grappillées sur le temps de travail finissent par peser lourd sur les rentrées financières, mais aussi sur le montant de la pension.

PLAN D'ACTION

→ L'avenir appartient à celles qui se lèvent tôt ! Démarrez la journée avec **le miracle morning**. Cette technique propose de se lever une heure plus tôt pour se concentrer à 100 % sur soi-même et son projet. En 1 semaine, vous dégagez ainsi 7 heures supplémentaires. Mais veillez tout de même à préserver votre capital sommeil.
→ Améliorez votre efficacité avec **la méthode Pomodoro**. Cet outil de gestion du temps segmente chaque tâche en séquences de 20 minutes. Durant ce temps, vous ne vous laisserez pas distraire par le téléphone ou les e-mails.
→ Si vous êtes une maman solo, rien ne vaut **l'entraide féminine**. Relayez-vous pour aller rechercher les enfants, habitez en colocation… De cette manière vous pourrez vous former, participer à des réunions tardives, boucler votre projet…

FEMMES D'AUJOURD'HUI

16.01.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E1EE0FB06







3 LA NÉCESSITÉ DE SE FORMER

Même si en Belgique, les femmes sont plus diplômées que les hommes (56 % contre 37 %[2]), elles ont tendance à penser qu'elles ne sont pas assez formées pour se lancer seules. Selon le baromètre de l'entrepreneuriat féminin réalisé par la plateforme Women in Business/Impulse Brussels, les femmes trouvent qu'elles manquent de compétences en digital, leadership/management et en finances.

PLAN D'ACTION

→ Si malgré votre niveau de formation, vous souffrez du sentiment de manque de compétences, engrangez de l'expérience et de l'assurance en suivant des **stages professionnels**. Cela vous aidera à prendre confiance en vous.
→ 85 % des métiers du futur n'existent pas encore. L'éducation permanente est donc indispensable pour ne pas rater le train en marche. Bon nombre de formations sont disponibles via des **plateformes numériques ou MOOC**. Certaines sont même gratuites. Vous économiserez ainsi du temps et de l'argent sur les frais de transport et de baby-sitting. Vous avancez à votre propre rythme et aux plages horaires qui vous conviennent. (Infos : my-mooc.com ou mooc-francophone.com)

(1) Global Entrepreneurship Monitor, 2014.
(2) Les Échos, 2015.
(3) Étude Femmes Prévoyantes Socialistes (femmesprevoyantes.be/themes/familles/familles-monoparentales.
(4) Baromètre de l'entrepreneuriat féminin réalisé par la plateforme Women in Business/Impulse Brussels.

4 LA DISETTE FINANCIÈRE

Entre le loyer ou l'emprunt hypothécaire, les stages ou les études des enfants, pas facile de trouver les moyens financiers pour investir dans son projet futur. Ceci est d'autant plus vrai quand on est maman solo. Chez nous, près de 50 % des familles monoparentales vivent sous le seuil de pauvreté, et dans 83 % des cas, ce sont les mères qui sont à leur tête[3]. Selon l'adage, « On ne prête qu'aux riches », nous sommes aussi moins nombreuses que les hommes à oser frapper à la porte des banques pour demander un crédit. Celles qui le font empruntent en général un montant moins élevé que ceux-ci. La peur de ne pas arriver à rembourser les traites est bien réelle.

PLAN D'ACTION

→ Avant de vous lancer, faites votre **business plan**. Celui-ci met en place la stratégie nécessaire pour devenir rentable après une période donnée, généralement 3 ans. Il précise le coût financier, le mode de financement, etc. De nombreux outils et aides gratuites existent pour l'élaborer. Il vous sera d'une aide précieuse pour votre demande d'emprunt.
→ En plus des banques, vous pouvez contacter des « **business angels** ». Il s'agit d'investisseurs privés, en général entrepreneurs eux-mêmes, qui vous aident à peaufiner et financer votre projet. Seul 1 % de femmes font appel à eux. Il existe divers réseaux de business angels selon les régions. (Infos : Finance Brussels, W.I.N.G. by Digital Wallonia, Be Angels)
→ Si vous en avez la possibilité, revoyez votre **salaire à la hausse**. On a constaté que les femmes entrepreneuses se rétribuent 20 % de moins que les hommes[4]. Le même écart que dans les salaires.

5 L'INSUFFISANCE DU RÉSEAU

Pour mettre toutes les chances de votre côté, multipliez les échanges et les rencontres. En participant à des conférences, séminaires, événements organisés par des cercles d'affaires, vous partez à la rencontre de clients ou de fournisseurs potentiels. Selon une étude de Wonderful Women, seuls 3 % des femmes entrepreneuses font du networking !

PLAN D'ACTION

→ Développez vos contacts via les **réseaux sociaux** (LinkedIn, Instagram, Facebook…), fréquentez des **cercles d'affaires**, mixtes ou féminins comme JUMP, Women in Business, Wonderful Women, Beabee, Les Audacieuses by F.A.R… Si vous êtes au chômage, Job Yourself s'avère une aide précieuse pour monter son projet.
→ Travaillez dans des espaces de **co-working**. En plus d'étoffer votre carnet d'adresses professionnel, vous vous sentirez moins seule, dans tous les sens du terme. Certains organisent également des conférences et des événements pendant les heures de bureau. Citons, entre autres, le Switch Coworking à Charleroi, le Manistal à Bruxelles ou encore The Mug à Enghien.

LA LIBRE BELGIQUE

18.01.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E22C2AC38

La Libre Belgique

Date: **18-01-2020**
Page: **30-331**
Periodicity: **Daily**
Journalist: **Solange Berger**

Circulation: **33 649**
Audience: **167 200**
Size: **1 274 cm²**



L'invitée du week-end

GENERAL MANAGER DELL TECHNOLOGIES BELUX

Pascale Van Damme

Active dans les technologies depuis 25 ans, Pascale Van Damme a débuté sa carrière dans les transports. Chez TNT. *"Pour la simple raison qu'ils proposaient des billets gratuits et que j'avais envie de voyager... J'en ai beaucoup profité dans le privé mais aussi pour le travail. J'étais notamment ce qu'on appelle un 'on board courier', c'est-à-dire que je devais délivrer les documents et contrats importants dans différents pays"*, raconte cette juriste de formation (Université de Gand). Après deux ans chez TNT, suivent des postes chez Proximus, puis Base KPN Orange, et enfin, en 2004, chez Dell, aujourd'hui Dell Technologies qui regroupe les différentes marques du groupe. Depuis 13 ans, elle y occupe la fonction de managing director pour le Belux. Dès février, Pascale Van Damme deviendra vice-présidente EMEA VMware business, une filiale de EMC racheté lui-même par Dell en 2016. Au départ de la Belgique, elle sera responsable pour toute la stratégie et tout le développement du business de cette filiale spécialisée notamment dans les logiciels pour la région Europe-Moyen-Orient-Afrique.

C'est Arnaud Bacros qui assumera la fonction de General Manager pour la Belgique et le Luxembourg.

"Chez Dell, nous souhaitons arriver à 50 % de femmes d'ici 2030"

Solange Berger

Vous êtes à la tête de Dell Technologies Belux depuis treize ans. N'est-il pas difficile d'être CEO dans un secteur plutôt masculin ?

Ce n'est pas toujours simple d'être CEO pour une femme, et en plus dans le secteur technologique... Mais pour moi, il est important de bien s'entourer et de rester authentique. Les femmes ne doivent pas copier les hommes. C'est une erreur que j'ai faite quand j'ai été manager pour la première fois. Avec comme résultat que je n'étais ni performante, ni heureuse. Il est essentiel de rester qui on est et faire des choses qui nous donnent de l'énergie. Pour un manager, il est d'ailleurs fondamental de placer les collaborateurs dans des rôles qui leur donnent de l'énergie.

Vous avez fait d'autres erreurs comme jeune manager ?

Ma deuxième erreur a été de constituer une équipe avec des gens qui me ressemblaient. Je me disais que cela allait être plus facile à gérer. C'est peut-être le cas mais alors il manque une partie de la photo. On ne voit pas toute la réalité. Un manager doit pouvoir travailler en équipe avec des gens différents de lui et les coacher pour découvrir, comprendre et utiliser les compétences de chacun pour travailler ensemble.

Le secteur des technologies manque de femmes...

C'est vrai qu'il y a peu de femmes mais je vois que les choses sont en train de changer. Nous avons engagé de nombreuses jeunes femmes ces dernières années. Cela s'explique notamment par le fait qu'elles sont conscientes que les technologies peuvent apporter quelque chose à la société. C'est essentiel pour elles de trouver du sens dans leur travail. Actuellement, notre effectif en Belgique est composé à 27 % de femmes. Le chiffre est semblable au niveau mondial où le groupe compte 157 000 collaborateurs dans 180

LA LIBRE BELGIQUE

18.01.2020

PRINT MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E22C2AC38

pays. Nous souhaitons arriver à 50 % de femmes d'ici 2030. Selon nous, il est essentiel pour une entreprise d'être le miroir de la société. Les chiffres montrent que la satisfaction des employées est plus importante dans les entreprises où la diversité est grande. Pas seulement celle des genres, mais aussi culturelle, générationnelle... Je crois très fort en la diversité et l'inclusivité. Il faut créer un environnement inclusif où chacun se sent bien. Il est capital d'avoir des collaborateurs satisfaits qui décident alors de rester dans l'entreprise. C'est primordial dans un contexte de guerre des talents. Pour attirer les bons candidats aussi d'ailleurs.

Comment comptez-vous faire pour attirer plus de talents ? Et plus de femmes ?

Nous avons notamment créé un environnement flexible. Les collaborateurs travaillent où ils veulent. Notre analyse montre qu'avec plus de flexibilité, la productivité augmente. La satisfaction aussi. Il est essentiel de maintenir un équilibre *work-life-learn*.

Concrètement, que proposez-vous ?

Le 1er septembre, par exemple, jour de rentrée scolaire, les collaborateurs peuvent arriver plus tard et partir plus tôt pour déposer et reprendre leur(s) enfant(s) à l'école. À Noël et Nouvel An, les employés ont la possibilité de ne travailler que le matin pour préparer leur réveillon.

Nous avons aussi lancé des "ERG" (*Employee Ressource Group*). Ces groupes sont composés d'employés qui réfléchissent à ce dont ils ont besoin pour se sentir bien dans l'organisation. Ce sont des communautés dans lesquelles les collaborateurs ayant des expériences ou des intérêts communs se rassemblent pour renforcer les résultats de l'entreprise. Les ERG font partie des initiatives mises en œuvre pour promouvoir une culture d'inclusion. Nous avons des groupes sur des thématiques telles que les femmes, la planète, les jeunes...

Avec le programme MARC (*Many Advocating Real Change*), nous essayons de lutter contre les préjugés, les freins qu'on se met soi-même. L'idée est de rendre les collaborateurs conscients de ce qui est inconscient. Cela peut être, par exemple: *"je ne peux pas voyager parce que je suis une femme", "parce que c'est un homme, il n'a pas d'émotion..."* Nous organisons des formations spécifiques pour faire prendre conscience de ces freins.

"Il est important de bien s'entourer et de rester authentique. Les femmes ne doivent pas copier les hommes."

Nous attirons aussi des talents grâce à nos valeurs en termes de société, environnement... Les jeunes apprécient particulièrement cela. Nous avons par exemple, au niveau international, un programme Ocean Plastic. Si on ne fait rien, en 2050, il y aura plus de plastique que de poissons dans l'eau. Nous essayons de lutter contre. Dans le cadre de notre programme, nous traitons des plastiques collectés sur des plages, dans des cours d'eau et des zones littorales afin de les utiliser dans le cadre d'un nouveau système d'emballage pour un ordinateur portable.

En 2014, vous avez été élue ICT Woman of the Year par Data News. En 2017, vous êtes nommée Digital Woman of the Year par le Digital Leadership Institute. En 2018, vous avez reçu le Women@Work Award de Jump. Que représentent ces récompenses pour vous ?

Elles permettent de donner de la visibilité et de partager les bonnes pratiques. Il est important d'avoir de telles initiatives, même si c'est dommage qu'on en ait encore besoin...

Vous êtes aussi présidente de l'Agoria Digital Industries Committee et ambassadrice de InspiringFifty Belgique...

Le but de cette association est de donner davantage de visibilité à un nombre important de dirigeantes et de figures féminines du monde de la technologie pour qu'elles puissent servir de modèles. Nous avons lancé le processus pour élire 50 femmes. Les noms des lauréates seront annoncés en mars.

Les femmes manquent parfois de confiance pour évoluer dans leur carrière. Si elles ont 80 % des compétences requises pour un poste, elles ne postuleront pas. Un homme qui a 60 % des compétences se dira que le poste est pour lui. Les femmes pensent souvent qu'elles doivent être parfaites pour accéder à une fonction. Elles sont trop perfectionnistes et cela joue contre elles. Elles ont également peur de poser des questions et de demander de l'aide. Et cela encore plus dans un environnement technologique.

LA LIBRE BELGIQUE

18.01.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E22C2AC38

"Il faut travailler sur les compétences numériques"

On entend souvent dire que la Belgique est en retard d'un point de vue technologique. Qu'en pensez-vous ?
C'est vrai, si on regarde la transformation digitale. Une enquête mondiale de Dell réalisée auprès de 4 600 entreprises dans le monde, dont 100 en Belgique, montre que seules 3 % des entreprises belges sont des "leaders numériques", avec une transformation numérique devenue partie intégrante de leur ADN. Quelque 19 % sont des "retardataires numériques", sans projet digital. Quatre entreprises sur dix sont inquiètes de ne pouvoir satisfaire les attentes changeantes de leurs clients au cours des cinq prochaines années. Mais nous avons néanmoins des sociétés qui sont très avancées d'un point de vue technologique. Nous vivons dans un monde numérique. La mesure dans laquelle les organisations exploitent la puissance de leur capital de données déterminera les gagnants et les perdants de l'économie numérique. L'intérêt du portfolio de Dell Technologies est d'aider nos clients à innover, à relever ces défis perturbateurs de front et à gagner.

3%

leaders numériques
Seules 3 % des entreprises belges sont des "leaders numériques" selon une enquête mondiale de Dell.

Ce qui manque, ce sont surtout des compétences ?
Effectivement. Agoria a fait une étude en Belgique, dans le cadre de son appel Be the Change lancé en septembre 2018 pour que les entreprises s'engagent à adapter la gestion de leurs ressources humaines aux défis du marché du travail de demain. Si nous ne faisons rien, quelque 584 000 postes seront vacants en 2030. Pour améliorer notre productivité, nous avons les bonnes technologies. Mais il faut encore motiver les entreprises à travailler sur les compétences numériques de leurs employés et à investir en eux. Je suis convaincue que pour réussir il faut apprendre constamment. C'est la clé pour le futur. Il faut un environnement avec un bon équilibre entre le travail, la vie privée et la formation.

Les travailleurs doivent s'adapter. Les entreprises également. C'est ce que vous avez fait ?
Dell a été fondée par Michael Dell au Texas en 1984. Au départ, elle était active uniquement dans la construction de PC. Elle s'est développée au fur et à mesure, par des rachats notamment, et s'est construite en suivant les évolutions technologiques, le marché et les besoins des clients. Dell technologies compte sept sociétés aujourd'hui. Nous proposons une solution *end to end*, c'est-à-dire que nous couvrons toutes les solutions : matériel, cloud, logiciels, sécurité… Avec énormément de flexibilité. C'est un peu comme des Lego. Le client crée sa propre construction. Avec plusieurs couleurs. Comme dans un Lego, il peut prendre juste une pièce ou toute une construction.

En plus de la technologie, vous devez sans cesse proposer de nouveaux services ?
Nous avons collaboré avec Microsoft pour proposer une solution multicloud. En novembre, nous avons aussi lancé le *dell technologies on demand*, un ensemble d'offres IT *as-a-service* basées sur la consommation. Ceci répond à une tendance actuelle qu'on retrouve dans d'autres secteurs : on achète ce dont on a besoin. Et nous avons même développé notre propre banque, DFS, pour faciliter ces différentes solutions.

LA LIBRE BELGIQUE

18.01.2020

PRINT MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E22C2AC38



J.C.GUILLAUME

Pascale Van Damme est à la tête de Dell Technologies Belux depuis treize ans.

L'AVENIR

23.01.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E29499115

L'Avenir
Date: 23-01-2020
Page: 15
Periodicity: Daily
Journalist: Benjamin Hermann
Circulation: 77 295
Audience: 506 100
Size: 554 cm²

publications: 6 : L'Avenir - L'Avenir Le Courrier - L'Avenir Le Courrier de l'Escaut - L'Avenir Le Jour Verviers - L'Avenir Entre Sambre et Meuse - L'Avenir Luxembourg

SOCIÉTÉ

« Il y a un vrai problème avec le regard qu'on porte sur le corps des femmes. »
Isabella LENARDUZZI

12 jurés, dont 7 hommes et 5 femmes, jugent Harvey Weinstein.

Affaire Harvey Weinstein : et les hommes dans tout ça ?


Reporters/Redux

#MeToo : Messieurs, à vous de jouer

Plus de deux ans après l'éclatement de l'affaire Weinstein, de nombreux hommes peinent encore à se remettre en question.

● **Interview : Benjamin HERMANN**

Le scandale a secoué Hollywood, avant de déferler sur le monde. En octobre 2017 éclatait l'affaire Harvey Weinstein, du nom de cet influent producteur de cinéma accusé par une douzaine de femmes de harcèlement et agressions sexuelles. Dans la foulée, plus de 80 femmes l'ont accusé de faits similaires, parmi lesquelles des personnalités comme Angelina Jolie, Gwyneth Paltrow, Cate Blanchett. Plus de deux ans plus tard, son procès débute à New York.

Sur les réseaux sociaux, la parole des femmes s'est libérée à travers le mouvement #MeToo. En France et en Belgique, le hashtag #BalanceTonPorc a abondamment circulé. Les hommes se sont-ils pour autant remis en question ? Isabella Lenarduzzi livre son point de vue. Elle est la fondatrice de JUMP for Equality, une entreprise sociale qui travaille avec les organisations et les personnes pour réduire les inégalités entre femmes et hommes.

Isabella Lenarduzzi, en quoi le mouvement #MeToo a-t-il été marquant ?

Sa particularité est qu'il concerne les inégalités entre femmes et hommes dans le cadre professionnel. Cela a démarré dans le milieu du cinéma. Il est apparu que des femmes belles, assertives et talentueuses peuvent aussi être victimes. Tout à coup, de nombreuses autres femmes ont constaté que ce qu'elles aussi avaient vécu prenait un tout autre sens. Cela a ouvert la parole.

La parole s'est-elle complètement libérée ?

Le problème, c'est qu'une femme qui parle reste trop souvent moins légitime qu'un homme. Il faut que plusieurs femmes déclarent avoir été agressées pour commencer à être entendues. Nos cultures, profondément patriarcales, restent imprégnées de ces principes. Nous vivons néanmoins un changement d'époque intéressant. Les femmes osent enfin raconter ce qu'elles subissent.

« Une femme qui parle reste trop souvent moins légitime qu'un homme. »

Qu'attendre des hommes ?

La réaction des hommes a été étonnante, dans toute cette histoire. J'aurais pensé entendre *« Waouh, nous ne savions pas que c'était aussi grave »*. Certains hommes l'ont exprimé, mais finalement assez peu. Très souvent, la réaction a été *« oui, mais c'est exagéré »*, *« oui, mais attention à la délation »*, *« oui, mais c'est du mensonge »*. On estime que 2 % seulement des accusations d'agression sexuelle sont mensongères...

Quelle réaction serait adéquate, selon vous ?

Pourquoi les hommes n'en profitent-ils pas pour se poser deux questions ? La première est individuelle : quelle est ma culpabilité en tant qu'individu ? Quel est le regard que je porte sur les femmes ? Suis-je dans un rapport d'égalité ? Est-ce que je considère le corps d'une femme comme un objet à prendre, à posséder ?
Le deuxième questionnement est collectif : quelle est ma responsabilité en tant qu'homme dans ce système ? *« Mais moi, je ne suis pas comme cela »*, ont rétorqué beaucoup d'hommes. En réalité, #MeToo n'a jamais prétendu le contraire. L'intérêt consiste à déconstruire le système patriarcal. Il y a un vrai problème avec le regard qu'on porte sur le corps des femmes. Dans une relation sexuelle, l'homme est encore souvent un acteur, tandis que la femme est une proie. Elle n'est pas actrice de la séduction.

Vous souhaitez placer le désir au centre de la sexualité...

Oui et cela ne signifie en aucun cas un retour à la pudibonderie. Il faut que la femme devienne aussi un objet désirant. Vous savez, beaucoup de femmes sont complices, en ne disant rien, en voulant faire plaisir, en n'osant pas. On ne peut plus accepter une sexualité sans désir. Accepter cela serait vachement libérateur, pour tout le monde. Pourtant il y a de la résistance, des hommes se sentent attaqués. C'est comme si des amateurs de bon vin se sentaient visés par une campagne de prévention contre l'alcool au volant.

Tout le monde gagne à changer, donc ?

Évidemment. Mais c'est toujours compliqué, lorsqu'on

L'AVENIR

23.01.2020

PRINT MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E29499115

est privilégié, de reconnaître ses privilèges. Moi-même, je suis une femme blanche aux yeux bleus. J'ai beau me convaincre que j'ai du mérite, cela reste plus facile pour moi d'être entrepreneure que si j'avais la peau noire. Je dois bien l'admettre. En réalité, le but n'est pas d'enlever des droits, mais de rééquilibrer des privilèges. ■



Kaltza Photography

Selon Isabella Lenarduzzi, les hommes gagneraient à effectuer une petite introspection.

Bien plus qu'un simple procès

Après la constitution du jury, le procès de Harvey Weinstein est entré dans le vif du sujet ce mercredi avec le début des plaidoiries. Très médiatisé, il est symbolique pour le combat contre les inégalités entre hommes et femmes.

Âgé de 67 ans, l'ancien producteur, dont les films ont remporté 81 oscars, comparaît devant le tribunal d'État de Manhattan. Son procès devrait s'achever le 6 mars. Il y est jugé pour des agressions sexuelles sur deux femmes : l'ex-assistante de production Mimi Haleyi et une femme restée anonyme.



AFP

Harvey Weinstein.

Il risque la perpétuité.

Considéré comme l'archétype du prédateur sexuel par le mouvement #MeToo, Weinstein est, en dehors du cadre de ce procès, accusé d'agressions et harcèlement sexuels par plus de 80 femmes. Mais la plupart des faits sont anciens et prescrits. Au terme du procès, il n'en aura pas fini avec la justice puisqu'il a été inculpé début janvier à Los Angeles pour deux agressions sexuelles présumées, commises en 2013. ■

L'AVENIR

23.01.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E29757984

www.lavenir.net

Date: **23-01-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **Benjamin Hermann**

Circulation: **0**
Audience: **122193**

https://www.lavenir.net/cnt/dmf20200122_01433784/affaire-weinstein-et-mouvement-metoo-messieurs-a-vous-de-jouer

Affaire Weinstein et mouvement #MeToo: Messieurs, à vous de jouer!



Selon Isabella Lenarduzzi, les hommes gagneraient à effectuer une petite introspection. Ralitza Photography

Plus de deux ans après l'éclatement de l'affaire Weinstein, de nombreux hommes peinent encore à se remettre en question. Selon Isabella Lenarduzzi, ils gagneraient pourtant à effectuer une petite introspection.

Le scandale a secoué Hollywood, avant de déferler sur le monde. En octobre 2017 éclatait l'affaire Harvey Weinstein, du nom de cet influent producteur de cinéma accusé par une douzaine de femmes de harcèlement et agressions sexuelles. Dans la foulée, plus de 80 femmes l'ont accusé de faits similaires, parmi lesquelles des personnalités comme Angelina Jolie, Gwyneth Paltrow, Cate Blanchett. Plus de deux ans plus tard, son procès débute à New York.

Sur les réseaux sociaux, la parole des femmes s'est libérée à travers le mouvement #MeToo. En France et en Belgique, le hashtag #BalanceTonPorc a abondamment circulé. Les hommes se sont-ils pour autant remis en question? Isabella Lenarduzzi livre son point de vue. Elle est la fondatrice de JUMP for Equality, une entreprise sociale qui travaille avec les organisations et les personnes pour réduire les inégalités entre femmes et hommes.

L'AVENIR

23.01.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E29757984



Des femmes ont manifesté aux abords du tribunal à New York, lors de l'ouverture du procès, voici quelques jours. Reporters/Redux

Isabella Lenarduzzi, en quoi le mouvement #MeToo a-t-il été marquant?

Sa particularité est qu'il concerne les inégalités entre femmes et hommes dans le cadre professionnel. Cela a démarré dans le milieu du cinéma. Il est apparu que des femmes belles, assertives et talentueuses peuvent aussi être victimes. Tout à coup, de nombreuses autres femmes ont constaté que ce qu'elles aussi avaient vécu prenait un tout autre sens. Cela a ouvert la parole.

La parole s'est-elle complètement libérée?

Le problème, c'est qu'une femme qui parle reste trop souvent moins légitime qu'un homme. Il faut que plusieurs femmes déclarent avoir été agressées pour commencer à être entendues. Nos cultures, profondément patriarcales, restent imprégnées de ces principes. Nous vivons néanmoins un changement d'époque intéressant. Les femmes osent enfin raconter ce qu'elles subissent.

Le problème, c'est qu'une femme qui parle reste trop souvent moins légitime qu'un homme.

Qu'attendre des hommes?

La réaction des hommes a été étonnante, dans toute cette histoire . J'aurais pensé entendre *«Waouh, nous ne savions pas que c'était aussi grave»*. Certains hommes l'ont exprimé, mais finalement assez peu. Très souvent, la réaction a été *«oui, mais c'est exagéré»*, *«oui, mais attention à la délation»*, *«oui, mais c'est du mensonge»*. On estime que 2% seulement des accusations d'agression sexuelle sont mensongères…

Quelle réaction serait adéquate, selon vous?

Pourquoi les hommes n'en profitent-ils pas pour se poser deux questions? La première est individuelle: quelle est ma culpabilité en tant qu'individu? Quel est le regard que je porte sur les femmes? Suis-je dans un rapport d'égalité? Est-ce que je considère le corps d'une femme comme un objet à prendre, à posséder?

Le deuxième questionnement est collectif: quelle est ma responsabilité en tant qu'homme dans ce système? *«Mais moi, je ne suis pas comme cela»*, ont rétorqué beaucoup d'hommes. En réalité, #MeToo n'a jamais prétendu le contraire.

L'intérêt consiste à déconstruire le système patriarcal. Il y a un vrai problème avec le regard qu'on porte sur le corps des femmes. Dans une relation sexuelle, l'homme est encore souvent un acteur, tandis que la femme est une proie. Elle n'est pas

L'AVENIR

23.01.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E29757984

actrice de la séduction.

Il y a un vrai problème avec le regard qu'on porte sur le corps des femmes.

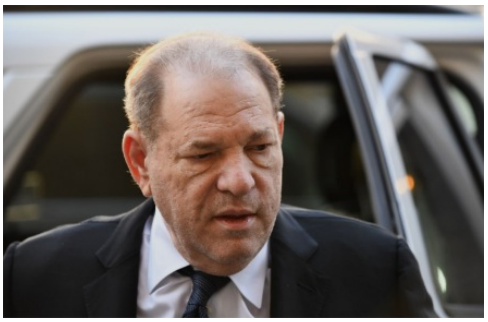
Vous souhaitez placer le désir au centre de la sexualité…

Oui et cela ne signifie en aucun cas un retour à la pudibonderie. Il faut que la femme devienne aussi un objet désirant. Vous savez, beaucoup de femmes sont complices, en ne disant rien, en voulant faire plaisir, en n'osant pas. On ne peut plus accepter une sexualité sans désir. Accepter cela serait vachement libérateur, pour tout le monde. Pourtant il y a de la résistance, des hommes se sentent attaqués. C'est comme si des amateurs de bon vin se sentaient visés par une campagne de prévention contre l'alcool au volant.

Tout le monde gagne à changer, donc?

Évidemment. Mais c'est toujours compliqué, lorsqu'on est privilégié, de reconnaître ses privilèges. Moi-même, je suis une femme blanche aux yeux bleus. J'ai beau me convaincre que j'ai du mérite, cela reste plus facile pour moi d'être entrepreneure que si j'avais la peau noire. Je dois bien l'admettre. En réalité, le but n'est pas d'enlever des droits, mais de rééquilibrer des privilèges.

Bien plus qu'un simple procès



Harvey Weinstein lors de son arrivée au tribunal, mercredi.
Après la constitution du jury, le procès de Harvey Weinstein est entré dans le vif du sujet ce mercredi avec le début des plaidoiries. Très médiatisé, il est symbolique pour le combat contre les inégalités entre hommes et femmes.

Âgé de 67 ans, l'ancien producteur, dont les films ont remporté 81 oscars, comparaît devant le tribunal d'État de Manhattan. Son procès devrait s'achever le 6 mars. Il y est jugé pour des agressions sexuelles sur deux femmes: l'ex-assistante de production Mimi Haleyi et une femme restée anonyme. Il risque la perpétuité.

Considéré comme l'archétype du prédateur sexuel par le mouvement #MeToo, Weinstein est, en dehors du cadre de ce procès, accusé d'agressions et harcèlement sexuels par plus de 80 femmes. Mais la plupart des faits sont anciens et prescrits. Au terme du procès, il n'en aura pas fini avec la justice puisqu'il a été inculpé début janvier à Los Angeles pour deux agressions sexuelles présumées, commises en 2013.

L'AVENIR

23.01.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E2AC3B030

www.lavenir.net

Date: **23-01-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **122193**

https://www.lavenir.net/cnt/dmf20200123_01434155/dix-articles-pour-nos-abonnes-a-ne-pas-manquer-ce-jeudi

Dix articles pour nos abonnés à ne pas manquer ce jeudi



L'école numérique se décline sous de nombreuses formes. Comme ici à l'école communale de Bourlers (photo d'archive).

Un Haneffois a bâti des maisons au Bangladesh, du monde attendu au salon Batimoi, la Wallonie investit dans l'école numérique... Voici une sélection de dix articles pour nos abonnés à ne pas manquer ce jeudi 23 janvier.

La Wallonie investit dans l'École numérique

L'éducation au numérique fait partie des grands enjeux de la stratégie Digital Wallonia. Depuis vingt ans, la Wallonie a en effet investi plus de 137 millions d'euros dans le domaine. Et ces investissements ne cessent de croître.

+ LIRE | Ces projets visent à encourager les enseignants à intégrer les outils numériques dans leur pédagogie

22 000 visiteurs attendus à Batimoi

Du 24 au 27 janvier, quelque 180 exposants seront de nouveau au salon Batimoi au Wex, le rendez-vous de la construction et de la rénovation de la maison.

+ LIRE | Le Belge est toujours attentif aux dernières tendances de la construction ou de l'aménagement de sa maison.

Subventions: un nouveau sport supracommunal

Les Communes wallonnes vont devoir envisager leurs infrastructures sportives à une échelle supracommunale. Un nouveau décret devrait entrer en vigueur en janvier 2021.

+ LIRE |Dans un an, si tout va bien, un nouveau mécanisme de financement des infrastructures sportives entrera en vigueur.

Vies et mort de Terry Jones

Terry Jones est déjà le deuxième des Monty Pythons à disparaître. Atteint d'une forme de démence, il s'est éteint mardi soir, à 77 ans. Il avait notamment réalisé «La vie de Brian».

+ LIRE | C'est son ultime farce, et elle n'est pas vraiment drôle: Terry Jones est décédé mardi soir à 77 ans, entouré de sa famille et de ses proches.

Affaire Weinstein et mouvement #MeToo: Messieurs, à vous de jouer!

Plus de deux ans après l'éclatement de l'affaire Weinstein, de nombreux hommes peinent encore à se remettre en question. Selon Isabella Lenarduzzi, ils gagneraient pourtant à effectuer une petite introspection.

L'AVENIR

23.01.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E2AC3B030

JUMP

+ LIRE | Le scandale a secoué Hollywood, avant de déferler sur le monde. En octobre 2017 éclatait l'affaire Harvey Weinstein, du nom de cet influent producteur de cinéma accusé par une douzaine de femmes de harcèlement et agressions sexuelles.

Un grand échiquier revisité au Mondial des rallyes

Une nouvelle saison mondiale des rallyes débute ce jeudi, avec le Monte-Carlo. Après un intense mercato hivernal.

+ LIRE | Et c'est parti pour le show; et c'est parti tout le monde est chaud! Comme dans la chanson, c'est aussi le cas pour le début de la nouvelle saison mondiale des rallyes qui débute ce jeudi à Gap.

Il bâtit des maisons au Bangladesh

Le Haneffois Jean-Pierre Jenet est à la tête de l'ASBL Banglaboost. Au Bangladesh, il a construit plus de 60 maisons depuis 2013.

+ LIRE | Deux fois par an, Jean-Pierre Jenet se rend ainsi dans la région de Mymensingh pour poursuivre sa mission de bâtisseur avec l'aide des Frères de Taizé qui l'ont accueilli dès ses débuts sur place.

Jodoigne obtient quatre «fleurs» et rejoint Ottignies-LLN, Wavre et Nivelles

La Province a décerné ses «fleurs» aux 21 communes qui ont participé à l'opération «Villes et Villages fleuris».

+ LIRE | Pour espérer monter dans la hiérarchie des «fleurs», il ne suffit donc pas de mettre deux pots de fleurs devant l'entrée de la maison communale, loin de là.

Plaques étrangères: 325 PV en 2019

En 2019, 325 PV pour infractions sur les plaques étrangères ont été dressés. On peut rouler avec de telles plaques sous certaines conditions.

+ LIRE | «On voit des résidents belges circuler avec des plaques françaises, luxembourgeoises, parfois espagnoles même…» Stéphane Vermeulen est commissaire à la zone de police du Val de l'Escaut.

Le risque des médicaments contre le cholestérol? Un outil vous renseigne

Le KCE a développé un outil interactif permettant de visualiser les bénéficeset les risques des statines. Explications.

+ LIRE | Un quart des Belges de plus de 40 ans – soit 1 500 000 personnes – prennent un médicament de la famille des statines pour faire baisser leur cholestérol

LE VIF

06.02.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E3BC33086

Le Vif/L'Express

Date: **06-02-2020**
Page: **50-51**
Periodicity: **Weekly**
Journalist: **Soraya Ghali**

Circulation: **62 913**
Audience: **320 300**
Size: **864 cm²**



SOCIÉTÉ LEADERSHIP

Ce qui rend inspirant

De Gandhi à Steve Jobs en passant par Greta Thunberg, Jean-Charles della Faille analyse les mécanismes de l'inspiration.

Ils sont partout, « de la cour de récré aux plus hautes sphères de la société. Et ils ont ceci de particulier : ils peuvent se tromper ou prendre des décisions parfois impopulaires sans perdre ni leur légitimité ni leur popularité auprès de leurs supporters ou partisans. » « Ils », ce sont des individus inspirants qui émeuvent parfois et font souvent agir. « Cela ne signifie pas qu'ils touchent tout le monde, ni que leur effet est général, mais leur influence est réelle », précise Jean-Charles della Faille, ex-homme de pub et conseiller en entreprise, qui publie *Tout le monde peut être inspirant. Maximisez votre potentiel d'inspiration* (1).

Dans les premières pages, il y a d'abord ce préalable : pourquoi les inspirants nous font-ils cet effet ? Tout se joue dans le cerveau et, plus précisément, dans le système limbique, épicentre des émotions, une zone qui active les comportements. L'impact émotionnel peut se révéler si fort qu'il entraîne chez des personnes réceptives des actes positifs ou négatifs jusque-là inimaginables. « L'émotion fait bouger, parce qu'elle est comme un appel personnel – on s'adresse à moi », écrit Jean-Charles della Faille.

Cela posé, il répond alors à cette question : qu'ont-ils de plus, ces gens inspirants ? Pour l'auteur, les modèles exceptionnels sont toujours ceux qui collent à leurs valeurs. Ils y croient tellement qu'ils se les appliquent, les défendent, prennent tous les risques : c'est leur raison d'être. « Guidés par leurs valeurs, ils voient plus loin que les autres. Raison pour laquelle ils ont souvent un coup d'avance et peuvent se permettre d'agir à contre-courant, en tout cas avec leurs propres règles. Cela peut faire d'eux des incompris un certain temps, mais quand leur vision devient réalité, les sceptiques s'y alignent petit à petit et les rejoignent. » Ceux-là montrent une réalité par anticipation qui fait rêver. Autrement dit, il s'agit « d'avoir une vision : prendre ses rêves et en faire une réalité ». Voilà donc le moteur de l'inspiration : être connecté à ses valeurs et, surtout, le faire savoir. A court terme, les discours auront un effet galvanisant. A moyen terme, cependant, les actions sont indispensables. C'est ce concret qui inspirera à son tour et fera entrer le mouvement dans une spirale positive.

QUATRE CATÉGORIES

Tous les individus peuvent devenir inspirants, à condition qu'ils soient dans leur domaine de prédilection. Dans ce cas, « ils inspirent globalement d'une *seule* façon ». Jean-Charles della Faille établit ainsi quatre catégories.



DR

Jean-Charles della Faille accompagne des entreprises et des personnes. Son but : apporter du sens.

1. Inspirants exclusifs. Ils ramènent tout à eux, sont dans l'apparence et se posent en victimes. « Ils ne voient que leur propre intérêt ou celui de leur communauté, avec une malveillance assumée. » Concrètement, leur communauté se construit sur cette exclusion d'ennemis communs. Cela ne pose pas de problème puisque, aux yeux de leurs fans, ils symbolisent une forme de toute-puissance. En appui de la description, l'auteur convoque, Donald Trump, Dieudonné, Jordan Belfort, Elizabeth Holmes ou Adolf Hitler.

2. Inspirants à deux visages. « On les prend parfois à tort pour des leaders inclusifs *(lire point 4)*. » Ceux-là sont admirés à l'intérieur et craints à l'extérieur. Certes, ils défendent une cause mais ils sont prêts à tout pour réussir et changent de discours selon leur auditoire. A l'image d'une Margaret Thatcher ou d'un Nicolas Sarkozy.

3. Pseudo-inspirants. « Ils ne sont que de très bons communicants, d'excellents comédiens. Ce sont surtout des imposteurs et des girouettes. » Il ne saurait en être autrement puisqu'ils inspirent avec des valeurs qui ne sont pas les leurs, des valeurs à la mode ou des valeurs clichés de leur domaine d'activité. Du coup, ils deviennent « les marionnettes d'autres ou les victimes de leur avidité de pouvoir, d'argent, de célébrité, d'amour ». On retrouve, ici, Emmanuel Macron, Plastic Bertand ou le cycliste Lance Armstrong.

4. Inspirants inclusifs. C'est le nec plus ultra, simplement parce qu'ils permettent souvent de rallier davantage de personnes à leur cause,

LE VIF

06.02.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E3BC33086



DENNIS VAN TINE/PHOTO NEWS

Donald Trump, inspirant exclusif, pratique « le culte de la personnalité ».



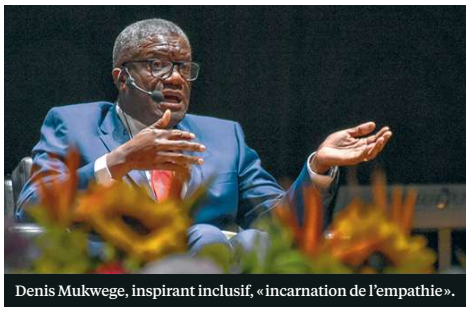
RICHARD BAKER/GETTY IMAGES

Margaret Thatcher, inspirante à deux visages, admirée et détestée.



EDMOND SADAKA/ISOPIX

Plastic Bertrand, pseudo-inspirant, « une marionnette ».



GUILLERMO LEGARIA SCHWEIZER/GETTY IMAGES

Denis Mukwege, inspirant inclusif, « incarnation de l'empathie ».

parfois même d'anciens opposants. Ils se distinguent parce qu'ils veulent « atteindre un objectif commun, positif, plus grand qu'eux et dans lequel ils s'incluent eux-mêmes ». De fait, ils ne rejettent personne a priori. « Ce n'est qu'en dernier recours qu'ils luttent contre des personnes. » En bref, être inclusif, c'est demander des conseils, assumer ses différences et son originalité, être prêt à sacrifier beaucoup… « Ils n'ont pas peur parce qu'ils sont alignés à leurs véritables valeurs et que celles-ci leur procurent une confiance quasi sans faille », souligne Jean-Charles della Faille, qui glisse ainsi les noms de Denis Mukwege, Oskar Schindler ou Barack Obama. Encore faut-il maîtriser les ingrédients de l'inspiration. L'auteur cite, par exemple, la passion, parce qu'elle rend persévérant. La prise de risque,car elle rend légitime à moyen et à long terme. La vision, parce qu'elle s'accompagne souvent d'une remise en question du système actuel.

Un mot sur toutes les lèvres

L'approche paraît simple, mais le leadership inclusif donnerait des résultats avérés. Ainsi selon Jump, réseau créé pour promouvoir la place des femmes en entreprise, il fait sensiblement progresser la productivité, la flexibilité des équipes, l'innovation et la rétention des talents.

Reste à comprendre pourquoi « inspirant » se trouve désormais sur toutes les lèvres. Rien d'explicite à ce sujet dans l'ouvrage, sauf en filigrane. Sans refaire, ici, l'histoire du management de ces cinquante dernières années, on peut affirmer que les modèles traditionnels de leadership sont en crise. Le travail s'est également mué en un monde hiérarchisé et rationalisé en tâches limitées. Chacun est absorbé par une tâche de moins en moins commune. Ce qui engendre une perte de sens : tout paraît complexe, lointain, financiarisé… Les employés ne savent plus pourquoi ils travaillent. « En réalité, ils ont peu d'éléments pour juger de leur valeur. Ils évoluent dans un système qui isole », relève Anne Fromont, chercheuse à l'Ecole de santé publique de l'ULB. « Plus personne ne sait parler du métier, du contenu du travail, alors que c'est précisément ce qui valorise les salariés, les rend fiers et heureux. » Les conséquences sont terribles : retrait et désinvestissement personnel.

C'est précisément ce que pointent les détracteurs du développement personnel : le coaching et les injonctions de l'estime de soi ne marchent pas, parce que, eux seuls, ne remettent pas en cause l'organisation du travail. Les inspirants, au contraire, auraient tout compris : vivre leurs valeurs, les seules à pouvoir vraiment enclencher le changement.

SORAYA GHALI



(1) *Tout le monde peut être inspirant. Maximisez votre potentiel d'inspiration*, par Jean-Charles Della Faille, InterEditions, 224 p.

TRENDS TENDANCES

06.02.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E3BAFC746

Trends Tendances

Date: **06-02-2020**
Page: **56-57**
Periodicity: **Weekly**
Journalist: **Sandrine Puissant**

Circulation: **68 838**
Audience: **147 200**
Size: **887 cm²**



analyse tendances

UNE PREMIÈRE EN BELGIQUE

Un espace de coworking

Un espace de coworking réservé à la gent féminine ouvre à Bruxelles. Aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne, le concept a déjà pris son essor. Coworker entre femmes, outil d'émancipation ou risque de ghettoïsation déguisée sous de bonnes intentions ? SANDRINE PUISSANT

« Les coworkings génériques sont là et ils ont des moyens astronomiques. Mais ils passent peut-être à côté d'un petit truc supplémentaire : proposer un outil pour les femmes entrepreneuses », explique Christophe de Broqueville, fondateur de Womanly, le premier espace de coworking réservé aux femmes en Belgique. Même dans un marché saturé où, selon une étude de Deskmag, seulement 43 % des espaces de coworking dégagent des bénéfices, Christophe de Broqueville est persuadé qu'il reste des parts à prendre. « Le coworking de niche va se développer », proclame-t-il.

Son associée Marie Buron se décrit comme « fraîchement entrepreneuse » après 16 ans de salariat. Sa motivation, c'est de faciliter la vie de femmes qui, comme elle, portent de nombreuses casquettes : entrepreneuse, mère, épouse, femme… « Certains jours, on a des ailes, on va révolutionner le monde, témoigne-t-elle. Le lendemain, on est pleine de doutes. C'est dur d'avoir le courage d'être seule tous les jours et de décrocher le téléphone pour se créer des opportunités. »

Présomption d'incompétence

Si créer son business pose des défis à tout le monde, les entrepreneuses font face à des difficultés spécifiques. Les femmes ne représentent environ qu'un tiers des indépendants. Leurs projets sont plus petits et moins bien financés. Les indépendantes à titre principal gagnent 31% de moins que leurs collègues masculins. « Globalement, les femmes entreprennent dans des secteurs peu valorisés : service aux personnes ou mode, mais très peu dans la technologie », explique Isabella Lenarduzzi, fondatrice de Jump, une organisation qui milite pour l'égalité des femmes et des hommes au travail. « Les femmes portent une espèce de présomption d'incompétence, dénonce-t-elle. Quand nous demandons un crédit, nous avons moins de réponses positives et nous recevons des montants inférieurs. Les femmes créent leur propre emploi, mais très peu celui des autres. Elles sont plus indépendantes que cheffes d'entreprises. »

Elles sont donc aussi plus susceptibles d'être isolées. Un problème auquel Marie Buron et Christophe de Broqueville veulent répondre. Cela passera, par exemple, par des formations axées sur les *soft skills* ou des conférences. « Nous voulons commencer par une formation sur la confiance en soi. Essayez de



Marie Buron et Christophe de Broqueville, initiateurs du projet Womanly

S. PUISSANT

TRENDS TENDANCES

06.02.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E3BAFC746

pour les femmes

répondre à la question, pourquoi suis-je remarquable? La plupart des hommes y arrivent rapidement. Pour les femmes, c'est plus difficile », explique Marie Buron. « Si on crée un espace d'encouragement, pour échanger des stratégies et se renforcer dans le but d'agir, alors la non-mixité sert de marchepied. Dans une société où les inégalités persistent, cela prend son sens », explique Soizic Dubot, coordinatrice de projet au mouvement féministe Vie féminine. Elle souligne aussi qu'un lieu pensé pour les femmes devrait prendre en compte l'écart salarial et être accessible financièrement. Si les tarifs de Womanly sont moindres que ceux pratiqués par un géant du secteur tel que Silversquare, ils s'avèrent toutefois identiques à ceux de Bizzy Nest, espace mixte installé dans le même bâtiment...

Contrairement à d'autres espaces de coworking féminins à l'étranger, Womanly se défend de toute revendication féministe. Christophe de Broqueville veut accompagner les femmes dans leurs propres défis d'entrepreneuses, pas défendre leur cause collective. Il ne souhaite pas non plus cibler des femmes d'origine immigrée pour qui la mixité poserait problème. « C'est un cocon préservé où on ne doit pas parader, mais il n'y aura pas un sorteur pour recaler les hommes à la porte, précise-t-il. Ils ne peuvent pas prendre d'abonnement, mais si vous avez des fournisseurs masculins, ils peuvent aller dans les salles de réunion. » Pour le fondateur et la fondatrice, cette ouverture est essentielle pour que les membres du coworking puissent développer leur carrière.

> ***« Des femmes qui montent leur boîte, c'est très récent. Il a fallu attendre les années 1970 pour qu'une femme mariée puisse ouvrir son propre compte en banque. »***
> ***Isabella Lenarduzzi (Jump)***

Isabella Lenarduzzi invite quant à elle à utiliser ce type d'espaces non mixtes pour faire prendre conscience que les femmes sont encore des outsiders. « Cela fait des millénaires que notre place est au foyer, explique-t-elle. Des femmes qui montent leur boîte, c'est très récent. Il a fallu attendre les années 1970 pour qu'une femme mariée puisse ouvrir son propre compte en banque. On ne change pas de mentalité en deux générations. Prendre conscience de ces pièges permet de les déjouer, au moment de demander un crédit par exemple. »

« Mixte, c'est masculin »

C'est pour se sentir plus à l'aise au travail qu'Aurélie Cardon, coach indépendante, a décidé de coworker au féminin. « Avec des femmes, je me sens plus moi-même, moins prudente, plus vraie. Avec les hommes, il y a une dimension de paraître, de séduction. Cela prenait beaucoup de place dans d'autres espaces de coworking où j'ai travaillé », témoigne-t-elle. « Mixte, c'est en fait majoritairement masculin, puisque les hommes sont plus nombreux à entreprendre, analyse Isabella Lenarduzzi. Les codes masculins reviennent. » La non-mixité crée un espace de sécurité. « Cela demande moins d'énergie d'être vraiment soi, plutôt que dans un espace où on ne se sent pas égale aux autres, où il faut faire des efforts. Même si on n'en a pas conscience, s'adapter prend de l'énergie », conclut-elle.

« Beauty room »

Marie Buron et Christophe de Broqueville développeront des services pour simplifier le quotidien de leurs abonnées, services qu'ils veulent pensés pour leurs besoins spécifiques d'entrepreneuses et qui devraient s'adapter en fonction des membres. Des comptables, notaires, avocates ou avocats en droit commercial, gestionnaires bancaires... seront invitées – ou invités – à tenir des permanences. De quoi créer un premier contact avec des métiers indispensables pour les indépendants. Libre aux membres de recourir ou non à ces prestataires de services par la suite. L'objectif: centraliser au maximum pour alléger la charge mentale des femmes et leur permettre d'investir leur énergie dans leur projet professionnel. Même principe pour le coiffeur, qui viendrait une fois par semaine. « Nous y allons de toute façon. Autant ne pas perdre de temps à se déplacer », exprime Marie Buron. « Si c'est pour donner un espace de bien-être pour relâcher la pression, c'est intéressant. Mais cela pourrait aussi se retrouver dans des espaces mixtes. Si c'est pour ajouter une pression sur les femmes ou renforcer des stéréotypes, cela l'est nettement moins », nuance Soizic Dubot, de Vie féminine.

Si Womanly ne prélève pas de commission, ses services peuvent devenir une source de revenus. Christophe de Broqueville et Marie Buron envisagent d'établir des partenariats avec des sponsors. Avant de partir à un rendez-vous, les membres de Womanly pourraient se refaire un beauté expresse dans la *beauty room* du coworking, où une marque exposerait ses nouveaux produits de maquillage.

Par contre, Womanly ne propose pas de service d'accueil d'enfant. « Nous n'y avons pas encore travaillé. L'espace que nous ouvrons est une capsule test, explique Marie Buron. 350 m², c'est trop petit pour intégrer une garderie. » Les fondateurs souhaitent intégrer ce service dans une seconde version, un Womanly 2, si le marché prend. « Si nous avons 60% de taux de remplissage au 1er juin, nous ouvrirons très rapidement 1.500 m² ailleurs, promet Christophe de Broqueville. A Bruxelles d'abord, et puis pourquoi pas en Wallonie et en Flandre. » ⊙

Womanly, 24, boulevard du Souverain, 1140 Watermael-Boitsfort.

TRENDS.LEVIF.BE

06.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E3BEF2A86

trends.levif.be

Date: **06-02-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **5774**

https://trends.levif.be/economie/magazine/un-espace-de-coworking-pour-les-femmes/article-normal-1248433.html

Un espace de coworking pour les femmes

Un espace de coworking réservé à la gent féminine ouvre à Bruxelles. Aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne, le concept a déjà pris son essor. Coworker entre femmes, outil d'émancipation ou risque de ghettoïsation déguisée sous de bonnes intentions ?



Marie Buron et Christophe de Broqueville, initiateurs du projet Womanly © S. Puissant

"Les coworkings génériques sont là et ils ont des moyens astronomiques. Mais ils passent peut-être à côté d'un petit truc supplémentaire : proposer un outil pour les femmes entrepreneuses ", explique Christophe de Broqueville, fondateur de Womanly, le premier espace de coworking réservé aux femmes en Belgique. Même dans un marché saturé où, selon une étude de Deskmag, seulement 43 % des espaces de coworking dégagent des bénéfices, Christophe de Broqueville est persuadé qu'il reste des parts à prendre. " Le coworking de niche va se développer ", proclame-t-il.

Son associée Marie Buron se décrit comme " fraîchement entrepreneuse " après 16 ans de salariat. Sa motivation, c'est de faciliter la vie de femmes qui, comme elle, portent de nombreuses casquettes : entrepreneuse, mère, épouse, femme... " Certains jours, on a des ailes, on va révolutionner le monde, témoigne-t-elle. Le lendemain, on est pleine de doutes. C'est dur d'avoir le courage d'être seule tous les jours et de décrocher le téléphone pour se créer des opportunités. "

Présomption d'incompétence

Si créer son business pose des défis à tout le monde, les entrepreneuses font face à des difficultés spécifiques. Les femmes ne représentent environ qu'un tiers des indépendants. Leurs projets sont plus petits et moins bien financés. Les indépendantes à titre principal gagnent 31% de moins que leurs collègues masculins. " Globalement, les femmes entreprennent dans des secteurs peu valorisés : service aux personnes ou mode, mais très peu dans la technologie ", explique Isabella Lenarduzzi, fondatrice de Jump, une organisation qui milite pour l'égalité des femmes et des hommes au travail. " Les femmes portent une espèce de présomption d'incompétence, dénonce-t-elle. Quand nous demandons un crédit, nous avons moins de réponses positives et nous recevons des montants inférieurs. Les femmes créent leur propre emploi, mais très peu celui des autres. Elles sont plus indépendantes que cheffes d'entreprises. "

> *Des femmes qui montent leur boîte, c'est très récent. Il a fallu attendre les années 1970 pour qu'une femme mariée puisse ouvrir son propre compte en banque. " Isabella Lenarduzzi (Jump)*

TRENDS.LEVIF.BE

06.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E3BEF2A86

Elles sont donc aussi plus susceptibles d'être isolées. Un problème auquel Marie Buron et Christophe de Broqueville veulent répondre. Cela passera, par exemple, par des formations axées sur les *soft skills* ou des conférences. " Nous voulons commencer par une formation sur la confiance en soi. Essayez de répondre à la question, pourquoi suis-je remarquable ? La plupart des hommes y arrivent rapidement. Pour les femmes, c'est plus difficile ", explique Marie Buron. " Si on crée un espace d'encouragement, pour échanger des stratégies et se renforcer dans le but d'agir, alors la non-mixité sert de marchepied. Dans une société où les inégalités persistent, cela prend son sens ", explique Soizic Dubot, coordinatrice de projet au mouvement féministe Vie féminine. Elle souligne aussi qu'un lieu pensé pour les femmes devrait prendre en compte l'écart salarial et être accessible financièrement. Si les tarifs de Womanly sont moindres que ceux pratiqués par un géant du secteur tel que Silversquare, ils s'avèrent toutefois identiques à ceux de Bizzy Nest, espace mixte installé dans le même bâtiment...

" Mixte, c'est masculin "

C'est pour se sentir plus à l'aise au travail qu'Aurélie Cardon, coach indépendante, a décidé de coworker au féminin. " Avec des femmes, je me sens plus moi-même, moins prudente, plus vraie. Avec les hommes, il y a une dimension de paraître, de séduction. Cela prenait beaucoup de place dans d'autres espaces de coworking où j'ai travaillé ", témoigne-t-elle. " Mixte, c'est en fait majoritairement masculin, puisque les hommes sont plus nombreux à entreprendre, analyse Isabella Lenarduzzi. Les codes masculins reviennent. " La non-mixité crée un espace de sécurité. " Cela demande moins d'énergie d'être vraiment soi, plutôt que dans un espace où on ne se sent pas égale aux autres, où il faut faire des efforts. Même si on n'en a pas conscience, s'adapter prend de l'énergie ", conclut-elle.

Contrairement à d'autres espaces de coworking féminins à l'étranger, Womanly se défend de toute revendication féministe. Christophe de Broqueville veut accompagner les femmes dans leurs propres défis d'entrepreneuses, pas défendre leur cause collective. Il ne souhaite pas non plus cibler des femmes d'origine immigrée pour qui la mixité poserait problème. " C'est un cocon préservé où on ne doit pas parader, mais il n'y aura pas un sorteur pour recaler les hommes à la porte, précise-t-il. Ils ne peuvent pas prendre d'abonnement, mais si vous avez des fournisseurs masculins, ils peuvent aller dans les salles de réunion. " Pour le fondateur et la fondatrice, cette ouverture est essentielle pour que les membres du coworking puissent développer leur carrière.

Isabella Lenarduzzi invite quant à elle à utiliser ce type d'espaces non mixtes pour faire prendre conscience que les femmes sont encore des outsiders. " Cela fait des millénaires que notre place est au foyer, explique-t-elle. Des femmes qui montent leur boîte, c'est très récent. Il a fallu attendre les années 1970 pour qu'une femme mariée puisse ouvrir son propre compte en banque. On ne change pas de mentalité en deux générations. Prendre conscience de ces pièges permet de les déjouer, au moment de demander un crédit par exemple. "

" Beauty room "

Marie Buron et Christophe de Broqueville développeront des services pour simplifier le quotidien de leurs abonnées, services qu'ils veulent pensés pour leurs besoins spécifiques d'entrepreneuses et qui devraient s'adapter en fonction des membres. Des comptables, notaires, avocates ou avocats en droit commercial, gestionnaires bancaires... seront invitées - ou invités - à tenir des permanences. De quoi créer un premier contact avec des métiers indispensables pour les indépendants. Libre aux membres de recourir ou non à ces prestataires de services par la suite. L'objectif : centraliser au maximum pour alléger la charge mentale des femmes et leur permettre d'investir leur énergie dans leur projet professionnel. Même principe pour le coiffeur, qui viendrait une fois par semaine. " Nous y allons de toute façon. Autant ne pas perdre de temps à se déplacer ", exprime Marie Buron. " Si c'est pour donner un espace de bien-être pour relâcher la pression, c'est intéressant. Mais cela pourrait aussi se retrouver dans des espaces mixtes. Si c'est pour ajouter une pression sur les femmes ou renforcer des stéréotypes, cela l'est nettement moins ", nuance Soizic Dubot, de Vie féminine.

Si Womanly ne prélève pas de commission, ses services peuvent devenir une source de revenus. Christophe de Broqueville et Marie Buron envisagent d'établir des partenariats avec des sponsors. Avant de partir à un rendez-vous, les membres de Womanly pourraient se refaire un beauté expresse dans la *beauty room* du coworking, où une marque exposerait ses nouveaux produits de maquillage.

Par contre, Womanly ne propose pas de service d'accueil d'enfant. " Nous n'y avons pas encore travaillé. L'espace que nous ouvrons est une capsule test, explique Marie Buron. 350 m2, c'est trop petit pour intégrer une garderie. " Les fondateurs souhaitent intégrer ce service dans une seconde version, un Womanly 2, si le marché prend. " Si nous avons 60% de taux de remplissage au 1er juin, nous ouvrirons très rapidement 1.500 m2 ailleurs, promet Christophe de Broqueville. A Bruxelles d'abord, et puis pourquoi pas en Wallonie et en Flandre. "

Womanly, 24, boulevard du Souverain, 1140 Watermael-Boitsfort.

TRENDS.LEVIF.BE

12.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4A79CD69

trends.levif.be

Date: **12-02-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **6668**

https://trends.levif.be/economie/entreprises/une-premiere-en-belgique-un-espace-de-coworking-pour-les-femmes/article-normal-1248433.html

Une première en Belgique: un espace de coworking pour les femmes

Trends Tendances

Un espace de coworking réservé à la gent féminine ouvre à Bruxelles. Aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne, le concept a déjà pris son essor. Coworker entre femmes, outil d'émancipation ou risque de ghettoïsation déguisée sous de bonnes intentions ?



Marie Buron et Christophe de Broqueville, initiateurs du projet Womanly © S. Puissant

"Les coworkings génériques sont là et ils ont des moyens astronomiques. Mais ils passent peut-être à côté d'un petit truc supplémentaire : proposer un outil pour les femmes entrepreneuses ", explique Christophe de Broqueville, fondateur de Womanly, le premier espace de coworking réservé aux

TRENDS.LEVIF.BE

12.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4A79CD69

femmes en Belgique. Même dans un marché saturé où, selon une étude de Deskmag, seulement 43 % des espaces de coworking dégagent des bénéfices, Christophe de Broqueville est persuadé qu'il reste des parts à prendre. " Le coworking de niche va se développer ", proclame-t-il.

Son associée Marie Buron se décrit comme " fraîchement entrepreneuse " après 16 ans de salariat. Sa motivation, c'est de faciliter la vie de femmes qui, comme elle, portent de nombreuses casquettes : entrepreneuse, mère, épouse, femme... " Certains jours, on a des ailes, on va révolutionner le monde, témoigne-t-elle. Le lendemain, on est pleine de doutes. C'est dur d'avoir le courage d'être seule tous les jours et de décrocher le téléphone pour se créer des opportunités. "

Présomption d'incompétence

Si créer son business pose des défis à tout le monde, les entrepreneuses font face à des difficultés spécifiques. Les femmes ne représentent environ qu'un tiers des indépendants. Leurs projets sont plus petits et moins bien financés. Les indépendantes à titre principal gagnent 31% de moins que leurs collègues masculins. " Globalement, les femmes entreprennent dans des secteurs peu valorisés : service aux personnes ou mode, mais très peu dans la technologie ", explique Isabella Lenarduzzi, fondatrice de Jump, une organisation qui milite pour l'égalité des femmes et des hommes au travail. " Les femmes portent une espèce de présomption d'incompétence, dénonce-t-elle. Quand nous demandons un crédit, nous avons moins de réponses positives et nous recevons des montants inférieurs. Les femmes créent leur propre emploi, mais très peu celui des autres. Elles sont plus indépendantes que cheffes d'entreprises. "

> *"Des femmes qui montent leur boîte, c'est très récent. Il a fallu attendre les années 1970 pour qu'une femme mariée puisse ouvrir son propre compte en banque." Isabella Lenarduzzi (Jump)*

Elles sont donc aussi plus susceptibles d'être isolées. Un problème auquel Marie Buron et Christophe de Broqueville veulent répondre. Cela passera, par exemple, par des formations axées sur les *soft skills* ou des conférences. " Nous voulons commencer par une formation sur la confiance en soi. Essayez de répondre à la question, pourquoi suis-je remarquable ? La plupart des hommes y arrivent rapidement. Pour les femmes, c'est plus difficile ", explique Marie Buron. " Si on crée un espace d'encouragement, pour échanger des stratégies et se renforcer dans le but d'agir, alors la non-mixité sert de marchepied. Dans une société où les inégalités persistent, cela prend son sens ", explique Soizic Dubot, coordinatrice de projet au mouvement féministe Vie féminine. Elle souligne aussi qu'un lieu pensé pour les femmes devrait prendre en compte l'écart salarial et être accessible financièrement. Si les tarifs de Womanly sont moindres que ceux pratiqués par un géant du secteur tel que Silversquare, ils s'avèrent toutefois identiques à ceux de Bizzy Nest, espace mixte installé dans le même bâtiment...

"Mixte, c'est masculin"

C'est pour se sentir plus à l'aise au travail qu'Aurélie Cardon, coach indépendante, a décidé de coworker au féminin. " Avec des femmes, je me sens plus moi-même, moins prudente, plus vraie. Avec les hommes, il y a une dimension de paraître, de séduction. Cela prenait beaucoup de place dans d'autres espaces de coworking où j'ai travaillé ", témoigne-t-elle. " Mixte, c'est en fait majoritairement masculin, puisque les hommes sont plus nombreux à entreprendre, analyse Isabella Lenarduzzi. Les codes masculins reviennent. " La non-mixité crée un espace de sécurité. " Cela demande moins d'énergie d'être vraiment soi, plutôt que dans un espace où on ne se sent pas égale aux autres, où il faut faire des efforts. Même si on n'en a pas conscience, s'adapter prend de l'énergie ", conclut-elle.

Contrairement à d'autres espaces de coworking féminins à l'étranger, Womanly se défend de toute revendication féministe. Christophe de Broqueville veut accompagner les femmes dans leurs propres défis d'entrepreneuses, pas défendre leur cause collective. Il ne souhaite pas non plus cibler des femmes d'origine immigrée pour qui la mixité poserait problème. " C'est un cocon préservé où on ne doit pas parader, mais il n'y aura pas un sorteur pour recaler les hommes à la porte, précise-t-il. Ils ne peuvent pas prendre d'abonnement, mais si vous avez des fournisseurs masculins, ils peuvent aller dans les salles de réunion. " Pour le fondateur et la fondatrice, cette ouverture est essentielle pour que les membres du coworking puissent développer leur carrière.

Isabella Lenarduzzi invite quant à elle à utiliser ce type d'espaces non mixtes pour faire prendre conscience que les femmes sont encore des outsiders. " Cela fait des millénaires que notre place est au foyer, explique-t-elle. Des femmes qui montent leur boîte, c'est très récent. Il a fallu attendre les années 1970 pour qu'une femme mariée puisse ouvrir son propre compte en banque. On ne change pas de mentalité en deux générations. Prendre conscience de ces pièges permet de les déjouer, au moment de demander un crédit par exemple. "

"Beauty room"

Marie Buron et Christophe de Broqueville développeront des services pour simplifier le quotidien de leurs abonnées, services qu'ils veulent pensés pour

TRENDS.LEVIF.BE

12.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4A79CD69

leurs besoins spécifiques d'entrepreneuses et qui devraient s'adapter en fonction des membres. Des comptables, notaires, avocates ou avocats en droit commercial, gestionnaires bancaires... seront invitées - ou invités - à tenir des permanences. De quoi créer un premier contact avec des métiers indispensables pour les indépendants. Libre aux membres de recourir ou non à ces prestataires de services par la suite. L'objectif : centraliser au maximum pour alléger la charge mentale des femmes et leur permettre d'investir leur énergie dans leur projet professionnel. Même principe pour le coiffeur, qui viendrait une fois par semaine. " Nous y allons de toute façon. Autant ne pas perdre de temps à se déplacer ", exprime Marie Buron. " Si c'est pour donner un espace de bien-être pour relâcher la pression, c'est intéressant. Mais cela pourrait aussi se retrouver dans des espaces mixtes. Si c'est pour ajouter une pression sur les femmes ou renforcer des stéréotypes, cela l'est nettement moins ", nuance Soizic Dubot, de Vie féminine.

Si Womanly ne prélève pas de commission, ses services peuvent devenir une source de revenus. Christophe de Broqueville et Marie Buron envisagent d'établir des partenariats avec des sponsors. Avant de partir à un rendez-vous, les membres de Womanly pourraient se refaire un beauté expresse dans la *beauty room* du coworking, où une marque exposerait ses nouveaux produits de maquillage.

Par contre, Womanly ne propose pas de service d'accueil d'enfant. " Nous n'y avons pas encore travaillé. L'espace que nous ouvrons est une capsule test, explique Marie Buron. 350 m2, c'est trop petit pour intégrer une garderie. " Les fondateurs souhaitent intégrer ce service dans une seconde version, un Womanly 2, si le marché prend. " Si nous avons 60% de taux de remplissage au 1er juin, nous ouvrirons très rapidement 1.500 m2 ailleurs, promet Christophe de Broqueville. A Bruxelles d'abord, et puis pourquoi pas en Wallonie et en Flandre. "

Womanly, 24, boulevard du Souverain, 1140 Watermael-Boitsfort.

Par Sandrine Puissant.

LA LIBRE ECO (LA LIBRE BELGIQUE)

15.02.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E47E4E407

La Libre Eco (La Libre Belgique)

Date: **15-02-2020**
Page: **16**
Periodicity: **Weekly**
Journalist: **François Mathieu**

Circulation: **36 300**
Audience: **167 200**
Size: **576 cm²**



"La diversité n'est pas suffisamment valorisée pour refléter notre société"

■ Pour Claire Munck (Be Angels), les femmes entrepreneures ne sont pas encore assez nombreuses mais ça bouge.

Entretien François Mathieu

Bordelaise d'origine, Bruxelloise d'adoption, Claire Munck a su faire apprécier à la ville la plus multiculturelle d'Europe son goût inné de la diversité et son approche internationale de l'entrepreneuriat. Pas qu'à Bruxelles d'ailleurs : la patronne de Be Angels, plus importante association belge de business angels – 350 affiliés, 50 millions d'euros investis depuis sa création, il y a bientôt 20 ans –, distille partout où elle passe une énergie palpable, de celle qui fait bouger les lignes de l'investissement dans de nouveaux projets d'entreprise, novateurs, quel que soit leur secteur d'appartenance – "*sauf dans l'horeca et l'immobilier*", précise-t-elle. La place de la femme dans cet écosystème ? "*Indispensable*", clame-t-elle.

Vous avez réalisé environ une quarantaine de levées de fonds l'année dernière. Avec combien de femmes à la tête de ces projets ?
Je vais peut-être surprendre mais 25 % des dossiers financés étaient portés par des femmes entrepreneures ou cofondatrices. Il y a 7 ans, Be Angels a créé la structure Women Business Angels Club qui avait pour vocation d'encourager les femmes à investir, de leur faire appréhender le capital-risque avec plus de sérénité, ce qui passe évidemment par une sensibilisation au réseautage, aux formations…

Les femmes sont plus "peureuses" que les hommes ?
En généralisant, oui. Là où un homme franchira le pas d'un investissement, une femme attendra d'en savoir un peu plus pour "bien comprendre" ou ne se sentira tout simplement pas légitime pour le faire par manque de connaissances. Je pense qu'il y a un mélange de culture, d'histoire et de mentalités qui expliquent pourquoi la place de la femme dans ces projets de financement ou dans l'entrepreneuriat n'est pas plus importante, ce qui est d'ailleurs regrettable parce que la femme apporte souvent une autre manière de voir les choses, plus transversale, plus collective.

Comment leur donner plus de place ?
D'abord, en leur montrant des modèles qui ont un rôle central. C'est une manière de cerner les enjeux, de voir les bonnes pratiques, de comprendre quels ont été les défis, et surtout comment les opportunités ont pu être saisies, par quel canal. Avec deux remarques. Il ne s'agit pas de relayer seulement des succès mais de montrer que tout parcours de vie peut être intéressant. Ensuite, la diversité est importante, et ne tient pas seulement à la question du genre. En Belgique, en matière de diversité dans les entreprises, il y a un vrai sujet dont on ne s'est probablement pas encore bien emparé. Ensuite, il faut que le message soit adapté aux femmes. Leur montrer ou leur faire comprendre qu'en matière d'horaires – la femme étant encore le premier soutien d'une famille –, il y a des possibilités. Enfin, comme les

LA LIBRE ECO (LA LIBRE BELGIQUE)

15.02.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E47E4E407



JEAN LUC FLEMAL

Claire Munck a pris la direction de l'association de "facilitateurs de financement de projets" Be Angels il y a 7 ans, après avoir œuvré au niveau européen.

femmes ont moins tendance à s'imposer que les hommes, des formations sont mises en place au sein de notre structure pour leur apprendre à parler en public. On peut les aider à être plus convaincantes. Si on examine la problématique sous le prisme du financement, souvent, on a besoin de plus de temps avec les femmes entrepreneures pour qu'elles arrivent à mieux exprimer ce qu'elles font, de manière moins conservatrice, et comment elles vont atteindre leurs objectifs.

Est-ce que les femmes ont des spécificités ou des atouts que les hommes n'ont pas ?

C'est difficile de répondre à cette question parce qu'on est dans la généralisation, mais on peut le voir parfois dans la façon dont les sociétés sont gérées. Je crois aussi qu'elles sont plus inclusives. Quand elles créent une entreprise, elles le font souvent avec un cofondateur. On a davantage l'impression d'avoir une équipe en face de soi.

"Là où un homme franchira le pas d'un investissement, une femme attendra d'en savoir un peu plus pour "bien comprendre" ou ne se sentira tout simplement pas légitime pour le faire par manque de connaissance."

Claire Munck
CEO de Be Angels

Est-ce que les grandes structures comme la FEB, l'UWE et l'UCM accordent suffisamment de place aux femmes ?

Je ne dirais pas qu'elles sont conservatrices mais tout est lié : à partir du moment où, en amont de la chaîne, il n'y a pas beaucoup de femmes entrepreneures, il ne faut pas s'étonner qu'en haut de la pyramide, il n'y ait quasiment personne. Je crois cependant qu'il y a une vraie conscientisation par rapport à cette problématique. Un exemple : il tient fort à cœur à Olivier de Wasseige (CEO de l'UWE) d'organiser la semaine de l'entrepreneuriat féminin. Lors de l'AG de l'UWE, c'est une femme, Ilham Khadri (CEO de Solvay), qui était la "guest speaker" ; des femmes qui ont assisté à son discours sont venues me dire que c'était inspirant. Je crois qu'il est très important de faire naître des vocations de cette manière…

…tout comme ça devrait se produire au travers de notre système éducatif ?

Les formations sont primordiales. Pour résumer, je dirais qu'au niveau de notre système éducatif, il faut surtout se poser la question de savoir s'il est bâti de manière telle à offrir, à tous et toutes, la même chance de saisir les mêmes opportunités. Je ne suis malheureusement pas certaine qu'on soit sortie d'une logique court-termiste en matière d'investissement dans l'éducation, et que la diversité soit suffisamment valorisée pour simplement refléter notre société, pour qu'on sorte d'une certaine forme "d'entre soi".

Un petit mot sur le réseautage. Il y a beaucoup de clubs : Diane, Cercle Olympe, Women in Tech, Jump, Wowo (pour wonderful women), Beabee, Women Business Angel Club…

Vous pouvez rajouter Féminin Pluriel, FAR (Femmes actives en réseau)… Il n'y en a pas énormément mais, oui, le réseautage est important. La mise en relation des entrepreneures et des investisseurs/euses ; le partage d'expériences, des doutes, des échecs et des succès, c'est dans ces clubs que cela se produit en grande partie. Certains clubs naissent, d'autres disparaissent : tout cela est une histoire de cycle mais le principal, c'est de donner de la visibilité et un cadre de confiance aux femmes.

LA LIBRE ECO (LA LIBRE BELGIQUE)

15.02.2020

PRINT MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E47E39A03

La Libre Eco (La Libre Belgique)

Date: **15-02-2020**

Page: **12**

Periodicity: **Weekly**

Journalist: **-**

Circulation: **36 300**

Audience: **167 200**

Size: **573 cm²**



Les réseaux féminins, des lieux de solidarité

■ Les cercles rassemblent des femmes de tout horizon, à condition qu'elles soient dans les affaires.

Diane, Women in Tech, Cercle Olympe, Beabee, Wowo… Derrière ces noms se cachent ce que l'on appelle des *"cercles de développement, des réseaux féminins ou des organisations de femmes d'affaires"*.

Ces organisations présentent un point commun, celui de rassembler les femmes de tout horizon, à condition qu'elles soient actives dans les affaires en tant qu'entrepreneures ou employées. *"On peut distinguer deux types de cercles: les cercles de femmes d'affaires, qui sont plutôt dédiés au relationnel, et les cercles d'entrepreneures dont la finalité est le business"*, explique Isabella Lenarduzzi, fondatrice de Jump, une organisation qui œuvre pour l'égalité entre les femmes et les hommes au travail.

Si aucun chiffre n'est officiel sur le nombre de réseaux féminins, on peut néanmoins constater un essor de ceux-ci au cours des dernières années. De plus, ces organisations ne sont pas en compétition. On pourrait même affirmer que l'entrepreneuriat féminin est un monde bien-

LA LIBRE ECO (LA LIBRE BELGIQUE)

15.02.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E47E39A03

veillant, comme le suggère Fabienne Vloeberghen, présidente du Cercle Olympe (Brussels). *"Aucun cercle ne se ressemble ; ils ont tous une finalité différente que ce soit le relationnel, le marketing ou la formation."*

C'est à la fin de la Seconde Guerre mondiale, après l'octroi du droit de vote aux femmes, que le premier réseau de ce genre a été créé. Avec l'association belge des Femmes Chefs d'entreprises, Yvonne Foinant a fondé ce qui est, à ce jour, la plus ancienne association de femmes. Ce réseau compte actuellement 5 millions de femmes entrepreneures dans 120 pays et sur les cinq continents.

> Les femmes qui appartiennent à des réseaux féminins sont deux fois plus susceptibles d'être promues dans l'année.

Le second sexe

"C'est la condition féminine qui tend à rassembler les femmes entre elles, qu'elles travaillent ou non, qu'elles soient entrepreneures ou employées", commente Isabella Lenarduzzi. *"Même si on est toutes différentes, on partage la même posture dans la société, qui est d'être le second sexe, comme disait Simone de Beauvoir."*

Aujourd'hui, à Bruxelles, seulement 19 % des employeurs sont des femmes. Elles sont présentes à hauteur de 11 % seulement parmi les membres des conseils d'administration d'entreprises de plus de 1000 personnes. *"Ce faible taux de représentation féminine entraîne une impossibilité de se projeter dans une vie d'entrepreneure ou de femmes d'affaires"*, lit-on sur la plateforme de la Région Bruxelles-Capitale, Women in business. *"D'où la nécessité de se rassembler entre elles pour avancer."*

Outre la solidarité féminine, ces cercles misent sur le networking. Ils visent à aider les femmes à la constitution d'un réseau de relations dans un but professionnel ainsi que de lobbying, c'est-à-dire travailler sur la présence des femmes au sein des chambres de commerces (comme BECI) ainsi qu'au sein des instances patronales (UWE et FEB), politiques et sociales du pays.

Selon une étude américaine, réalisée par la *Harvard Business Review*, les femmes qui appartiennent à des réseaux féminins sont deux fois plus susceptibles d'être promues dans l'année et ont trois fois plus de chance de recevoir une augmentation de salaire car elles ont davantage confiance en leurs capacités et sont plus optimistes vis-à-vis de leur future carrière.

Camille Delannois



DR

On constate un essor des réseaux féminins au cours des dernières années.

LALIBRE.BE

16.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4A79C768

www.lalibre.be
Date: **16-02-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**
Circulation: **0**
Audience: **151926**

https://www.lalibre.be/economie/entreprises-startup/les-reseaux-feminins-des-lieux-de-solidarite-feminine-5e453b2df20d5a2ae0368b52

Les réseaux féminins, des lieux de solidarité : "Même si on est toutes différentes, on partage la même posture dans la société, qui est d'être le second sexe"



© Shutterstock

Entreprises & Start-up

Les réseaux féminins, des lieux de solidarité : "Même si on est toutes différentes, on partage la même posture dans la société, qui est d'être le second sexe"
Abonnés Publié le dimanche 16 février 2020 à 08h00 - Mis à jour le dimanche 16 février 2020 à 08h32

LIBRE ECO WEEK-END | SPÉCIAL START-UP

Les cercles rassemblent des femmes de tout horizon, à condition qu'elles soient dans les affaires.

Diane, Women in Tech, Cercle Olympe, Beabee, Wowo… Derrière ces noms se cachent ce que l'on appelle des *"cercles de développement, des réseaux féminins ou des organisations de femmes d'affaires"* .

Ces organisations présentent un point commun, celui de rassembler les femmes de tout horizon, à condition qu'elles soient actives dans les affaires en tant qu'entrepreneures ou employées. *"On peut distinguer deux types de cercles : les cercles de femmes d'affaires, qui sont plutôt dédiés au relationnel, et les cercles d'entrepreneures dont la finalité est le business"* , explique Isabella Lenarduzzi, fondatrice de Jump , une organisation qui œuvre pour l'égalité entre les femmes et les hommes au travail.

Si aucun chiffre n'est officiel sur le nombre de réseaux féminins, on peut néanmoins constater un essor de ceux-ci au cours des dernières années. De plus, ces organisations ne sont pas en compétition. On pourrait même affirmer que l'entrepreneuriat féminin est un monde bienveillant, comme le suggère Fabienne Vloeberghen, présidente du Cercle Olympe (Brussels). *"Aucun cercle ne se ressemble ; ils ont tous une finalité différente que ce soit le relationnel, le marketing ou la formation."*

C'est à la fin de la Seconde Guerre mondiale, après l'octroi du droit de vote aux femmes, que le premier réseau de ce genre a été créé. Avec l'association belge des Femmes Chefs d'entreprises , Yvonne Foinant a fondé ce qui est, à ce jour, la plus ancienne association de femmes. Ce réseau compte actuellement

LALIBRE.BE

16.02.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E4A79C768

5 millions de femmes entrepreneures dans 120 pays et sur les cinq continents.

>> Lire aussi : Start-up au féminin : Voici trois cercles à suivre

Le second sexe

" *C'est la condition féminine qui tend à rassembler les femmes entre elles, qu'elles travaillent ou non, qu'elles soient entrepreneures ou employées"* , commente Isabella Lenarduzzi. *"Même si on est toutes différentes, on partage la même posture dans la société, qui est d'être le second sexe, comme disait Simone de Beauvoir.* "

Aujourd'hui, à Bruxelles, seulement 19 % des employeurs sont des femmes. Elles sont présentes à hauteur de 11 % seulement parmi les membres des conseils d'administration d'entreprises de plus de 1000 personnes. *"Ce faible taux de représentation féminine entraîne une impossibilité de se projeter dans une vie d'entrepreneure ou de femmes d'affaires",* lit-on sur la plateforme de la Région Bruxelles-Capitale , Women in business . *"D'où la nécessité de se rassembler entre elles pour avancer."*

Outre la solidarité féminine, ces cercles misent sur le networking. Ils visent à aider les femmes à la constitution d'un réseau de relations dans un but professionnel ainsi que de lobbying, c'est-à-dire travailler sur la présence des femmes au sein des chambres de commerces (comme BECI) ainsi qu'au sein des instances patronales (UWE et FEB), politiques et sociales du pays.

Selon une étude américaine, réalisée par la *Harvard Business Review* , les femmes qui appartiennent à des réseaux féminins sont deux fois plus susceptibles d'être promues dans l'année et ont trois fois plus de chance de recevoir une augmentation de salaire car elles ont davantage confiance en leurs capacités et sont plus optimistes vis-à-vis de leur future carrière.

PLUS.LESOIR.BE

18.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4CFC3B30

plus.lesoir.be

Date: **18-02-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **40133**

https://plus.lesoir.be/281129/article/2020-02-18/inceste-protegeons-les-enfants

«Inceste : protégeons les enfants»

Le syndrome d'aliénation parentale (SAP), trop souvent invoqué, est un concept fallacieux dont usent les mouvements masculinistes, estime un collectif de signataires



Actuellement, la Belgique connaît un manque cruel de protection des mineur.e.s victimes d'inceste. En effet, le système juridique tend plutôt à protéger les auteurs présumés victimes de fausses allégations, laissant

PLUS.LESOIR.BE

18.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4CFC3B30

des enfants sans protection. Pourtant, l'OMS estime que l'inceste concerne 24 % des filles et 5 à 10 % des garçons .

Etat des lieux

Lorsqu'une mère apprend que son enfant est victime d'inceste et tente de le ou la défendre, elle peut être accusée d'aliénation parentale. Elle peut même être condamnée pour non-représentation d'enfant voire pour kidnapping si elle décide de ne pas confier son enfant au père incestueux. Elle risque également de perdre la garde de son enfant.

Le syndrome d'aliénation parentale (SAP), trop souvent invoqué, est un concept fallacieux selon lequel un parent utilise son enfant pour nuire à l'autre parent, en l'influençant contre ce dernier. Bien sûr, la manipulation parentale existe bel et bien. Cependant, les critères de diagnostic ne sont pas ceux du SAP, concept inventé par Richard Gardner, grand défenseur de la pédocriminalité .

LIRE AUSSI
L'aliénation parentale, un concept sexiste?

Bien que le SAP ait été critiqué par des juristes et des spécialistes de la santé mentale pour son manque de fiabilité et de validité scientifique, les mouvements masculinistes sont arrivés à ce que ce syndrome prenne une énorme place dans la jurisprudence. Tel qu'il est mis en œuvre aujourd'hui, le SAP met en danger l'intégrité de trop nombreux enfants.

Dans la mesure où ce soi-disant syndrome ne repose sur aucun symptôme médical défini ni sur aucun diagnostic précis, il est nécessaire que les cours et tribunaux cessent

PLUS.LESOIR.BE

18.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4CFC3B30

de l'employer sans remise en question. Force est de constater que notre système judiciaire accorde plus d'importance au maintien du lien parental, quelle que soit la qualité de la relation, qu'à l'intégrité physique et psychologique de l'enfant. Tout se passe comme si les mères faisaient passer leur propre intérêt avant celui de leur.s enfant.s. Pourtant, la réalité est toute autre. Elles ne cherchent qu'à le.s protéger. Rappelons que plusieurs études montrent que le taux de fausses allégations de viol ne dépasse pas les 2 %...

Être privé de lien avec un parent de façon injustifiée serait évidemment dommageable pour un enfant mais certainement beaucoup moins que des années de violences sexuelles cautionnées par la Justice. Par ailleurs, le système juridique actuel condamne très peu les violences sexuelles, quelles qu'elles soient. De manière générale, cela peut être imputé à la violence de la procédure judiciaire. Cela est encore plus vrai lorsqu'il s'agit d'inceste. Un jeune enfant peut se retrouver fort démuni, surtout face à une équipe non formée sur cette question. Les mesures existantes ne sont pas suffisantes pour protéger les enfants de cette violence.

De plus, durant le temps de l'enquête parfois très long, l'enfant continuera, bien souvent, à être sous la garde (exclusive ou non) de l'auteur présumé des faits, sans aucune protection. Le refus de l'enfant à aller en visite chez son parent accusé ne sera pas pris en compte pour permettre sa protection.Pire, même si le parent agresseur est condamné pour violences sexuelles sur son enfant, lorsqu'il aura purgé sa peine, l'enfant pourra à nouveau lui être confié. Connaissant les failles du système juridique dans son devoir de protection des enfants, il arrive que

PLUS.LESOIR.BE

18.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4CFC3B30

l'entourage d'enfant le protège en recourant à des solutions illégales.

Prise en charge

Nous demandons au monde politique de s'emparer de cette question et de prendre urgemment les mesures qui s'imposent pour les milliers d'enfants concernés.

Il faut, notamment :

- que les enquêteurs et enquêtrices mais aussi les expert.e.s nommé.e.s au cours des procédures soient spécialisé.e.s et bien formé.e.s sur la question de l'inceste et de la mémoire traumatique ;

- que le dépôt de plainte pour inceste par un parent soit reconnu comme cause d'excuse à la non-représentation d'enfant, c'est-à-dire autorise la suspension du droit de visite au parent accusé jusqu'à ce qu'une protection de l'enfant puisse être mise en place ;

- que durant le temps de l'enquête, la garde du parent soupçonné soit suspendue et que les droits de visite soient aménagés au sein d'espaces rencontres ;

- que des moyens soient mis en œuvre pour permettre aux enquêteurs et enquêtrices de faire toute la lumière sur les faits dans un laps de temps le plus court possible ;

- que le parent condamné pour violence sexuelle sur son enfant soit automatiquement déchu de son autorité parentale ;

- que le SAP ne permette plus d'évacuer des soupçons d'inceste sans une enquête approfondie ;

PLUS.LESOIR.BE

18.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4CFC3B30

- que l'enquête porte principalement sur l'enfant et non sur le parent dénonçant les violences.

Conclusion

Cette liste ne se veut pas exhaustive et bien d'autres demandes concernant l'inceste pourraient venir la rallonger. Nous avons choisi, ici, de n'aborder que quelques questions relevant du monde juridique et judicaire et concernant particulièrement les victimes encore mineures. Le défi est, pourtant, déjà de taille.

Mesdames et Messieurs les politiques, de nombreux enfants comptent sur vous. Les clés sont entre vos mains.

Lien vers la lettre en version complète : http://femmesdedroit.be/ressources/revue-de-presse/lettre-ouverte-inceste

PLUS.LESOIR.BE

18.02.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E4CFC3B30

JUMP

*Femmes de Droit – Droit des femmes, Miriam Ben Jattou (juriste féministe), Emérance Ponlot, (étudiante en droit et féministe), Anne Piccin (militante féministe), Sébastien Baudoux (allié féministe), Mina Ahmya (graphiste féministe), Amélie Duprez (militante féministe), Catia Freitas Da Silva (juriste féministe), Cindy Decroës (juriste), Yassin Ahmya (étudiant en philosophie et droit), Anita Biondo (féministe et bénévole chez SOS Inceste Belgique), Sylvie Lausberg (présidente du conseil des femmes francophones de Belgique), Océane Lestage (féministe), Synergie Wallonie pour l'Egalité entre les Femmes et les Hommes, Louise Delette (étudiante féministe), Marie Denis, (psychologue et cofondatrice de l'observatoire féministe des violences faites aux femmes), Fatma Karali (Collectif des Mères Veilleuses), Maison Plurielle, Les Femmes prévoyantes socialistes, La Fédération des Centres de planning familial des FPS, Blandine Poitel (autrice, féministe), Justine Debailleul (criminologue et militante féministe), Antoine Lanckmans, Alexandra Coenraets, Lucie Goderniaux (anthropologue), Mères en résistance, Isabella Lenarduzzi (fondatrice et directrice de JUMP), Daniel Guimond (psychologue), Marie Eve Vieslet (assistante sociale), Stéphanie Simon (assistante sociale), Anne Ketelslegers (psychologue), Fabienne Richard (directrice du GAMS Belgique), Guillaume Lohest (chargé d'études en éducation permanente), Kaïs Ben Jattou (étudiant en commerce et développement), Tatiyana Gladkow (bénévole), Valérie Van Heer (féministe), Achaïso Ambali (journaliste), Jérôme Duprez, Valérie Lootvoet (directrice de l'Université des Femmes), Christine De Craemer (employée), Marion Debacker (Le Monde selon les femmes), Garance, Alex (psychologue), Melyssa Chambard (sage-femme), La Bulle (maison de naissance), Stéphanie Baudoux, Dana Drehsen, Corinne Dacquin (juriste et féministe)

DHNET.BE

06.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E66544744

www.dhnet.be

Date: **06-03-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **216 717**

https://www.dhnet.be/lifestyle/magazine/sur-les-reseaux-sociaux-les-combats-des-femmes-passent-au-niveau-superieur-5e60ba1e9978e2051e059c65

Sur les réseaux sociaux, les combats des femmes passent au niveau supérieur

H. G.

Publié le vendredi 06 mars 2020 à 12h38 - Mis à jour le vendredi 06 mars 2020 à 12h39



Grâce aux hashtags les luttes féministes se font de plus en plus entendre.

Porte-voix des combats quotidiens, facilitateurs de relations et amplificateurs de doléances, les réseaux sociaux sont devenus un espace indispensable pour l'épanouissement des luttes sociales. Qu'on y parle politique, faits de société, orientation sexuelle, genre, droits populaires, critique des médias, liberté d'expression, chaque combat se munit désormais d'un hashtag comme étendard d'une cause précise sous lequel chacun pourra donner son avis. Il permet aux personnes intéressées de retrouver en un rien de temps tout ce qui s'est dit à ce sujet, les avis, les expertises, les photos, les vidéos et les commentaires de ceux qui prennent la discussion à cœur. Les réseaux sociaux permettent à une lutte de se propager à la vitesse de la lumière à travers le monde.

Ces dernières années, les hashtags mentionnant les combats pour les droits des femmes se sont multipliés. Ils exhortent à plus d'égalité entre les hommes et les femmes, appellent à montrer des corps non retouchés, encouragent les différences ou mettent en lumière des sujets tabous. Ils représentent un vecteur essentiel dans la libération de la parole des femmes et dans la lutte pour l'égalité. Petit tour d'horizon des récents hashtags qui défendent les droits des femmes.

DHNET.BE

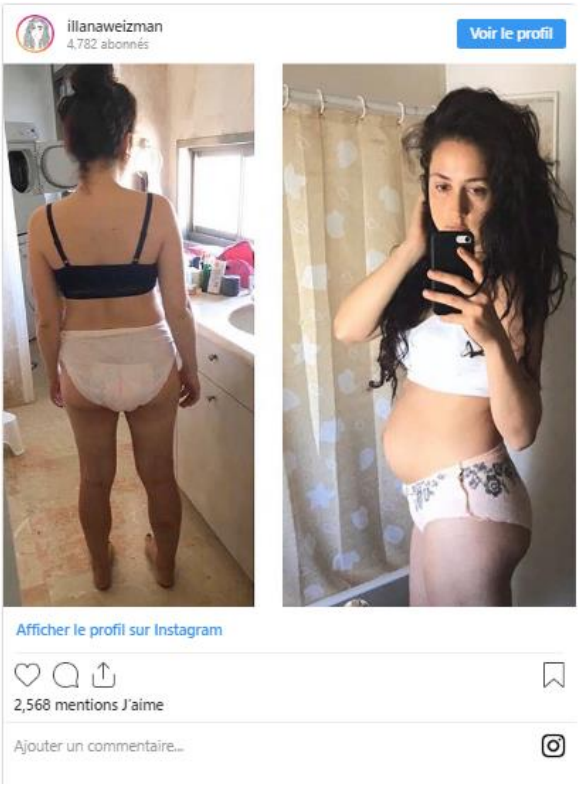
06.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E66544744

#Monpostpartum

Le dernier en date parle de grossesse, de naissance et de la réalité d'une vie qui se transforme après avoir mis un enfant au monde. Il y a trois semaines, Illana Weizman publiait sur Instagram une photo d'elle quelques jours après son accouchement. Elle réagissait alors à une publicité rejetée par ABCNews et l'Académie des oscars dépeignant sans tabou l'épisode douloureux du post-partum. Juste avant, la mannequin Ashley Graham avait, elle aussi, publié une photo d'elle juste après son accouchement et qui pointait publiquement du doigt le silence autour de cette convalescence.

Sur son compte, Illana Weizman fût donc l'une des premières à témoigner de cette réalité post accouchement, sans filtre. "Me voici, portant une couche pour adulte, épongeant le sang qui coule pendant des jours et des semaines, le ventre encore gonflé, l'utérus encore étendu, les contractions qui le remettent doucement en place, les jambes bleuies, les points qui tirent, l'impossibilité de s'asseoir sans douleur, l'urine qui brûle, l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur".



DHNET.BE

06.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E66544744

Sous le hashtag #Monpostpartum, des milliers de femmes n'ont pas hésité à témoigner elles aussi de ce qu'elles ont vécu pendant les premiers jours et les premières semaines après avoir accouché. Pour la plupart, la réalité n'était pas du tout comme elles l'avaient imaginée : pleine de sang, de fatigue, de sueur, de pleurs et de doutes. Via ce hashtag, elle souhaite libérer la parole sur ces moments délicats afin que les femmes aient plus facilement accès à ce genre d'informations et d'expériences. "Si on parlait davantage de ces sujets, si on ne les occultait pas de façon systématique, les mères se sentiraient moins isolées, moins démunies. Préoccupez-vous des mères. Mettez en lumière leur vécu".

#jedisnonchef

"Tu t'habilles comme ça et après tu vas venir te plaindre si tu prends cher dans les vestiaires", "un cuisinier sans torchon, c'est comme une femme qui ne porte pas de jupe : ça ne sert à rien" ou encore "Vous êtes là pour appâter les hommes", sont autant de phrases que l'on peut retrouver sur le compte Instagram Je dis non chef qui relaye des témoignages de phrases sexistes entendues dans les salles ou les cuisines des restaurants. Milieu éminemment masculin, les fourneaux des grands restaurants sont maintenant exposés publiquement. Grâce à ce compte Instagram lancé par Camille Aumont, des dizaines de témoignages ont déjà été relayés sur sa page. Active dans le combat féministe, c'est également elle qui se trouve derrière le compte Je m'en bats le clito, qui parle en toute décontraction de sexualité au féminin. Le monde sexiste de la gastronomie, elle le connaît bien puisqu'elle a elle-même travaillé dans certains des plus grands établissements de Paris. Via sa page, elle fait la lumière sur ce qui se cache réellement derrière notre assiette et sur le sexisme qui sévit en cuisine.

DHNET.BE

06.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E66544744



#onveutduvrai

"Alors on va leur dire ce qu'on veut. On va leur dire qu'on en a marre de voir des photos parfaites sur nos feeds. On va leur dire qu'on ne veut plus voir des femmes qui nous font complexer, mais des femmes qui nous font sentir BIEN". Leur dire à qui ? Aux marques. En mai dernier, Louise du compte Instagram My Better Self lançait le hashtag #onveutduvrai à grands coups de ventres potelés, de cuisses généreuses, de cellulite et de vergetures pailletées. Elle exprimait ainsi son ras-le-bol de ne trouver sur les réseaux sociaux que des photos de femmes aux corps toujours identiques et soi-disant "parfaits". Et elle poussait un coup de gueule contre les personnes qui se permettent de juger les corps sans scrupules.

DHNET.BE

06.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E66544744



“Soyons clair. “Bon” ou “mauvais”, c’est un jugement. On peut trouver un croissant bon. Ou on peut trouver un croissant mauvais. Personne ne t’a demandé de le faire avec le corps humain. Le corps d’une femme n’est pas là pour recueillir ton jugement. Le corps d’une femme n’est pas là pour satisfaire ton bon vouloir. La seule à qui ce corps doit plaire, c’est à cette femme. Qu’elle soit épanouie. Qu’elle se sente bien. Qu’elle soit heureuse. Et cela, tous les corps le permettent”. Avec Julie de Douze Février, elles ont lancé le mouvement et appellent les femmes à montrer leur corps tel qu’il est et à en être fière.

#balancetonmetro

DHNET.BE

06.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E66544744

En France, 100% des femmes ont déjà été harcelées dans les transports, explique le Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes (HCEfh). Au niveau européen, une étude de JUMP, une entreprise sociale qui lutte pour l'égalité homme-femme, révèle que 98% des femmes ont déjà subi des comportements sexistes dans la rue ou dans les transports en commun. En deux mots, toutes les femmes sont concernées. En avril dernier, le hashtag #balancetonmetro a vu le jour sur Twitter. Il dénonce le harcèlement subi par les femmes dans le métro parisien. Les histoires sont infinies, se répètent et on se rend compte à quel point les agressions sexuelles dans les transports en commun et en rue sont devenues banales.



#Thisisnotconsent

Concernant les agressions sexuelles, toujours, le hashtag #thisisnotconsent (littéralement, "ceci n'est pas un consentement", en français), remonte à la fin de l'année 2018. En novembre de cette année-là, un homme avait été acquitté du viol d'une jeune fille de 17 ans. La cour a jugé le port d'un string par la victime comme motif suffisant pour décréter qu'elle était consentante. Cette absurdité a mis le feu aux poudres et les Irlandais sont descendus dans les rues pour rappeler à tous que les habits ne constituent pas une excuse pour le viol et, ce, à grands coups de #thisisnotconsent, accompagné d'un dessin de string.

DHNET.BE

06.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E66544744



Plus tard, le hashtag devenu viral accompagnait également des phrases prononcées par les femmes pour exprimer leur refus. “Non”, ce n’est pas un consentement. Avoir dit oui un jour et pas le lendemain n’est pas un consentement. Porter une jupe n’est pas un consentement. Se maquiller n’est pas un consentement. Être en état d’ivresse n’est pas un consentement. Juste pour rappel.

LALIBRE.BE

06.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E6652EF43

www.lalibre.be

Date: **06-03-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

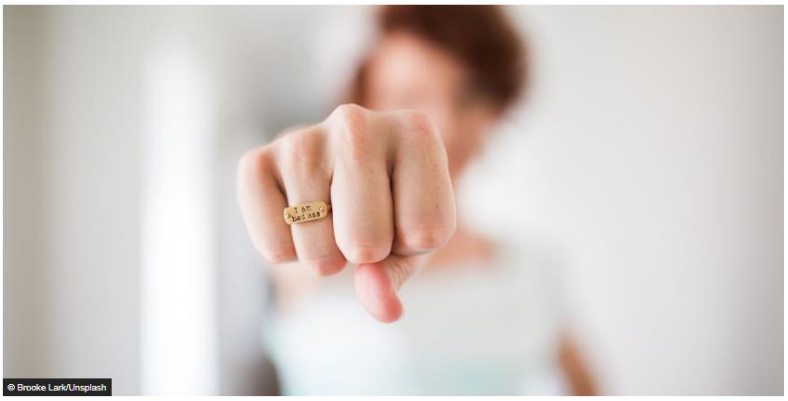
Circulation: **0**
Audience: **151 926**

https://www.lalibre.be/lifestyle/magazine/sur-les-reseaux-sociaux-les-combats-des-femmes-passent-au-niveau-superieur-5e623648f20d5a31a4285f69

Sur les réseaux sociaux, les combats des femmes passent au niveau supérieur

H. G.

Publié le vendredi 06 mars 2020 à 12h38 - Mis à jour le vendredi 06 mars 2020 à 12h39



Grâce aux hashtags les luttes féministes se font de plus en plus entendre.

Porte-voix des combats quotidiens, facilitateurs de relations et amplificateurs de doléances, les réseaux sociaux sont devenus un espace indispensable pour l'épanouissement des luttes sociales. Qu'on y parle politique, faits de société, orientation sexuelle, genre, droits populaires, critique des médias, liberté d'expression, chaque combat se munit désormais d'un hashtag comme étendard d'une cause précise sous lequel chacun pourra donner son avis. Il permet aux personnes intéressées de retrouver en un rien de temps tout ce qui s'est dit à ce sujet, les avis, les expertises, les photos, les vidéos et les commentaires de ceux qui prennent la discussion à cœur. Les réseaux sociaux permettent à une lutte de se propager à la vitesse de la lumière à travers le monde.

Ces dernières années, les hashtags mentionnant les combats pour les droits des femmes se sont multipliés. Ils exhortent à plus d'égalité entre les hommes et les femmes, appellent à montrer des corps non retouchés, encouragent les différences ou mettent en lumière des sujets tabous. Ils représentent un vecteur essentiel dans la libération de la parole des femmes et dans la lutte pour l'égalité. Petit tour d'horizon des récents hashtags qui défendent les droits des femmes.

LALIBRE.BE

06.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E6652EF43

#Monpostpartum

Le dernier en date parle de grossesse, de naissance et de la réalité d'une vie qui se transforme après avoir mis un enfant au monde. Il y a trois semaines, Illana Weizman publiait sur Instagram une photo d'elle quelques jours après son accouchement. Elle réagissait alors à une publicité rejetée par ABCNews et l'Académie des oscars dépeignant sans tabou l'épisode douloureux du post-partum. Juste avant, la mannequin Ashley Graham avait, elle aussi, publié une photo d'elle juste après son accouchement et qui pointait publiquement du doigt le silence autour de cette convalescence.

Sur son compte, Illana Weizman fût donc l'une des premières à témoigner de cette réalité post accouchement, sans filtre. "Me voici, portant une couche pour adulte, épongeant le sang qui coule pendant des jours et des semaines, le ventre encore gonflé, l'utérus encore étendu, les contractions qui le remettent doucement en place, les jambes bleuies, les points qui tirent, l'impossibilité de s'asseoir sans douleur, l'urine qui brûle, l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur".



LALIBRE.BE

06.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E6652EF43

Sous le hashtag #Monpostpartum, des milliers de femmes n'ont pas hésité à témoigner elles aussi de ce qu'elles ont vécu pendant les premiers jours et les premières semaines après avoir accouché. Pour la plupart, la réalité n'était pas du tout comme elles l'avaient imaginée : pleine de sang, de fatigue, de sueur, de pleurs et de doutes. Via ce hashtag, elle souhaite libérer la parole sur ces moments délicats afin que les femmes aient plus facilement accès à ce genre d'informations et d'expériences. "Si on parlait davantage de ces sujets, si on ne les occultait pas de façon systématique, les mères se sentiraient moins isolées, moins démunies. Préoccupez-vous des mères. Mettez en lumière leur vécu".

#jedisnonchef

"Tu t'habilles comme ça et après tu vas venir te plaindre si tu prends cher dans les vestiaires", "un cuisinier sans torchon, c'est comme une femme qui ne porte pas de jupe : ça ne sert à rien" ou encore "Vous êtes là pour appâter les hommes", sont autant de phrases que l'on peut retrouver sur le compte Instagram Je dis non chef qui relaye des témoignages de phrases sexistes entendues dans les salles ou les cuisines des restaurants. Milieu éminemment masculin, les fourneaux des grands restaurants sont maintenant exposés publiquement. Grâce à ce compte Instagram lancé par Camille Aumont, des dizaines de témoignages ont déjà été relayés sur sa page. Active dans le combat féministe, c'est également elle qui se trouve derrière le compte Je m'en bats le clito, qui parle en toute décontraction de sexualité au féminin. Le monde sexiste de la gastronomie, elle le connaît bien puisqu'elle a elle-même travaillé dans certains des plus grands établissements de Paris. Via sa page, elle fait la lumière sur ce qui se cache réellement derrière notre assiette et sur le sexisme qui sévit en cuisine.

LALIBRE.BE

06.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E6652EF43



#onveutduvrai

"Alors on va leur dire ce qu'on veut. On va leur dire qu'on en a marre de voir des photos parfaites sur nos feeds. On va leur dire qu'on ne veut plus voir des femmes qui nous font complexer, mais des femmes qui nous font sentir BIEN". Leur dire à qui ? Aux marques. En mai dernier, Louise du compte Instagram My Better Self lançait le hashtag #onveutduvrai à grands coups de ventres potelés, de cuisses généreuses, de cellulite et de vergetures pailletées. Elle exprimait ainsi son ras-le-bol de ne trouver sur les réseaux sociaux que des photos de femmes aux corps toujours identiques et soi-disant "parfaits". Et elle poussait un coup de gueule contre les personnes qui se permettent de juger les corps sans scrupules.

LALIBRE.BE

06.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E6652EF43



“Soyons clair. “Bon” ou “mauvais”, c’est un jugement. On peut trouver un croissant bon. Ou on peut trouver un croissant mauvais. Personne ne t’a demandé de le faire avec le corps humain. Le corps d’une femme n’est pas là pour recueillir ton jugement. Le corps d’une femme n’est pas là pour satisfaire ton bon vouloir. La seule à qui ce corps doit plaire, c’est à cette femme. Qu’elle soit épanouie. Qu’elle se sente bien. Qu’elle soit heureuse. Et cela, tous les corps le permettent”. Avec Julie de Douze Février, elles ont lancé le mouvement et appellent les femmes à montrer leur corps tel qu’il est et à en être fière.

#balancetonmetro

LALIBRE.BE

06.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E6652EF43

En France, 100% des femmes ont déjà été harcelées dans les transports, explique le Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes (HCEfh). Au niveau européen, une étude de JUMP, une entreprise sociale qui lutte pour l'égalité homme-femme, révèle que 98% des femmes ont déjà subi des comportements sexistes dans la rue ou dans les transports en commun. En deux mots, toutes les femmes sont concernées. En avril dernier, le hashtag #balancetonmetro a vu le jour sur Twitter. Il dénonce le harcèlement subi par les femmes dans le métro parisien. Les histoires sont infinies, se répètent et on se rend compte à quel point les agressions sexuelles dans les transports en commun et en rue sont devenues banales.



#Thisisnotconsent

Concernant les agressions sexuelles, toujours, le hashtag #thisisnotconsent (littéralement, "ceci n'est pas un consentement", en français), remonte à la fin de l'année 2018. En novembre de cette année-là, un homme avait été acquitté du viol d'une jeune fille de 17 ans. La cour a jugé le port d'un string par la victime comme motif suffisant pour décréter qu'elle était consentante. Cette absurdité a mis le feu aux poudres et les Irlandais sont descendus dans les rues pour rappeler à tous que les habits ne constituent pas une excuse pour le viol et, ce, à grands coups de #thisisnotconsent, accompagné d'un dessin de string.

LALIBRE.BE

06.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E6652EF43



Plus tard, le hashtag devenu viral accompagnait également des phrases prononcées par les femmes pour exprimer leur refus. “Non”, ce n’est pas un consentement. Avoir dit oui un jour et pas le lendemain n’est pas un consentement. Porter une jupe n’est pas un consentement. Se maquiller n’est pas un consentement. Être en état d’ivresse n’est pas un consentement. Juste pour rappel.

LA LIBRE ECO

07.03.2020

PRINT MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E637A6811

La Libre Eco (La Libre Belgique)

Date: **07-03-2020**

Page: **6**

Periodicity: **Weekly**

Journalist: **-**

Circulation: **36 300**

Audience: **167 200**

Size: **159 cm²**



Co entrepreneur Café #38

Roald Sieberath

Multi-entrepreneur, coach de start-up et venture partner pour LeanSquare, directeur de AI Black Belt, professeur invité à l'UCLouvain et à l'UNamur

Droits des femmes… à entreprendre

Alors que l'on célèbre ce 8 mars la journée des droits de la femme (trop souvent raccourcie en "journée de la femme", et travestie en une fête commerciale), il me semble opportun de parler de l'entrepreneuriat au féminin. De manière générale, le monde entrepreneurial et des start-up reproduit déjà beaucoup de pièges et discrimination du monde professionnel en général, on pourrait même dire qu'il les amplifie. Heureusement, plusieurs initiatives et réseaux organisent l'échange d'expérience, et la solidarité: JUMP, Diane, Les Audacieuses, Beabee…

On peut remarquer que "entreprendre" est un terme valise: il englobe l'indépendant dans son entreprise unipersonnelle, jusqu'au fondateur d'une start-up/scale-up ambitieuse. Dans le premier cas, il y a eu sur la décennie écoulée une forte progression du nombre de femmes qui se lançaient dans une activité indépendante (souvent conseil, soin aux personnes, etc.)

On pourrait croire que les obligations familiales sont un frein, mais au contraire, des enquêtes ont montré que la flexibilité d'horaire permise par un statut d'indépendant a souvent été citée comme un avantage par les femmes concernées (à noter que c'est aussi influencé par un facteur générationnel, où les moins de 40 ans ont un partage de tâches familiales plus équitable que les plus âgés).

Le taux de femmes entrepreneuses ne cesse d'augmenter, et c'est certainement quelque chose à encourager. On peut tout de même remarquer (et regretter) que les structures sont en moyenne plus petites, et avec moins de chiffres que celles des hommes. Par contre, on peut saluer qu'un côté plus conservateur des femmes aboutit à ce que leurs entreprises soient en moyenne plus rentables! Quand on envisage les entreprises de plus de 10 personnes, là, malheureusement, le taux de femmes entrepreneuses chute: il n'y aurait que 14 % de dirigeantes d'entreprise (chiffres français). Encore plus rares: les entrepreneuses à la tête d'une start-up technologique. Certes oui, elles existent, mais ce sont alors souvent des *super-women* sorties avec brio d'écoles de commerce ou d'ingénieurs, ce qui est très bien… mais freine qu'une frange plus large de femmes puisse s'identifier à de telles ambitions.

Sans doute qu'une piste utile est d'avoir davantage de femmes business angels et investisseuses (ce que fait WBAC, une initiative de BeAngels).

Enfin, si on est convaincu de la valeur de la diversité, il est utile d'associer hommes et femmes parmi les fondateurs. Ouvrons les portes, croisons les réseaux: l'entrepreneuriat féminin va continuer à grandir!

R.

→ *roald@roald.com*

LALIBRE.BE

08.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E66198416

www.lalibre.be

Date: **08-03-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **151926**

https://www.lalibre.be/economie/decideurs-chroniqueurs/droits-des-femmes-a-entreprendre-5e60ed409978e2051e05fceb



© Libre Eco

Décideurs & chroniqueurs Chronique

Droits des femmes… à entreprendre

Roald Sieberath
Publié le dimanche 08 mars 2020 à 06h00 - Mis à jour le dimanche 08 mars 2020 à 06h00

LIBRE ECO WEEK-END | CO-ENTREPRENEUR CAFE

Alors que l'on célèbre ce 8 mars la journée des droits de la femme (trop souvent raccourcie en "journée de la femme", et travestie en une fête commerciale), il me semble opportun de parler de l'entrepreneuriat au féminin. De manière générale, le monde entrepreneurial et des start-up reproduit déjà beaucoup de pièges et discrimination du monde professionnel en général, on pourrait même dire qu'il les amplifie. Heureusement, plusieurs initiatives et réseaux organisent l'échange d'expérience, et la solidarité : JUMP, Diane, Les Audacieuses, Beabee…

Chronique signée Roald Sieberath, Multi-entrepreneur, coach de start-up et venture partner pour LeanSquare, directeur de AI Black Belt, professeur invité à l'UCL et à l'UNamur.

On peut remarquer que "entreprendre" est un terme valise : il englobe l'indépendant dans son entreprise unipersonnelle, jusqu'au fondateur d'une start-up/scale-up ambitieuse. Dans le premier cas, il y a eu sur la décennie écoulée une forte progression du nombre de femmes qui se lançaient dans une activité indépendante (souvent conseil, soin aux personnes, etc.)

LALIBRE.BE

08.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E66198416

On pourrait croire que les obligations familiales sont un frein, mais au contraire, des enquêtes ont montré que la flexibilité d'horaire permise par un statut d'indépendant a souvent été citée comme un avantage par les femmes concernées (à noter que c'est aussi influencé par un facteur générationnel, où les moins de 40 ans ont un partage de tâches familiales plus équitable que les plus âgés).

Le taux de femmes entrepreneuses ne cesse d'augmenter, et c'est certainement quelque chose à encourager. On peut tout de même remarquer (et regretter) que les structures sont en moyenne plus petites, et avec moins de chiffres que celles des hommes. Par contre, on peut saluer qu'un côté plus conservateur des femmes aboutit à ce que leurs entreprises soient en moyenne plus rentables ! Quand on envisage les entreprises de plus de 10 personnes, là, malheureusement, le taux de femmes entrepreneuses chute : il n'y aurait que 14 % de dirigeantes d'entreprise (chiffres français). Encore plus rares : les entrepreneuses à la tête d'une start-up technologique. Certes oui, elles existent, mais ce sont alors souvent des *super-women* sorties avec brio d'écoles de commerce ou d'ingénieurs, ce qui est très bien… mais freine qu'une frange plus large de femmes puisse s'identifier à de telles ambitions.

Sans doute qu'une piste utile est d'avoir davantage de femmes business angels et investisseuses (ce que fait WBAC, une initiative de BeAngels).

Enfin, si on est convaincu de la valeur de la diversité, il est utile d'associer hommes et femmes parmi les fondateurs. Ouvrons les portes, croisons les réseaux : l'entrepreneuriat féminin va continuer à grandir !

VIVREICI.BE

08.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E6651A142

www.vivreici.be

Date: **08-03-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **10 697**

http://www.vivreici.be/article/detail_taxe-rose-quand-les-femmes-paient-plus-cher-que-les-hommes?id=387731

Taxe Rose : quand les femmes paient plus cher que les hommes

La "taxe Rose" est une taxe invisible sur des produits destinés aux femmes qui coûtent plus chers que ceux destinés aux hommes, même lorsqu'ils sont identiques.

dimanche 08 mars 2020 à 08h00

Source : RTBF



La taxe rose - ShotPrime - Getty Images

La "taxe Rose" est une taxe invisible sur des produits destinés aux femmes qui coûtent plus chers que ceux destinés aux hommes, même lorsqu'ils sont identiques.



VIVREICI.BE

08.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E6651A142

Quels exemples ?

Parmi les exemples les plus connus, **le rasoir.** Mais on trouve aussi des différences de prix sur des **jouets pour enfants** (le jeu rose plus cher que le bleu) ou des **parfums.** Les exemples les plus flagrants restent **les coiffeurs** ou **les pressings.** Chez ces derniers, on justifie les prix plus élevés par le temps plus long consacré au repassage d'un chemisier par rapport à une chemise pour homme. Les matières seraient aussi plus délicates et parfois plus difficiles à traiter.

Sur **internet,** les exemples fourmillent. Mais tous ne sont plus vérifiables aujourd'hui.

Le phénomène serait-il moins important qu'auparavant ? Monté en épingle par les féministes ? Nous avons pu relever nous aussi des exemples mais il a fallu chercher un peu.

Quand les femmes se font entendre !

Aucune étude récente ne peut objectiver le phénomène en Belgique.

Les réseaux sociaux seraient-ils passés par là ? C'est en tout cas l'hypothèse d'**Isabella Lenarduzzi, fondatrice de Jump**. Les féministes ont relayé le phénomène.

*" Les marques ne font que s'adapter aux **bad buzz c**réés par les femmes. C'est grâce à **la voix de femmes**, à la diffusion sur les réseaux sociaux, que les femmes se sont rendues compte qu'on les prenait pour des imbéciles et se sont révoltées. Les marques ne peuvent pas continuer à maltraiter la plus grande partie de leur marché puisque se sont elles qui décident de l'achat de biens de consommation à 80%. C'est juste une adaptation des marques."*

" Les femmes sont moins riches de 40 % que les hommes "

VIVREICI.BE

08.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E6651A142



money in mans wallet, empty womans wallet - Peter Cade - Getty Images

Le plus souvent, on parle de **différences de quelques centimes**, voire de **quelques euros.**

Mais ces petites différences viennent s'ajouter à une autre, beaucoup plus importante celle-là, nous explique Isabella Lenarduzzi.

*" Globalement les **femmes** sont **moins riches de quasiment 40 %** par rapport aux **hommes.** Les plus pauvres de la société sont des femmes à la pension ou des femmes cheffes de familles monoparentales, et malgré tout on essaie encore de les faire payer davantage les mêmes produits que les hommes, et malgré tout on essaie encore de les pousser à la consommation ! Il faut vraiment reprendre cet avenir dans nos mains, ne pas laisser faire les marques, ne pas les laisser nous traiter comme des cruches ! "*

Céline Liégeois

Mais ces petites différences viennent s'ajouter à une autre, beaucoup plus importante celle-là, nous explique Isabella Lenarduzzi.

" Globalement les femmes sont moins riches de quasiment 40 % par rapport aux hommes. Les plus pauvres de la société sont des femmes à la pension ou des femmes cheffes de familles monoparentales, et malgré tout on essaie encore de les faire payer davantage les mêmes produits que les hommes, et malgré tout on essaie encore de les pousser à la consommation ! Il faut vraiment reprendre cet avenir dans nos mains, ne pas laisser faire les marques, ne pas les laisser nous traiter comme des cruches ! "

L'AVENIR LUXEMBOURG

09.03.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E673C0883

L'Avenir Luxembourg

Date: **09-03-2020**
Page: **12-13**
Periodicity: **Daily**
Journalist: **Wivine Mathieu**

Circulation: **23 279**
Audience: **102 528**
Size: **1 042 cm²**



JOURNÉE DES DROITS DES FEMMES

Être une femme lib érée, tu sais c'est pas si facile



« L'enjeu est politique. Dans beaucoup de pays, les femmes ont changé les choses, offert de nouvelles idées et perspectives. » **Philippe, un manifestant**



8 mars : Journée internationale des droits des femmes. Ce week-end, manifestations, conférences, activités ont secoué la province.

● **Wivine MATHIEU**

Liberté, égalité, sororité. Pour célébrer la Journée internationale des droits des femmes, une centaine de manifestants ont défilé dimanche matin dans les rues d'Arlon. À grand renfort de *« Même valeur, même salaire »*, *« Nos jupes sont courtes pas nos idées »* ou encore de *« femmes en exil, femmes en péril »*, l'association Vie Féminine Luxembourg était bien accompagnée. *« Il y en a marre des inégalités,* assène Géraldine, une manifestante. *Encore hier, je parlais de la manifestation avec un collègue qui m'a fait des remarques sexistes. Ça paraît normal. Il faut que les hommes arrêtent de croire qu'on veut prendre le pouvoir, on veut juste avoir les mêmes droits ».* Et les femmes n'étaient pas les seules à manifester pour plus d'égalité. Femmes, hommes, enfants tapaient sur des casseroles en défilant dans les rues. Un symbole, quand en 2020, trop de femmes sont encore associées aux tâches ménagères. *« Aux hommes qui ne sont pas féministes, je leur dirais une chose : la bêtise se soigne,* sourit Philippe, venu manifester. *Je ne comprends pas la peur autour du féminisme, c'est qu'on ne le comprend pas. Il faut que les choses changent, que les femmes aient une place dans la société au même titre que les hommes. Ça réglerait beaucoup de choses ! Au-delà des questions d'égalité, c'est un enjeu politique. On voit beaucoup de pays où les femmes ont changé les choses, apporté du neuf, des solutions ».* Partout, c'est le même son de cloche : les femmes ne veulent pas prendre le pouvoir, mais simplement être traitées égales aux hommes. Et même les plus jeunes, casseroles au bras, sont de la partie. Car les propos sexistes et les inégalités, les femmes y ont droit depuis le berceau. *« Les garçons ne s'en rendent même pas compte,* explique Apolline, 16 ans. *C'est ce qu'on leur a toujours montré. À l'école, à chaque fois que je vais au tableau, je sens les regards, parfois les remarques. On est tout le temps regardé ».* Violaine, 18 ans, confirme. *« Les profs favorisent parfois les garçons. Et puis pour les filles, il y a des règles pour s'habiller à l'école : on ne doit pas voir les épaules, pas de short... Et même comme cela, on sent qu'on est toujours regardé ».* Si chez nous, la situation reste un privilège comparé à d'autres pays du monde, on est encore loin d'avoir atteint l'égalité. Charge mentale, tâches ménagères, liberté à disposer de son corps, à marcher dans la rue sans craintes ou encore à prétendre aux mêmes avantages sociaux... La route est encore longue pour les féministes. Pour tous ? Le Dalaï Lama lui-même l'a dit : *« Je me considère comme féministe... Ce n'est pas le mot pour désigner une personne qui se bat pour les droits des femmes ? »* ■

L'AVENIR LUXEMBOURG

09.03.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E673C0883



Rouvroy : « tous à poils » avec Estelle

Estelle Brochard est partie d'un défi : ne plus s'épiler pendant un an. Partant de là, sa conférence gesticulée parle du poil, du diktat de l'épilation et du regard de la société. C'était samedi soir au Rox de Rouvroy. *« Le poil est une barrière naturelle contre les microbes, il régule la température du corps et augmente les perceptions tactiles »*, explique Estelle Brochard. *« 97 % des femmes s'épilent, car on a associé le poil à la masculinité. Ce n'est pas une question de choix, on l'impose. Le poil est tabou, on le fait disparaître, on n'en parle pas ».* La question n'est selon elle pas tant de ne pas s'épiler, mais d'avoir le choix, et de le faire accepter. Car le regard des autres est difficile à supporter. Et encore une fois, c'est là rapport au physique, chez la femme, qui trinque. *« Seuls 2 % des femmes se trouvent belles. La beauté est souvent associée à la femme, même dans le dictionnaire. Ne dit-on pas qu'il faut souffrir pour être belle ? À l'inverse, les hommes qui s'épilent sont encore stigmatisés. Il faut se réapproprier son corps et s'assumer tel qu'on est ».* Déjà en 1996, l'Organisation Mondiale de la Santé prônait l'arrêt de l'épilation pour des raisons de santé. *« Mais c'est sans compter sur la société, qui a toujours vu une image de la femme idéale façonnée par et pour les hommes. Dès ses 12 ans, une fille aura le regard des hommes sur elle pour le restant de ses jours, oppressée par les diktats de beautés. Les médias, la publicité et Internet n'ont rien arrangé. Il ne faut pas avoir de poils, ni de gras, ni de rides. La femme est avant tout considérée par son physique dans toutes les sphères de sa vie ».* Qui, parmi nous, est à l'aise avec ces quelque 5 milliards de poils sur nos corps ? À travers sa conférence, Estelle Brochard à un message à nous faire passer : oublions le « sois belle et tais-toi », vive le « sois toi et t'es belle ! » ■ **W.M.**



Eda

« Velues, voulues ! », « Touffue, tout femme » : le poil fait partie de la femme.

Le bien-être pour faire face à la violence

Pour la douzième édition, le centre sportif de Bohon dans la commune de Durbuy accueillait un week-end de bien-être à l'occasion de la Journée internationale des droits de la femme. Une initiative qui répond à une demande d'année en année puisque le public s'y rend toujours plus nombreux. Deux cents participants ont répondu positivement à l'événement cette année. De quoi passer un agréable moment de détente. Massages, aromathérapie, gestion du stress, séances de relaxation, zumba, atelier de créations florales ou encore activités aquatiques étaient organisées tout au long du week-end.

Des activités mises en place pour le tout public, jeunes, moins jeunes, hommes et femmes bien entendu. Des jeunes de Clairval ont également participé, de même que le centre de réfugiés. *« Nous souhaitons que ce soit un moment qui rassemble. De plus, le bien-être est quelque chose qui peut aider à lutter contre la violence, contre le burn-out et la dépression. Nous avons beaucoup de retours positifs »*, explique l'organisatrice et coordinatrice de la cellule Égalité des chances de la Ville de Durbuy Ankica Selak.

Plusieurs partenaires ont également fait partie de l'aventure comme le Relais pour la vie ou encore l'ASBL Bien-être et prévention santé (BEPS). Samedi, la ministre de l'enseignement Valérie Glatigny s'est également rendue sur les lieux, de même que la députée fédérale Melissa Hannus et le député provincial Stephan De Mul.

Un week-end qui aura fait beaucoup de bien aux participants et qui devrait se réitérer au vu du succès rencontré. ■ **J.M.**


Eda

Deux cents personnes ont participé à cette douzième édition à Bohon. Certaines pour la première fois tandis que d'autres s'y rendent chaque année ici, le comité organisateur.

L'AVENIR LUXEMBOURG

09.03.2020

PRINT MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E673C0883







Les enfants, la maison, le travail, les tâches... Les femmes en ont marre de penser à tout.

Le féminisme, c'est quoi ?

Terme divant, parfois incompris, souvent craint, le féminisme se définit comme suit dans le dictionnaire : « doctrine qui préconise l'égalité entre l'homme et la femme, et l'extension du rôle de la femme dans la société ». Tout va bien, les féministes ne comptent donc pas dominer le monde. Pourtant en 2020, le féminisme a toujours mauvaise presse, et peu de femmes, et encore moins d'hommes, se revendiquent féministes. Et pourtant ! Si les luttes féministes sont variées et que les avis divergent, le féminisme réclame avant tout l'égalité. Les mêmes droits, les mêmes avantages, la même liberté à disposer de sa vie et de son corps. Ne serions-nous pas tous féministes ?



Une centaine de personnes ont manifesté ce matin dans les rues d'Arlon.

TRENDS.LEVIF.BE

11.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E6A52C517

trends.levif.be

Date: **11-03-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **6 668**

https://trends.levif.be/economie/magazine/ce-serait-un-excellent-incitant-pour-reduire-les-inegalites/article-normal-1262779.html

" Ce serait un excellent incitant pour réduire les inégalités "

Du Trends-Tendances du 12/03/2020

11/03/20 à 21:00

Mise à jour à 14:07

L'approche française d'un indice légal sur l'égalité salariale homme-femme en entreprise est soutenue par la fondatrice de Jump, une entreprise sociale visant à améliorer la place des femmes dans l'économie.



E. ELLEBOOG

1. La France publie un index de l'égalité professionnelle, obligatoire pour les entreprises, qui inclut cinq critères (1) dont les écarts salariaux hommes-femmes. Il oblige les sociétés à mettre des mesures en place si l'indice est trop bas. Ce type de dispositif vous paraît-il souhaitable en Belgique ?

Bien sûr, ce serait un excellent incitant pour réduire les inégalités entre les hommes et femmes en entreprise, notamment salariales. J'ai été très attentive lors des négociations qui ont mené à cette mesure en France, qui ont réuni les partenaires sociaux et la ministre du Travail, Muriel Penicaud. Ils y sont arrivés alors que la culture de concertation sociale est moindre en France qu'en Belgique. C'est très bien que l'indicateur, sur 100, soit publié. S'il n'est pas rendu public, cela ne sert à rien. J'ai connu des entreprises fort embarrassées de ne pas arriver au minimum de 75 sur 100. Elles sont monitorées, doivent rendre des comptes en indiquant comment elles vont progresser sous peine de pénalités qui s'élèvent à 1% de la masse salariale. C'est un dispositif vraiment malin.

TRENDS.LEVIF.BE

11.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E6A52C517

2. La Belgique ne pratique pas cette approche, et il semble qu'il y ait pas mal de réticence...

C'est vrai et c'est regrettable. Je note qu'en Belgique, toutes les entreprises cotées ne respectent même pas l'obligation d'avoir au moins un tiers d'administratrices. L'institut des administrateurs, Guberna, l'a relevé récemment (9% des entreprises cotées ne la respectent pas, Ndlr). J'ai proposé que l'on s'inspire en Belgique de la formule de l'indice français, obligatoire, et que l'Etat publie les résultats, pour améliorer l'équilibre de genre au travail, mais qui suis-je ? L'adoption de ce type de mesure dépend des coalitions fédérales. Et pour des formations de centre droit, comportant la N-VA, c'est une proposition tout simplement inaudible. La N-VA a une vision traditionnelle de la place des femmes et des hommes, et ne veut par exemple surtout pas de quotas. Les dernières ministres des droits des femmes étaient N-VA et n'ont rien fait en faveur de l'égalité professionnelle.

3. Ne pourrait-on pas au moins lancer ce type d'indice sur une base volontaire ?

Cela n'aurait pas beaucoup de sens car on ne pourrait pas vraiment faire de comparaison, toutes les entreprises n'y participeraient pas. L'approche d'un indice n'est efficace que si elle est imposée de l'extérieur, s'il y a un gendarme pour vérifier la méthode de calcul, si les résultats sont publics et s'il y a des pénalités associées. Il faut un cadre légal pour toutes les entreprises à partir d'une certaine taille.

(1) Les entreprises de plus de 50 salariés sont soumises à la publication de leur indice. Les critères sont : l'écart salarial h-f, l'attribuation (ou non) de taux d'augmentation au retour d'un congé parental, l'écart du taux des augmentations entre h et f, le nombre de femmes dans le top 10 salarial, l'écart du taux de promotion entre h et f.

TRENDS TENDANCES

12.03.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E69D23616

Trends Tendances

Date: **12-03-2020**
Page: **14**
Periodicity: **Weekly**
Journalist: **Robert Van Apeldoorn**

Circulation: **68 838**
Audience: **147 200**
Size: **307 cm²**



actu 3 questions à

ISABELLA LENARDUZZI, FONDATRICE DE JUMP

« Ce serait un excellent incitant pour réduire les inégalités »



© ELEBOOK

L'approche française d'un indice légal sur l'égalité salariale homme-femme en entreprise est soutenue par la fondatrice de Jump, une entreprise sociale visant à améliorer la place des femmes dans l'économie.

PROPOS RECUEILLIS PAR ROBERT VAN APELDOORN

1. La France publie un index de l'égalité professionnelle, obligatoire pour les entreprises, qui inclut cinq critères[1] dont les écarts salariaux hommes-femmes. Il oblige les sociétés à mettre des mesures en place si l'indice est trop bas. Ce type de dispositif vous paraît-il souhaitable en Belgique ?

Bien sûr, ce serait un excellent incitant pour réduire les inégalités entre les hommes et femmes en entreprise, notamment salariales. J'ai été très attentive lors des négociations qui ont mené à cette mesure en France, qui ont réuni les partenaires sociaux et la ministre du Travail, Muriel Penicaud. Ils y sont arrivés alors que la culture de concertation sociale est moindre en France qu'en Belgique. C'est très bien que l'indicateur, sur 100, soit publié. S'il n'est pas rendu public, cela ne sert à rien. J'ai connu des entreprises fort embarrassées de ne pas arriver au minimum de 75 sur 100. Elles sont monitorées, doivent rendre des comptes en indiquant comment elles vont progresser sous peine de pénalités qui s'élèvent à 1% de la masse salariale. C'est un dispositif vraiment malin.

2. La Belgique ne pratique pas cette approche, et il semble qu'il y ait pas mal de réticence…

C'est vrai et c'est regrettable. Je note qu'en Belgique, toutes les entreprises cotées ne respectent même pas l'obligation d'avoir au moins un tiers d'administratrices. L'institut des administrateurs, Guberna, l'a relevé récemment (*9% des entreprises cotées ne la respectent pas, Ndlr*). J'ai proposé que l'on s'inspire en Belgique de la formule de l'indice français, obligatoire, et que l'Etat publie les résultats, pour améliorer l'équilibre de genre au travail, mais qui suis-je ? L'adoption de ce type de mesure dépend des coalitions fédérales. Et pour des formations de centre droit, comportant la N-VA, c'est une proposition tout simplement inaudible. La N-VA a une vision traditionnelle de la place des femmes et des hommes, et ne veut par exemple surtout pas de quotas. Les dernières ministres des droits des femmes étaient N-VA et n'ont rien fait en faveur de l'égalité professionnelle.

3. Ne pourrait-on pas au moins lancer ce type d'indice sur une base volontaire ?

Cela n'aurait pas beaucoup de sens car on ne pourrait pas vraiment faire de comparaison, toutes les entreprises n'y participeraient pas. L'approche d'un indice n'est efficace que si elle est imposée de l'extérieur, s'il y a un gendarme pour vérifier la méthode de calcul, si les résultats sont publics et s'il y a des pénalités associées. Il faut un cadre légal pour toutes les entreprises à partir d'une certaine taille. ⊙

[1] *Les entreprises de plus de 50 salariés sont soumises à la publication de leur indice. Les critères sont : l'écart salarial h-f, l'attribuation (ou non) de taux d'augmentation au retour d'un congé parental, l'écart du taux des augmentations entre h et f, le nombre de femmes dans le top 10 salarial, l'écart du taux de promotion entre h et f.*

TRENDS.LEVIF.BE

18.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E734D7E37

trends.levif.be

Date: **18-03-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **6668**

https://trends.levif.be/economie/entreprises/i-lenarduzzi-jump-sur-un-indice-legal-sur-l-egalite-salariale-ce-serait-un-excellent-incitant-pour-reduire-les-inegalites/article-normal-1262

I. Lenarduzzi (Jump) sur un indice légal sur l'égalité salariale: "Ce serait un excellent incitant pour réduire les inégalités"

I. Lenarduzzi (Jump) sur un indice légal sur l'égalité salariale: "Ce serait un excellent incitant pour réduire les inégalités"
Du Trends-Tendances du 12/03/2020
18/03/20 à 09:37
Mise à jour à 09:38
Source : Trends-Tendances

Robert Van Apeldoorn
Journaliste Trends-Tendances

L'approche française d'un indice légal sur l'égalité salariale homme-femme en entreprise est soutenue par la fondatrice de Jump, une entreprise sociale visant à améliorer la place des femmes dans l'économie.

TRENDS.LEVIF.BE

18.03.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E734D7E37



© E. ELLEBOOG

La France publie un index de l'égalité professionnelle, obligatoire pour les entreprises, qui inclut cinq critères (1) dont les écarts salariaux hommes-femmes. Il oblige les sociétés à mettre des mesures en place si l'indice est trop bas. Ce type de dispositif vous paraît-il souhaitable en Belgique ?

Bien sûr, ce serait un excellent incitant pour réduire les inégalités entre les hommes et femmes en entreprise, notamment salariales. J'ai été très attentive lors des négociations qui ont mené à cette mesure en France, qui ont réuni les partenaires sociaux et la ministre du Travail, Muriel Penicaud. Ils y sont arrivés alors que la culture de concertation sociale est moindre en France qu'en Belgique. C'est très bien que l'indicateur, sur 100, soit publié. S'il n'est pas rendu public, cela ne sert à rien. J'ai connu des entreprises fort embarrassées de ne pas arriver au minimum de 75 sur 100. Elles sont monitorées, doivent rendre des comptes en indiquant comment elles vont progresser sous peine de pénalités qui s'élèvent à 1% de la masse salariale. C'est un dispositif vraiment malin.

La Belgique ne pratique pas cette approche, et il semble qu'il y ait pas mal de réticence...

TRENDS.LEVIF.BE

18.03.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E734D7E37

C'est vrai et c'est regrettable. Je note qu'en Belgique, toutes les entreprises cotées ne respectent même pas l'obligation d'avoir au moins un tiers d'administratrices. L'institut des administrateurs, Guberna, l'a relevé récemment (*9% des entreprises cotées ne la respectent pas, Ndlr*). J'ai proposé que l'on s'inspire en Belgique de la formule de l'indice français, obligatoire, et que l'Etat publie les résultats, pour améliorer l'équilibre de genre au travail, mais qui suis-je ? L'adoption de ce type de mesure dépend des coalitions fédérales. Et pour des formations de centre droit, comportant la N-VA, c'est une proposition tout simplement inaudible. La N-VA a une vision traditionnelle de la place des femmes et des hommes, et ne veut par exemple surtout pas de quotas. Les dernières ministres des droits des femmes étaient N-VA et n'ont rien fait en faveur de l'égalité professionnelle.

Ne pourrait-on pas au moins lancer ce type d'indice sur une base volontaire ?

Cela n'aurait pas beaucoup de sens car on ne pourrait pas vraiment faire de comparaison, toutes les entreprises n'y participeraient pas. L'approche d'un indice n'est efficace que si elle est imposée de l'extérieur, s'il y a un gendarme pour vérifier la méthode de calcul, si les résultats sont publics et s'il y a des pénalités associées. Il faut un cadre légal pour toutes les entreprises à partir d'une certaine taille.

(1) Les entreprises de plus de 50 salariés sont soumises à la publication de leur indice. Les critères sont : l'écart salarial h-f, l'attribuation (ou non) de taux d'augmentation au retour d'un congé parental, l'écart du taux des augmentations entre h et f, le nombre de femmes dans le top 10 salarial, l'écart du taux de promotion entre h et f.

Comme vous êtes abonné au Trends-Tendances, vous bénéficiez d'un accès illimité aux articles du Trends-Tendances (F/N), Le Vif/L'Express, Sportmagazine (F/N) et Knack

RTBF.BE

14.04.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E97138661

www.rtbf.be

Date: **14-04-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **265 134**

https://www.rtbf.be/info/dossier/les-grenades/detail_le-confinement-n-arrete-pas-le-harcelement-de-rue?id=10481284

Le confinement n'arrête pas le harcèlement de rue



Dans les rues vides, le harcèlement envers les femmes continue - © Getty Images

Camille Wernaers

Publié le mardi 14 avril 2020 à 12h49

Si certaines avaient l'espoir d'y échapper avec le confinement, c'est raté. Le harcèlement de rue qui est le quotidien des femmes dans l'espace public n'a pas disparu avec la crise sanitaire et les mesures prises pour y faire face.

Sur les réseaux sociaux, les femmes témoignent de ce qu'elles vivent lors de leurs rares sorties essentielles. Et sans surprise, elles continuent à subir des sifflements, des regards insistants et des insultes pour avoir circulé dans l'espace public. Dans les rues vidées de leurs occupant.e.s, les femmes disent aussi ressentir un plus grand sentiment d'insécurité. "J'ai eu comme un sentiment d'effroi en me disant que si quelqu'un m'agressait ici, je n'aurais personne pour m'aider. Cette pensée est revenue plusieurs fois quand je me promenais seule. Du coup, quand je sors, c'est à Sainte-Catherine devant les bassins où c'est bien à découvert et où il y a encore un peu de passage", nous raconte une Bruxelloise.

▶▶▶Retrouvez en cliquant ici tous les articles des Grenades, le média de la RTBF qui dégoupille l'actualité d'un point de vue féministe

RTBF.BE

14.04.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E97138661

Sophie Sine
@SophieSine

Il fait chaud. Je sors courir mais donc en short. Aux 3 mecs qui m'ont klaxonnée et au c**** qui m'a scannée de haut en bas et siffléé... même en confinement vous restez aussi décevant. Le monde d'après dont on parle tant ça peut inclure le respect aux femmes ? Please.

178 20:37 - 10 avr. 2020

34 personnes parlent à ce sujet

Mathilde Ceilles
@MathildeCeilles

Je sors en reportage. Un mec sur son balcon me siffle. « Mlle tu me fais bander viens te confiner avec moi! » Dix mn plus tard, un scooter me klaxonne au feu rouge. « Ce boule! T'es trop bonne! ». Donc le confinement ne permet pas une pause dans le harcèlement de rue ? 🤦‍♀️

5 446 18:24 - 5 avr. 2020

1 784 personnes parlent à ce sujet

Marine Périn
@MarinePerin

Bon bah je suis pas la première à le dire mais effectivement : le harcèlement de rue se porte toujours bien.

160 16:27 - 9 avr. 2020

37 personnes parlent à ce sujet

RTBF.BE

14.04.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E97138661

JUMP



D'après Bruzz, la police ne voit pas le nombre de signalements et de plaintes augmenter à ce sujet. Les faits de harcèlement de rue arrivent rarement jusqu'aux commissariats. Une jeune femme, fatiguée de ce harcèlement, a témoigné pour le journal néerlandophone Het Laatste Nieuws. Elle précise : "Certains m'envoient des bisous, d'autres m'appellent. Cette semaine, j'ai été pourchassée par deux hommes qui m'ont offert 50 euros pour une fellation. Cela allait vraiment trop loin. Ils ont vraiment insisté, se sont rapprochés de plus en plus et m'ont traité de "pute". J'ai paniqué et je suis retournée dans ma chambre."

Plus de neuf femmes sur dix ont déjà été confrontées à des comportements sexistes dans

RTBF.BE

14.04.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5E97138661

l'espace public

L'autrice néerlandophone Lize Spit a elle aussi tweeté sur le harcèlement de rue : "Depuis le confinement, le harcèlement de rue à Bruxelles s'est considérablement aggravé. Partout, des hommes qui nous ennuient, des machos excités. Après une promenade, vous ne voulez pas simplement vous laver les mains, vous souhaitez pouvoir rincer tout votre corps, de la tête aux pieds, de tous ces regards sales et tous ces murmures."

▶▶▶Pour recevoir les informations des Grenades via notre newsletter, n'hésitez pas à vous inscrire ici

Punissable par la loi

Selon l'asbl JUMP, plus de neuf femmes sur dix ont déjà été confrontées à des comportements sexistes dans l'espace public. Le harcèlement de rue est constitué d'un ensemble de gestes graves et punissables par la loi. La loi contre le sexisme de 2014 punit d'une peine d'emprisonnement d'un mois à un an et/ou d'une amende de 50 à 1.000 euros l'auteur.e de tout geste ou comportement qui a pour but d'exprimer un mépris à une personne en raison de son sexe.

Cette culture du viol devient plus visible plus le confinement avance

Culture du viol

Les femmes qui s'expriment sur ces sujets subissent également un autre harcèlement sur internet. Des internautes n'hésitent pas à leur faire comprendre que le harcèlement de rue est de leur faute, qu'elles n'ont pas à se plaindre et que c'est parce qu'elles "sont jolies" (sic). Il s'agit d'exemples de la culture de viol qui consiste à faire peser la responsabilité de son agression sur la victime.

Cette culture du viol devient plus visible plus le confinement avance : certains hommes postent en effet des messages sur les réseaux sociaux dans lesquels ils expliquent qu'ils pourraient violer des femmes à la fin du confinement.

RTBF.BE

14.04.2020

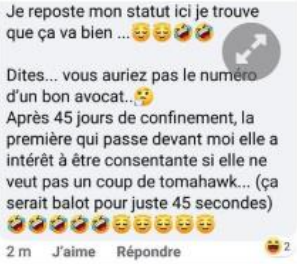
WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E97138661



Dans les rues vides, le harcèlement envers les femmes continue - © Tous droits réservés



Dans les rues vides, le harcèlement envers les femmes continue - © Tous droits réservés

Les gestes et paroles sexistes ne se confinent visiblement pas, dans un contexte où les violences faites aux femmes augmentent.

Explosion des violences conjugales (JT 11/04/2020)

RTBF.BE

14.04.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5E97138661



Si vous souhaitez contacter l'équipe des Grenades, vous pouvez envoyer un mail à lesgrenades@rtbf.be.

Les Grenades-RTBF est un projet soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles qui propose des contenus d'actualité sous un prisme genre et féministe. Le projet a pour ambition de donner plus de voix aux femmes, sous-représentées dans les médias.

HNL.BE

26.06.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5EF9ABC402

www.hln.be

Date: **26-06-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **Esther De Leebeeck**

Circulation: **0**
Audience: **374348**

https://www.hln.be/nieuws/binnenland/vrouwen-getuigen-over-aanhoudend-seksisme-mama-wat-is-pijpen-en-waarom-wil-die-man-dat-je-dat-doet~a183a056/

Vrouwen getuigen over aanhoudend seksisme: “Mama, wat is pijpen en waarom wil die man dat je dat doet?”

Esther De Leebeeck

26 juni 2020
19u20



Jan De Meuleneir/Photo News/Mark Baert

“Nog te vaak worden vrouwen op straat achterna geroepen. We hebben er genoeg van”, klinkt het uit alle hoeken, nadat een 19-jarige studente uit Gent een klap in het gezicht kreeg van een cafébaas die voordien commentaar uitte op haar ‘zomerse’ kledij. Geniepig of nét heel fysiek: seksisme is en blijft dagelijkse kost. Vijf vrouwen. Vijf verschillende verhalen.

Carine Dhont (54), zorgmanager uit Zele

“Ik wilde met mijn kinderen - toen 6 en 9 jaar oud - via het zebrapad de straat oversteken. Een auto met vier mannen in stopt en laat ons over, waarna één van hen roept: ‘Ga maar en daarna mag je ons allemaal pijpen’. Met als gevolg dat mijn kinderen vragen: ‘mama, wat is pijpen en waarom wil die man dat je dat doet?’ Leg dat maar eens uit aan zo’n jonge kinderen. En daar stopt het niet. Onlangs was ik mijn oprit aan het afspuiten. Een auto stopt aan ons huis en een man vraagt onschuldig: ‘wat is de weg naar het meer?’ Je antwoordt vriendelijk, waarna ze roepen: ’gij kunt precies goed spuiten, wanneer mogen wij u eens nat maken, hoer?’ Ik ben blond, een vijftiger, maar ja, ik draag graag eens een shortje bij warm weer. Maar of het nu in het park is, op straat of aan mijn huis: ik word al 25 jaar bekeken en nageroepen. Als ik ga sporten op ons sportterrein doe ik steevast een lange jogging aan omdat het naroepen niet dragelijk is.”

HNL.BE

26.06.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5EF9ABC402



Jan De Meuleneir/Photo News Carine Dhont (54), zorgmanager uit Zele

Rani T'Kindt (41), copywriter uit Gent

"Ik was aangenomen voor een boeiende job bij een groot energiebedrijf. Maar daar ging het mis met een mannelijke collega waar ik nauw mee moest samenwerken. Hij ging van seksistische opmerkingen tot stalking. Als we op meeting gingen naar klanten, vertelde hij me dat ik best een rokje aandeed waarbij mijn knieën zichtbaar waren. De klant viel zogezegd op knappe vrouwen. Je lacht dat eerst weg, want je wil je nieuwe job natuurlijk goed doen. Maar nadien ging het verder met ongepaste sms'en. In het midden van de nacht stuurde hij dat hij van mij droomde en mij wilde zien. In de auto raakte hij zelfs ongegeneerd mijn benen aan, want hij hield van 'knokige' knieën. Ik zal zijn naam nooit vergeten. Bijna vier maanden bleef hij mij op het werk seksueel intimideren. Tot ik uiteindelijk een klacht neerlegde bij de ombudsman. Toen hij dat te weten kwam - meneer bekleedde nogal een hoge positie - dreigde hij ervoor te zorgen dat ik nooit meer een job zou vinden. Ik voelde me zo geïntimideerd en machteloos. Je eigen zelfbeeld begint echt te breken. Mijn contract werd uiteindelijk niet meer verlengd. Maar weet je wat ik nog het ergste vind? Als ik dat verhaal tegen andere mannen vertel, banaliseren ze het zo..."

HNL.BE

26.06.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5EF9ABC402



Jan De Meuleneir/Photo News Rani T'Kindt uit Gent

Assita Kanko (39) uit Brussel, Europees parlementslid voor N-VA

"Ik draag graag jurken en rode schoenen. Maar jaren geleden, in het begin van mijn politieke carrière, kreeg ik het 'advies' van mannelijk collega's - die het al gemaakt hadden - om me toch anders te kleden. Want met zo'n kledingstijl zou je niet geloofwaardig of serieus overkomen. Ook op sociale media zijn de reacties niet mild. Uitgemaakt worden voor hoer, slet,... ik wil de woorden zelfs niet herhalen. Alleen maar omdat ik een vrouw ben. Of een berichtje met 'wanneer kunnen we seks hebben?'. Vaak is het te subtiel om aan te kaarten. Veel vrouwen weten niet wat ze kunnen doen. Maar men onderschat de impact van seksisme op het welzijn. Ik lag er soms echt wakker van. Onzeker en bang. Ik heb het zelf ook fysiek meegemaakt in Brussel. Het begint met hangjongeren die je op straat nakijken en nafluiten. Echt waar: een bodyscan op de luchthaven doet veel minder. Tot er eens een man hijgend achter me aan kwam. Ik kon zijn adem voelen in mijn nek. Zijn lichaam langs mijn lichaam, zo dicht kwam hij in mijn bubbel. Ik moest mijn nummer geven. Ik liep sneller, maar toch bleef hij dichtbij. Zo'n dingen moeten bestraft worden."

HNL.BE

26.06.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5EF9ABC402



Photo News Assita Kanko (39) uit Brussel, Europees parlementslid voor N-VA

Marthe Bollaert (17), studente uit Gent

"Het aangestaard worden, roepen en aanraken is bijna dagelijkse kost geworden. Mannen die mij voorbij stappen en sans gêne in mijn decolleté kijken, zelfs al draag ik geen 'uitdagende' kledij. Maar op mijn vorige studentenjob ging het een brug te ver. Ik werkte in een restaurant, een mannenwereld volgens mijn collega's. Ik moest altijd aan de deur gaan staan om 'klanten te lokken'. De gedachtegang van mijn baas was simpel: jonge meisjes trekken meer klanten aan. De mannelijke collega's vroegen meermaals wat mijn type was, staarden me aan en slingerden seksistische opmerkingen naar mijn hoofd. Eén van die collega's ging zelfs op de grond liggen als er tienermeisjes met rokjes of shortjes naar het toilet gingen. Ja, zodat hij onder de rokjes kon kijken. De meisjes onwetend. Ik heb me vaak kwaad gemaakt. Maar wat heb je te zeggen als 17-jarige? Ik maakte uiteindelijk een einde aan die studentenjob."

HNL.BE

26.06.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5EF9ABC402



Foto rv Studente Marthe Bollaert uit Gent

Caroline Pauwels (56), rector VUB uit Brussel

"In de academische wereld merken we nog steeds dat vrouwelijke doctoraatsstudenten niet evenveel doorstoten naar hogere posities dan mannelijke doctoraatsstudenten. Hetzelfde met een academische paper die ingestuurd moet worden. Onder een vrouwennaam wordt die vaak minder goed beoordeeld dan onder een mannennaam. Men zegt dan: het ligt aan de vrouwen zelf, maar nee, dat zit er impliciet in. Vrouwen moeten zich nog steeds harder profileren. En dat moeten we eruit krijgen. Ik merk dat ook tijdens vergaderingen. Ik zit vaak in meetings met mannen en daar gebeurt het nog dat een idee in de mond van een man wordt gelegd, ook al werd het oorspronkelijk aangebracht door een vrouw. Vrouwen worden in vergaderingen vrij snel over het hoofd gezien. Sinds ik deze functie bekleed, zie ik dat veel. Er heerst een structureel probleem met vormen van seksisme."

HNL.BE

26.06.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5EF9ABC402



Mark Baert Rector VUB Caroline Pauwels

Wat zeggen de meest recente cijfers over seksisme?

Maar liefst 9 op de 10 vrouwen heeft al te maken gehad met seksisme. Dat blijkt uit het recentste Europese onderzoek van de sociale organisatie JUMP, die de gelijkheid tussen mannen en vrouwen promoot. Maar liefst 95% van de ondervraagden was al slachtoffer van seksisme op publieke plaatsen en 94 % van seksisme op de werkvloer. Eén vrouw op twee kreeg zelfs te maken met ongewenste fysieke aanrakingen. 75% geeft ook aan dat ze voornamelijk commentaar krijgen op hun outfit. En 8 op 10 vrouwen heeft tot slot schrik om aan de alarmbel te trekken.

Het Belgisch Instituut voor de gelijkheid van vrouwen en mannen ontving in 2019 bijna drie keer zoveel meldingen over gendergerelateerde discriminatie dan in 2018. Er gingen 69 procent van alle ontvangen meldingen over seksisme, tegenover 20 procent in 2018. “Het weerspiegelt het collectieve bewustzijn en de groeiende afkeuring van de burgers tegenover gewelddadige en discriminerende handelingen, opmerkingen en daden.”

LN24.BE

01.07.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5EFDD12942

www.ln24.be

Date: **01-07-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **1000**

https://www.ln24.be/index.php/2020-07-01/ici-et-pas-ailleurs-votre-nouveau-programme-de-lete

Ici et pas ailleurs : votre nouveau programme de l'été



La crise du Covid19 a donné l'envie aux Belges de (re)découvrir leur pays et ça tombe bien car il a tant à offrir ! À l'occasion de cet été pas comme les autres, LN24 vous propose mille et une idées d'escapades et d'activités dans un tout nouveau talk-show baptisé ICI ET PAS AILLEURS.



Au programme : un road trip aux quatre coins du royaume et une sélection des spots immanquables avec Brieuc Beckers et Guillaume Denil, des rencontres inattendues entre terre et mer avec Marion Jaumotte tandis que Michael Denutte passera en revue les lieux insolites et surprenants ainsi que les activités phares proposées dans la capitale.

LN24.BE

01.07.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5EFDD12942

Bons plans, patrimoine local, traditions, authenticité et bonne humeur, Catarina Letor et ses chroniqueurs vous attendent tous les jours de la semaine pour vivre un été inoubliable.

"ICI ET PAS AILLEURS", DU LUNDI AU JEUDI À 19H10 ET À 22H10

Présenté par Catarina Letor,

avec Marion Jaumotte, Brieuc Beckers, Guillaume Denil et Michaël Denutte

avec la complicité de Gianni Caruso, Valentin Dauchot, Camille Etienne, France Dejonckheere, Emilie Duchêne, Roda Fawaz, Agnès Flemal, Julie Foulon, Anna Hubert, Inno JP, Isabella Lenarduzzi, Julia Libert, Sara Lou, Aurélien Luz, Youna Marette...

LN24.BE

09.07.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5F06D6F833

www.ln24.be

Date: **09-07-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **1000**

https://www.ln24.be/2020-07-08/ici-et-pas-ailleurs-voyage-la-ferme-des-cerises-arret-au-restaurant-historique-le-mess

Ici et pas ailleurs: Denis Ducarme tombe la cravate, Folon peintre oublié et cueillette de cerises dans les polders (Replay Intégral)



Dans ce troisième numéro de Ici et pas ailleurs, on part à la découverte de la fondation Folon et des ses curiosités, en passant visiter une productrice de cerises, sans oublier Bruxelles pour découvrir entre autres la plus ancienne maison de maroquinerie au monde.



Les invités du jour :

LN24.BE

09.07.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5F06D6F833

- **Denis Ducarme**, Ministre des Classes moyennes, des indépendants, des PME, de l'agriculture et de l'intégration sociale, chargé des Grandes villes.
- **Ann**, artiste belge.

Les chroniqueurs du jour :

- **Isabella Lenarduzzi**, fondatrice de JUMP
- **Serge Hercek**, spécialiste en stratégie et conseiller en communication

Une émission présentée par **Catarina Letor**

On voyage dans "Ici et pas ailleurs":

- **Sur un air iodé:**

La ferme Zoete Polders: en plein milieu des polders, une ferme fruticole familiale. La star ? La cerise, récoltée traditionnellement à la main et préparée de toutes les façons. On part à la cueillette avec Katleen Van Steen.

- **En route :**

En route vers la fondation Folon que Brieuc et Guillaume nous font redécouvrir à l'occasion du 20e anniversaire de l'institution. En déficit de notoriété, il est grand temps de rappeler qui était Folon.

- **Summer talk :**

Marion Jaumotte rencontre Barbara Abel.

- **C'est capitale:**

L'histoire du restaurant "Le Mess" à Bruxelles, la découverte d'ancienne casernes militaires centenaires et de la plus ancienne maison de maroquinerie de luxe du monde avec Michaël Denutte.

Avec le soutien de Knokke le Zoute, Ginion Mobility Solutions et Wallonie Belgique Tourisme

LACAPITALE.BE

17.07.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5F155E2B04

www.lacapitale.be

Date: **17-07-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **8284**

https://www.lacapitale.be/604299/article/2020-07-17/plan-de-relance-il-faudra-integrer-le-soutien-lentrepreneuriat-feminin?from_direct=true

Plan de relance: «Il faudra intégrer le soutien à l'entrepreneuriat féminin»



Belga

| Publié le 17/07/2020 à 19:39

En Belgique, un indépendant sur trois est une femme. Ce vendredi, Denis Ducarme a réuni les organisations de femmes entrepreneures afin d'échanger sur les difficultés auxquelles elles sont confrontées en pleine la pandémie.

Denis Ducarme, le ministre des Classes moyennes, des Indépendants, des PME, de l'Agriculture et de l'intégration sociale belge, a reçu ce vendredi les organisations de femmes indépendantes. Pour lui, il est important de soutenir l'entrepreneuriat féminin et de l'intégrer dans le plan de relance.

Voici le communiqué.

En Belgique, un indépendant sur trois (35 %) est une femme. Des secteurs comptant une forte proportion de femmes indépendantes figurent parmi les secteurs les plus impactés au niveau du chiffre d'affaires par la crise du COVID-19. C'est notamment le cas de l'Horeca (38 % de femmes), du secteur des Arts, spectacles et services récréatifs (37 % de femmes) ou encore celui de la vente (33 % de femmes).

La réunion de ce vendredi avec les organisations de femmes entrepreneures a permis d'échanger avec elles sur les difficultés auxquelles elles sont confrontées suite à la crise du

LACAPITALE.BE

17.07.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5F155E2B04

COVID19. À l'issue de cette réunion, le Ministre a annoncé qu'il avait demandé un travail d'objectivation statistique à ses administrations en tenant à l'avenir systématiquement compte de la dimension liée au genre. Il a également indiqué que les consultations avec les organisations de femmes entrepreneures allaient se poursuivre, en ce compris avec l'UNIZO, en vue d'élaborer des propositions concrètes de soutien spécifiques. Le Ministre des Indépendants et des PME Denis DUCARME remettra prochainement une note à la Première Ministre Sophie Wilmès afin qu'un volet de « Soutien à l'entrepreneuriat féminin » soit intégré dans le plan de relance.

Le Ministre des Indépendants et des PME, Denis DUCARME : « Un indépendant sur trois est une femme. Si l'ensemble de notre économie a été durement impacté par les conséquences du COVID19, les femmes entrepreneures ont rencontré des problèmes spécifiques qui nécessitent des réponses adaptées, notamment sur le plan de l'accès au financement et du nécessaire équilibre entre vie familiale et professionnelle. Afin de pouvoir objectiver le plus possible la situation, j'ai d'ores et déjà demandé à l'INASTI et au SPF Economie de dorénavant me fournir des statistiques affinées sur base du genre. Les consultations vont par ailleurs se poursuivre afin d'élaborer une série de mesures de soutien que je transmettrai à la Première Ministre Sophie Wilmès afin qu'un volet spécifique de soutien à l'entrepreneuriat féminin puisse être intégré dans le plan de relance. »

Parmi les participants à la réunion, il y avait notamment Beatrice Delfin Diaz du réseau FCE-VVB, Béa Ercolini du Business club féminin BEABEE, Isabella Lenarduzzi de l'organisation JUMP, Sana Afouaiz de Womenpreneur initiative, Sonia Henkinet de 100.000 entrepreneurs, qui était une des 4 lauréates du Plan pour la promotion de l'entrepreneuriat féminin 2017, Marie Buron de Womanly, un espace de coworking dédié aux femmes et Claire Munck de Be Angels, Florence Blaimont (WoWo), Christine Mattheeuws (SNI) et Clarisse Ramakers (UCM).

L'échange a notamment porté sur la difficulté des femmes entrepreneurs à accéder au financement de leurs projets, l'indispensable équilibre entre vie professionnelle et familiale ainsi que sur l'importance d'amplifier le soutien aux réseaux féminins d'entraide et d'accompagnement.

Dans une démarche d'objectivisation des données, le Ministre des Indépendants a également demandé à ses administrations (INASTI, SPF Economie) de lui fournir un rapport avec des données chiffrées sur les aides auxquelles les femmes entrepreneurs ont eu recours et les difficultés auxquelles elles ont été confrontées. Le Ministre a aussi pu rappeler les mesures mises en place au niveau fédéral, notamment le droit passerelle, les facilités de paiement (dispense, report et réduction de cotisations) ou encore l'allocation parentale COVID19, ainsi que le tax shelter COVID19, la dispense partielle de précompte professionnel pour les secteurs les plus impactés ainsi que la déduction pour investissement majorée de 25 % jusque fin 2020.

Pour rappel, le gouvernement fédéral avait initié sous la précédente législature un Plan de soutien à l'entrepreneuriat féminin.

RTBF.BE

29.07.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5F227F6500

www.rtbf.be

Date: **29-07-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **265134**

https://www.rtbf.be/info/dossier/les-grenades/detail_deces-de-jacqueline-sauvage-symbole-des-violences-faites-aux-femmes?id=10551420

Décès de Jacqueline Sauvage, symbole des violences faites aux femmes



Décès de Jacqueline Sauvage, symbole des violences faites aux femmes - © AFP

Ca.We., avec Belga

Publié le mercredi 29 juillet 2020 à 13h39

Jacqueline Sauvage est décédée le 23 juillet, a annoncé le quotidien régional *La République du Centre*. L'information a été confirmée par l'avocate de Jacqueline Sauvage. Elle avait été condamnée pour avoir tué son mari violent, avant d'être graciée par le président François Hollande.

"*C'était un combat majeur, le point commun de toutes les femmes victimes de violences conjugales qui s'en sortent. La résistance de Jacqueline Sauvage a traversé le pays*", a salué l'une de ses avocates, maître Nathalie Tomasini, à Europe 1. "*Le paradoxe, c'est qu'elle est partie sans bruit. Alors qu'on retiendra de cette affaire Sauvage un grand chaos, mais qui j'espère aura fait avancer les choses*", a poursuivi Nathalie Tomasini.

"*L'affaire Jacqueline Sauvage*", avait secoué la France entière, après que cette femme, battue par son mari durant 47 ans, a été condamnée à 10 ans de réclusion par la cour d'assises du Loiret en 2014, pour avoir abattu son mari Norbert Marot de trois coups de fusil de chasse le 10 septembre 2012 à leur domicile de La Selle-sur-le-Bied.

Une peine "injuste"

La peine avait été jugée injuste par beaucoup, au regard des violences conjugales dont elle avait été victime toute sa vie de la part de son mari. Soutenue par un large mouvement sur les réseaux sociaux et par les mouvements féministes, elle est devenue un symbole des maltraitances faites aux femmes.

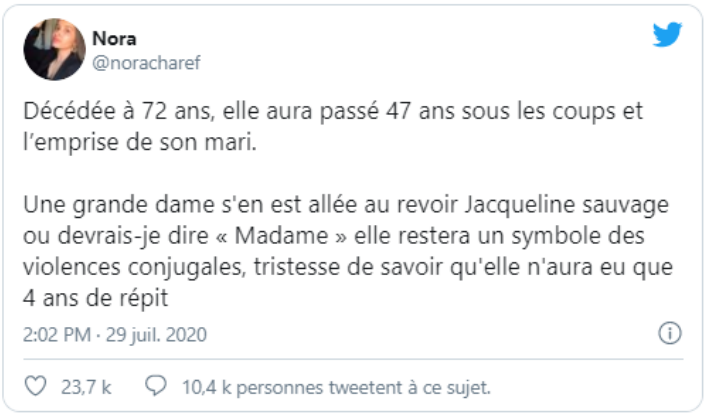
RTBF.BE

29.07.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5F227F6500

Elle avait été jugée deux fois (dont un procès en appel) sans "*prendre en compte la spécificité des violences qu'elle a subies*", selon l'association Osez le féminisme !. Jacqueline Sauvage a également bénéficié du soutien public de nombreuses personnalités politiques et du spectacle, dont Muriel Robin, qui a endossé son rôle dans un film en 2018.

En janvier 2016, le président François Hollande lui a octroyé, après avoir rencontré ses filles et ses avocates, une grâce partielle avant de la gracier totalement en fin d'année. "*Une décision [qui] aura été loin de faire l'unanimité, notamment auprès des magistrats*", selon Europe 1. Jacqueline Sauvage avait raconté son histoire dans un livre, *Je voulais juste que ça s'arrête*.



RTBF.BE

29.07.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5F227F6500

JUMP

Promoting gender equality, advancing the economy

Sia™
@cilsteplait

Jacqueline Sauvage, symbole des violences conjugales, est décédée.

« D'habitude, je me contentais d'attendre que ça passe. Ce jour-là, ce fut différent. Une lueur encore inconnue dans ses yeux, une intonation particulière dans sa voix, dans ses cris. J'ai vu mes enfants morts. »



2:07 PM · 29 juil. 2020

1,3 k 820 personnes tweetent à ce sujet.

RTBF.BE

29.07.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5F227F6500



« Jacqueline Sauvage restera un des symboles des violences conjugales les plus marquants pr moi de cette dernière décennie. ne jamais oublier son histoire , son courage , son combat

— canvlia (@Candice__m_) July 29, 2020

RTBF.BE

29.07.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5F227F6500



Grâce présidentielle pour Jacqueline Sauvage (archive JT du 29 décembre 2016)

RTBF.BE

29.07.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5F227F6500



Si vous souhaitez contacter l'équipe des Grenades, vous pouvez envoyer un mail à lesgrenades@rtbf.be.

Les Grenades-RTBF est un projet soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles qui propose des contenus d'actualité sous un prisme genre et féministe. Le projet a pour ambition de donner plus de voix aux femmes, sous-représentées dans les médias.

PLUS.LESOIR.BE

14.09.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5F60ACD975

plus.lesoir.be

Date: **14-09-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **40133**

https://plus.lesoir.be/324948/article/2020-09-14/peres-au-foyer-les-stereotypes-ont-la-vie-dure-meme-chez-les-millenials

Pères au foyer: les stéréotypes ont la vie dure, même chez les «millenials»

Etre un homme et rester à la maison pour s'occuper des enfants. Si la nouvelle génération est plus vigilante quant à une répartition plus équitable des tâches, les pères au foyer restent un phénomène rare et le fait… des quinquagénaires ! Chez les « millenials », l'arrivée des enfants dans un couple le fait vite retomber dans les vieux schémas.



Sylvain Piraux.

Sophie Mignon

A20 ou 30 ans, les hommes ne sont pas véritablement intéressés à devenir pères au foyer. Même si les mentalités ont quelque peu changé, même s'ils veulent être plus présents, dans les faits, les rôles traditionnels restent bien ancrés auprès des « millenials ». C'est là l'observation d'Isabella Lenarduzzi, fondatrice de JUMP, qui promeut l'égalité des genres au travail. Par contre, vingt ans plus tard, certains quadras et quinquas n'hésitent pas à sauter le pas…

« C'est normal », souligne l'entrepreneuse. « Plus ils sont loin dans leur carrière, moins cela leur pose problème de s'arrêter un peu ou complètement. Tandis que les femmes, à cinquante ans, ont vraiment envie d'utiliser leur potentiel d'un point de vue professionnel, parce qu'elles ont l'impression d'avoir toujours retenu la bride. Elles se disent que maintenant, c'est pour elles. »

Il y aurait donc à cet âge, où les enfants sont grands et les carrières bien entamées, un basculement. Les femmes veulent atteindre certains objectifs dans leur métier, voyager, « faire tout ce qu'elles n'ont pas fait ». « Et c'est là que leurs maris reviennent », remarque Isabella Lenarduzzi, autrice de l'enquête « Les pères pionniers : derrière chaque grande femme, se cache un grand homme ».

PLUS.LESOIR.BE

14.09.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5F60ACD975

Un coup pour la virilité

De leur côté, les hommes ne sont plus complètement empêtrés dans la gestion au quotidien et désirent un autre type de vie, où ils profitent de la maison, des enfants, des petits plaisirs comme la cuisine ou le sport. Ils sont parfois aussi déçus de leur vie professionnelle, pas aussi épanouissante ou valorisante qu'espéré, et sont ravis de prendre une nouvelle place au sein de la famille.

De plus, leurs conjointes ne cessent de valoriser ce qu'ils font à la maison et de les remercier, parce que c'est grâce au nouveau statut de leur époux qu'elles peuvent s'épanouir professionnellement. « Or, un homme ne dira jamais que s'il réussit comme ça, c'est grâce à sa femme », lâche la directrice exécutive de JUMP. Pourtant, à l'extérieur, la position de père au foyer est souvent mal perçue, que ce soit par les hommes ou par les femmes de son entourage. « Ces choix-là sont rarement dévoilés par les hommes eux-mêmes parce que c'est difficile pour leur virilité », ajoute la spécialiste des genres.

Alors, beaucoup de ceux qui deviennent pères au foyer ne le font qu'à condition d'avoir la stabilité financière nécessaire. S'ils ont revendu leur boîte ou ont acquis suffisamment de patrimoine pour être indépendants financièrement. Sinon, ils opteront pour une réduction du temps de travail. « Ils se vulnérabilisent beaucoup moins que les femmes », constate Isabella Lenarduzzi. « Car ce n'est pas simple d'avoir une femme qui gagne plus que soi, mais si c'est le cas, il faut au moins une indépendance. C'est vraiment très rares les hommes dépendants. »

Des jeunes en construction

Les stéréotypes ont la vie dure ! Résultat : même les nouvelles générations sont touchées par les clichés du père qui subvient aux besoins de la famille et de la mère qui soigne, nourrit et est garante du bien-être au sein du foyer. « Les jeunes hommes sont en construction », précise l'experte. « Ils sentent une certaine pression à être à la hauteur d'une future famille, du démarrage d'une famille. Et ils se font vite rattraper par les stéréotypes. »

Pourtant, la volonté de faire autrement, d'être un père plus présent est bel et bien là… au départ. « Il y a quelque chose de déclaratif dans cette génération », analyse Isabella Lenarduzzi. « Tant qu'on est deux, on est relativement égaux. Mais quand les enfants arrivent, les vieux schémas se mettent en place. » Tout simplement parce qu'on a tendance à faire ce que l'on attend de nous. Et donc, à répondre aux stéréotypes. « Si un homme devient père de famille, on attend de lui qu'il devienne plus ambitieux, plus actif. Pour nourrir sa famille. Et quand il prend un congé parental, cela lui apporte une image dévalorisante par rapport à son rôle d'entrepreneur. Mais peu à peu, on voit que les hommes se libèrent globalement de ces schémas de virilité qui les emprisonnent. Ils se font la bise, ils prennent leur congé de paternité… » Mais il reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

MOUSTIQUE

18.11.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FB379A030

Moustique

Date: **18-11-2020**
Page: **21-23**
Periodicity: **Weekly**
Journalist: **Catherine Ernens**

Circulation: **57031**
Audience: **273093**
Size: **1 444 cm²**





Jamais tout à fait déconnectés, les télétravailleurs dépassent allègrement les 38 h/semaine.

Adobe Stock

Boulot-dodo sans métro

Le numérique a sauvé la mise des télétravailleurs. Mais il pose de nouvelles questions comme le droit à la déconnexion et le bien-être chez soi.



Texte:
Catherine Ernens

Véronique travaille sur la table à manger. Elle en est à sa sixième séance d'ostéopathe tant ce poste de travail inadapté la fait souffrir. Son agenda est rempli de meetings. Elle commence à 7 heures et termine au-delà de 18 heures. Employée chez GSK, elle vit seule et ne voit plus que des gens en virtuel. *"On se fait bouffer par le boulot. Je suis très fatiguée parce que je ne déconnecte plus jamais, même le week-end. Tu es dans ta bulle, tu ne prends même plus l'air. C'est un cercle vicieux. C'est du temporaire qui devient long. Tu ne vois plus personne. Les informations ne circulent plus. Par vidéo, on ne perçoit pas si les gens vont bien ou pas. Tu ne sais plus te nourrir de l'énergie des autres. Et tes collègues deviennent plus individualistes."* Véronique reconnaît qu'elle a la chance d'avoir un salaire tous les mois malgré la situation. Mais pour elle le télétravail à temps plein n'est pas une vie. Isabelle, qui est permanente syndicale, vit aussi assez mal le télétravail. Rester enfermée chez soi ne correspond pas à son métier qui a une forte dimension humaine et de contact. *"Je suis en contact* ➜

MOUSTIQUE

18.11.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FB379A030

"On enregistre actuellement beaucoup de maux de dos et de la fatigue dus à des écrans mal adaptés."

➜ *avec des aides-soignantes ou des infirmières qui ne sont équipées que d'un smartphone pour faire des réunions virtuelles. La visioconférence dénature l'aspect relationnel du métier syndical. Et puis, les trajets permettent des coupures qui rythment la vie privée et professionnelle."*

Pas de baisse de productivité

Bénédicte, conseillère en formation, fatigue d'être toute la journée derrière son écran. Elle a été jusqu'à enchaîner neuf heures de visioconférence. *"On n'a pas le non-verbal. C'est fatigant. Le télétravail à 100 %, ça ne me fait pas rêver."* Anne-Marie, responsable d'une équipe et maman de trois jeunes enfants tire encore plus la langue. *"La transition entre la vie de famille et le travail est devenue inexistante. Mes enfants sont les tristes dommages collatéraux de ce télétravail car mon mari et moi sommes présents mais indisponibles."* Michaël, papa de deux jeunes enfants et dont la compagne est enseignante, a fait le même constat: c'est nerveusement compliqué. Il s'est surpris à consulter ses mails pendant que l'eau du bain des enfants coulait.

"Chez soi, on travaille beaucoup plus. C'est un piège. On est payé pour 38 heures par semaine..." Mais depuis que les enfants sont retournés à l'école, il respire. *"Je me concentre beaucoup mieux. Et je gagne trois heures de navette par jour."* Rudy partage cet enthousiasme. Le télétravail lui permet de gagner un temps fou, notamment en supprimant les innombrables trajets qu'il faisait d'un siège à l'autre pour des réunions. *"Et puis, en visioconférence, les participants vont directement au but, on s'écoute moins parler. J'ai beaucoup de chance..."* Il s'offre désormais de nombreuses et merveilleuses promenades avec son chien. C'est le cas aussi de Benoît qui souligne sa chance d'habiter à la campagne et prend désormais avec philosophie un télétravail qu'il avait mal vécu au départ en mars dernier. *"C'était brutal. Du jour au lendemain, on n'a plus eu de contacts avec les collègues, plus aucune réunion, mais on finit par faire avec."* Le numérique sauve donc parfois la mise. Mais il a ses limites.

Le télétravail perçait doucement avant la crise. En 2017, à peine 17 % des travailleurs bossaient un jour par semaine chez eux. En janvier 2020, ce nombre atteignait 33 %. Signe d'une révolution qui ne s'arrêtera plus, les employeurs considèrent désormais que la possibilité de télétravailler doit figurer dans les offres d'emploi. *"Les soucis pour les télétravailleurs à temps plein concernent surtout la connexion avec le travail et le bien-être mental. Le rôle du manager direct est devenu encore plus important pour créer les contacts. On conseille d'organiser des check-in virtuels chaque matin pour fixer les priorités"*, explique Joris Vandersteene, senior manager projets à la FEB, la Fédération des entreprises de Belgique. *"On ne reviendra pas sur le nombre de personnes en télétravail. Le grand bénéfice, c'est le temps économisé par rapport aux trajets. Et seuls 6 % des*



MOUSTIQUE

18.11.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FB379A030

employeurs constatent une baisse de productivité. Être au bureau de 9 h à 17 h tous les jours, c'est fini. Mais aucun employeur ne veut rester à temps plein en télétravail après le corona. La raison principale, c'est le manque de relations sociales des travailleurs."

Flou juridique

Les syndicats, tant la CSC que la FGTB, sont en pleine réflexion. Prochainement, employeurs et syndicats devront s'accorder sur un cadre et des lignes de conduite pour le télétravail au Conseil national du travail. Actuellement, trois formes de télétravail coexistent. La convention collective de travail 85 encadre le télétravail structurel depuis 2005. Dans ce cas, un avenant au contrat de travail doit être conclu avec à la clé la négociation de dédommagements pour les frais occasionnés (connexion Internet, imprimante, bureau…). Cette législation s'applique à seulement quelques pourcents d'employés. Depuis 2017, la loi Peeters a introduit la possibilité de télétravailler un à deux jours par semaine, l'employeur n'étant jamais obligé d'accorder ce droit. *"Mais pour le télétravail choisi en urgence face à la crise, c'est le flou complet. Le gouvernement a lâché du lest mais sans réfléchir à aucune règle. Nous revendiquons l'élargissement de la convention CCT85 à tous les télétravailleurs. On aimerait aussi améliorer l'équilibre vie privée et professionnelle avec une attention à offrir un espace ergonomique",* plaide Julien Verteneuil, du service communication de la FGTB.

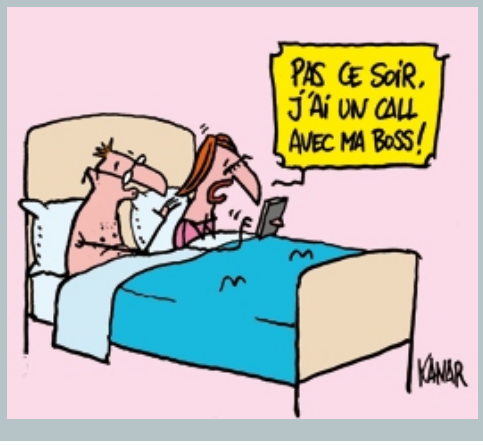
"On voudrait à court terme harmoniser tous les télétravailleurs pour que des horaires soient fixés et des dédommagements accordés. Mais à long terme, cette loi devra être modernisée avec une attention aux risques psychosociaux. Il faudrait alors aussi que l'employeur se soucie du bien-être ergonomique de son employé à la maison. Aujourd'hui, ces aspects sont pris en compte au cas par cas. On enregistre actuellement beaucoup de maux de dos et de la fatigue dus à des écrans mal adaptés", explique Manon Van Thorre, collaboratrice au service entreprises de la CSC.

Pointer chez soi

Le télétravail massif pose de manière plus aiguë que jamais le droit de déconnecter de son travail. *"On veut faire reconnaître qu'on ne doit pas prester plus d'heures parce qu'on est en télétravail. On plaide pour un droit à la déconnexion. Pour certains, il est très difficile de décrocher. On insiste sur un enregistrement du temps de travail avec un système de pointage en ligne ou pour un horaire fixe",* avance Manon Van Thorre. Actuellement, une loi demande aux entreprises de se concerter avec leurs travailleurs pour protéger la vie privée de l'hyperconnexion. Mais il s'agit d'une incitation et non d'une obligation. Ici ou là, on limite les heures d'envoi des mails ou on oblige les responsables à signaler l'urgence d'un travail demandé. *"Pas mal d'entreprises jouent le jeu. Plus elles sont grosses, plus elles le font*, affirme Étienne Wéry, qui dirige le cabinet d'avocats Ulys, spécialisé dans les domaines des technologies et de l'innovation. *Mais chaque cas est particulier. Un responsable informatique doit par exemple pouvoir être joint à toute heure en cas de panne. Et les télétravailleurs aiment pour la plupart leur liberté qui leur permet de jouer avec les enfants et travailler à 22 h s'il le faut. Une loi restrictive encadrant le droit à la déconnexion n'est pas imaginable selon moi. Ce sera du cas par cas."*

Les télétravailleuses désavantagées

Elles se sont ruées massivement sur le congé parental corona. En mai, elles étaient 67 % des bénéficiaires. Une proportion qui est montée à 78 % en août dernier. *"Les femmes ont essayé de tout gérer en même temps, avec les enfants à la maison, et elles n'y sont pas parvenues. Elles se sont fragilisées économiquement et nombre d'entre elles ont disparu des radars des entreprises",* analyse Isabella Lenarduzzi, entrepreneuse chez Jump qui promeut les femmes dans les entreprises. De nombreuses raisons rendent le télétravail désavantageux pour les femmes. *"Leur rapport à la caméra est différent. Elles l'activent moins souvent par peur d'être mal coiffées ou d'être vues dans leur cuisine. Et puis, le bureau pour les femmes est encore plus pour elles une façon d'échapper aux tâches domestiques. Le foyer est ce qui a emprisonné les femmes durant des siècles. Cela ne fait que 50 ans qu'elles en sortent. En télétravail, une femme va profiter de chaque pause pour faire une vaisselle ou tourner une machine parce qu'elle est plus attentive à ça au départ."*



MARIE CLAIRE BELGIQUE

01.12.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCF63DC94

Marie Claire Belgique

Date: **01-12-2020**
Page: **70-72**
Periodicity: **Monthly**
Journalist: **Aurélia Dejond**

Circulation: **18022**
Audience: **190500**
Size: **1 447 cm²**



CHILDFREE

Ces jeunes femmes qui ne souhaitent pas être mères

Écoféministes convaincues, elles refusent de procréer pour préserver la planète. Une philosophie de vie qu'elles portent souvent dès leur plus jeune âge, quitte à ce que leur choix de vie soit tabou, dans une société où les injonctions à la maternité restent culpabilisantes. Trois d'entre elles nous confient leur cheminement personnel.

Par **Aurélia Dejond**

Parce qu'elle ne conçoit pas le féminisme sans la mise en perspectives des questions environnementales, Bettina revendique son choix de ne pas enfanter, malgré des réactions d'incompréhension, parfois violentes, depuis qu'elle a annoncé que son mari et elle ne feraient pas de bébé. *« C'est comme si le mariage, dans l'imaginaire collectif, était forcément la première étape d'un parcours balisé, modèle unique selon lequel le couple, une fois officiel, aurait pour vocation de se reproduire, dans une logique extrêmement bien huilée et communément admise. Après les félicitations d'usage vient rapidement la question que j'ignorais être aussi prévisible : "Et le bébé, c'est pour quand ?" C'est inquisiteur et culpabilisant, et rappelle à quel point, même en 2020, la femme est encore réduite à son rôle de reproductrice, au détriment de sa liberté de choix »*, regrette celle qui a d'ailleurs consacré un ouvrage à la question, *Je ne veux pas d'enfant*[1], puis, dans la foulée, un compte Instagram éponyme, suivi par quasiment 14 000 abonnés.

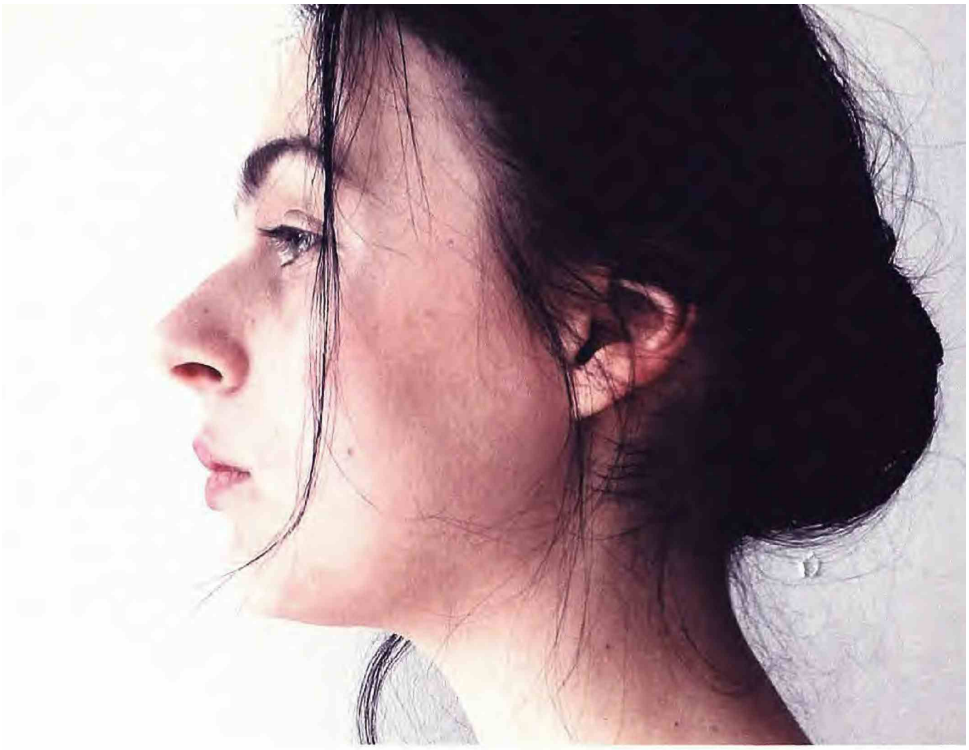
EN BELGIQUE, une personne sur dix âgée de 25 à 35 ans ne veut pas d'enfant, 16 % chez les hommes et 11 % chez les femmes[2]. Plusieurs raisons sont invoquées, qu'elles soient environnementales, économiques ou d'inégalités genrées. Pour certains, le choix est exclusivement mû par des raisons écologiques. C'est le cas de Maya, 22 ans, étudiante en photo, effrayée de procréer dans un monde voué aux catastrophes naturelles et à une fin certaine. Comme des centaines de milliers de « Ginks » (Green inclinations, no kids) dans le monde, elle refuse de mettre un enfant au monde sur une « planète poubelle ». *« Je prône une rupture totale avec la façon dont les sociétés évoluent aujourd'hui. J'en veux à la génération de mes parents de nous avoir obligés à vivre sur une planète gangrénée »*, déplore la jeune fille, dont le père refuse le positionnement radical. Même son de cloche chez Alice, graphiste namuroise de 25 ans, qui voit un psy depuis deux ans *« pour faire plaisir à sa mère »*, certaine qu'elle regrettera son choix dans dix ou vingt ans et qu'elle a *« sans doute un problème à régler, inconsciemment »*.

POUR CERTAINES, ÊTRE UNE FEMME EST UNE VRAIE PRISON PSYCHOLOGIQUE. *« Renoncer à procréer est probablement le signe le plus fort de la liberté féminine. La maternité est utilisée depuis des millénaires pour asservir les femmes. Étudier ou travailler, donc être indépendante, est impossible quand on ne maîtrise pas sa fertilité. Le corps des femmes est instrumentalisé pour assouvir les*

MARIE CLAIRE BELGIQUE

01.12.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCF63DC94



volontés de domination des régimes nationalistes ou des religions. Voilà pourquoi l'inégalité entre les femmes et les hommes structure toutes les autres dominations. C'est elle aussi qui est le principal vecteur de destruction de notre planète. Si les femmes pouvaient décider librement, elles ne feraient jamais plus d'enfants qu'elles ont la capacité d'en nourrir et d'en éduquer. Nous sommes 7,5 milliards sur la Terre, nous serons 8,5 milliards dans 10 ans et presque 10 milliards en 2050», rappelle la très engagée Isabella Lenarduzzi, fondatrice du réseau féministe Jump. *« Tout est chantage, culpabilisation et jugements. Nos sociétés patriarcales, pensées par et pour les hommes, ne nous laissent pas le choix, même si les mentalités évoluent. Être femme et "childfree" reste une équation impossible»*, se désole Blandine, 24 ans, étudiante en hydrogéologie et écoanxieuse revendiquée.

LA BELGIQUE SEMBLE EN TOUT CAS CONNAÎTRE UNE «BABY CRISIS» CERTAINE, le taux de fécondité ne cessant de diminuer depuis dix ans. Selon les derniers chiffres (Stabel), une femme avait en moyenne 1,8 enfant en 2008, contre 1,6 en 2018 - la baisse la plus prononcée se situant en Région flamande (2,3%), suivie de la Région de Bruxelles-Capitale, puis de la Région wallonne. Une

NATASHA, 21 ANS, ÉTUDIANTE EN SOCIOLOGIE À CHARLEROI

«Mon choix est tout sauf un caprice!»

Mes parents m'ont élevée de façon écoresponsable et je suis devenue écoféministe naturellement. Je suis une fille en colère, choquée et heurtée, je suis notamment hyper sensibilisée à l'écologie. À 13 ans déjà, je savais qu'une fois adulte, je me ferais ligaturer les trompes, mais depuis que je suis majeure, c'est le parcours de la combattante pour y arriver. Le corps médical, notamment, est extrêmement infantilisant.
C'est humiliant, mon choix est tout sauf un caprice ! Les injonctions sociétales sont terriblement culpabilisantes et vivre en accord avec ce que l'on est n'est pas simple. Je vais donc devoir signer un contrat avec un juriste pour que le gynécologue qui me stérilisera soit sûr de ne pas être poursuivi plus tard, au cas où j'aurais des regrets… Or, je rêve qu'on m'enlève l'utérus pour l'offrir à quelqu'un qui en a besoin. Je ne pense pas que mon choix soit égoïste, pas plus que procréer, d'ailleurs. L'important est de rester en phase avec soi-même : se sentir obligée de faire un bébé pour ne pas déplaire ou pour sauver son couple, par exemple, est très contreproductif. Être un garçon «childfree» est bien plus facile : même au sein de ma génération, enfanter quand on est une fille reste une norme sociétale profondément ancrée.

MARIE CLAIRE BELGIQUE

01.12.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCF63DC94

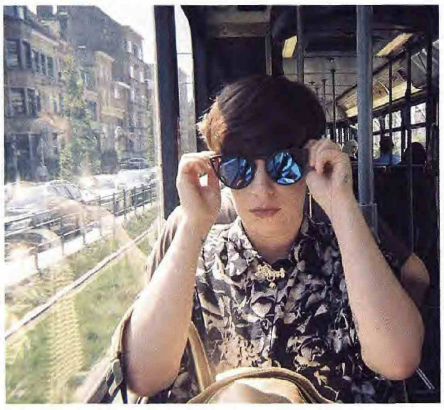
tendance à la baisse que le philosophe belge Simon Brunfaut analyse sous le prisme d'une réflexion en profondeur de la question du lien, de la part des 18-30 ans. *« Ils sont assez en phase avec ce que disait Simone de Beauvoir dans* Le deuxième sexe, *en 1949 : "Que l'enfant soit la fin suprême de la femme, c'est là une affirmation qui a tout juste la valeur d'un slogan publicitaire !" Les générations émergentes osent sortir de certains diktats, dont celui de la maternité, et remettent en question le postulat selon lequel devenir parent donne un sens à l'existence. L'enjeu philosophique derrière cette réflexion en profondeur est réel : il s'agit de l'importance de la liberté d'avoir le choix. »* Si les « childfree » restent minoritaires, le climat préoccupe sept Belges sur dix, en particulier les jeunes, (très) angoissés par la question, filles et garçons confondus, acteurs majeurs des comportements sociétaux et environnementaux à venir. *« L'égalité femmes/hommes est le levier le plus puissant pour sauver notre planète, parce qu'elle agit sur la démographie et sur la culture. La plus grande transformation de civilisation est de passer d'une société de dominations multiples à une société de collaboration et de respect entre tous les humains. Cela dit, partout, y compris dans les pays les plus avancés en termes d'égalités genrées, la pression est forte sur les femmes pour qu'elles connaissent "les joies" de la maternité. La valeur d'une femme est encore trop souvent associée au nombre d'enfants qu'elle a. Renoncer à la maternité est profondément subversif. Surtout quand la motivation est plus grande que soi : limiter son propre impact sur la destruction de la planète »*, conclut Isabelle Lenarduzzi.

1. *Childfree. Je ne veux pas d'enfant*, éd. Spinelle, 11 €.
2. Étude VUB 2018.

LÉA, 30 ANS, STYLISTE À BRUXELLES

« Mes gynécologues femmes m'ont fait la morale. »

Je ne me suis jamais vue avec des enfants, même lorsque j'étais petite fille. Je viens d'avoir 30 ans, je n'ai jamais changé d'avis. Mettre au monde un bébé sur une planète aussi abîmée écologiquement serait un non-sens, il est déjà extrêmement difficile, comme individu de réussir à adopter un quotidien respectueux de l'environnement, ajouter un petit être sur Terre serait pour moi irresponsable. Être « childfree » est une partie de la solution pour préserver la planète. Ajoutez à cela un contexte économique et sanitaire désastreux, cela donne beaucoup de raisons objectives pour ne pas enfanter. J'ai été très claire avec mon compagnon dès le début de notre rencontre, il partage mon opinion. Dans ma famille, je pense être aujourd'hui entendue, même si ça n'a pas toujours été simple. C'est plus difficile sur le plan sociétal et médical, surtout, où on me culpabilise énormément. Les gynécologues femmes sont celles qui m'ont le plus fait la morale, avec des jugements de valeur lourds de sens. Cela fait sept ans que je souhaite me faire stériliser. Je suis passée par des associations féministes pour trouver des praticiens plus ouverts. Procréer ou non devrait rester une liberté fondamentale, chez la femme comme chez l'homme.





BETTINA, 28 ANS, AUTRICE ET CRÉATRICE DE CONTENUS MILITANTS À BRUXELLES

« On ne naît pas fille pour se reproduire. »

Se marier ne signifie pas vouloir des bébés. Pourtant, cela semble acquis pour beaucoup, qui tentent eux-mêmes de justifier votre décision, sans doute pour se rassurer : pour ceux-là, je suis forcément égoïste ou j'ai vécu un traumatisme grave lorsque j'étais petite fille… Peu sont enclins à entendre qu'on s'autorise simplement à avoir le choix : quand une femme annonce sa grossesse, il est rare qu'elle subisse ce genre de jugements, comme si enfanter allait de soi. *« Tu le regretteras plus tard », « Tu ne penses qu'à toi », « Tu vas gâcher ta vie »…* Dit-on spontanément ce genre de choses à une future maman ? J'ai toujours su que je n'aurais pas d'enfants, j'ai construit une argumentation parce qu'il m'a été demandé de me justifier. J'en ai fait un livre et j'ai créé un compte Instagram*, il existe une vraie communauté qui peut échanger, partager, réfléchir. Comme écoféministe, je me réjouis des avancées en la matière : dans les années 70, la question était de pouvoir choisir quand on aurait un bébé, grâce à l'IVG, à la pilule, etc. Aujourd'hui, on se demande si on en veut. Quelle que soit la réponse, on devrait ne pas avoir à se justifier. On ne naît pas fille pour se reproduire.

(*) jeneveuxpasdenfant

PHOTOS PERSONNELLES.

MARIE CLAIRE VLAAMSE EDITIE

01.12.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCF716436

Marie Claire Vlaamse Editie

Date: **01-12-2020**
Page: **76-78**
Periodicity: **Monthly**
Journalist: **Aurélia Dejond**

Circulation: **15687**
Audience: **103600**
Size: **1 421 cm²**



DE CHILDFREE-BEWEGING

Moeder worden? Planet says no

Als overtuigde ecofeministen weigeren ze zich voort te planten, omdat overbevolking onze planeet nu al veel te zwaar onder druk zet. Het is een levensfilosofie die ze dikwijls al van zeer jong koesteren, maar die op veel onbegrip en afwijzing stuit. "Vrouwen worden nog steeds gereduceerd tot hun reproductieve rol, ten koste van hun keuzevrijheid."

Tekst **Aurélia Dejond**

Bettina ziet het feminisme niet los van de milieukwesties. Sinds zij en haar man aankondigden dat ze geen baby zouden krijgen, stuiten ze op soms hevige reacties van onbegrip. "Het lijkt wel alsof het huwelijk in de collectieve verbeelding de eerste stap is op een uitgestippeld pad. Een uniek model waarin het koppel de roeping heeft om zich voort te planten. Na de gebruikelijke felicitaties komt al snel de vraag: 'En wanneer komt de baby?' Het getuigt van een misplaatste nieuwsgierigheid en is beladen met schuldgevoelens. Het herinnert ons eraan dat, zelfs in 2020, vrouwen nog gereduceerd worden tot hun reproductieve rol, ten koste van hun keuzevrijheid." Bettina heeft overigens een boek aan de vraag gewijd, *Je ne veux pas d'enfant*[1] en, in het kielzog daarvan, een gelijknamige Instagram-account met bijna 14.000 volgers.

IN DE LEEFTIJD TUSSEN 25 EN 35 JAAR WIL MEER DAN ÉÉN PERSOON OP DE TIEN IN BELGIË GEEN KINDEREN: 16 procent van de mannen en 11 procent van de vrouwen[2]. De redenen hiervoor lopen uiteen, van milieu over economie tot genderongelijkheid. Voor sommigen is de keuze uitsluitend ecologisch. Dat is het geval voor Maya, 22 jaar oud en studente in de fotografie. Ze is bang om zich voort te planten in een wereld die gedoemd is tot natuurrampen en een zeker einde. Net zoals honderdduizenden *Ginks (green inclinations, no kids)* wereldwijd, weigert ze om een kind geboren te laten worden op een 'afvalplaneet'. "Ik pleit voor een totale breuk met de manier waarop samenlevingen vandaag functioneren. Ik verwijt de generatie van mijn ouders dat ze ons ertoe hebben gedwongen op een verziekte planeet te leven", betreurt deze jonge vrouw. Haar vader weigert haar radicale standpunt aan te nemen.

Bij Alice, een 25-jarige grafisch ontwerpster uit Namen, horen we een gelijkaardig verhaal. Haar moeder is ervan overtuigd dat ze over tien of twintig jaar haar keuze zal betreuren. Om haar een plezier te doen gaat Alice al twee jaar naar een psycholoog, omdat ze "ongetwijfeld een onbewust probleem moet zien op te lossen".

VOOR SOMMIGEN IS HET VROUW-ZIJN EEN ECHTE PSYCHOLOGISCHE GEVANGENIS. De bijzonder geëngageerde Isabella Lenarduzzi is de oprichtster van het feministische netwerk Jump. "Afzien van de voortplanting is waarschijnlijk het sterkste teken van de vrijheid van de vrouw", zegt ze. "Het moederschap wordt al duizenden jaren lang gebruikt om vrouwen te onderwerpen. Studeren of werken, dus onafhankelijk zijn, is onmogelijk als je geen controle hebt over je vruchtbaarheid.

MARIE CLAIRE VLAAMSE EDITIE

01.12.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCF716436



Al duizenden jaren lang gebruiken nationalistische regimes of religies vrouwenlichamen om hun wil tot dominantie te bestendigen. Vandaar dat de ongelijkheid tussen mannen en vrouwen alle andere overheersingen structureert. Het is eveneens de voornaamste vernietigingsvector van onze planeet. Als vrouwen de beslissingsvrijheid hadden, zouden ze nooit meer kinderen hebben dan dat ze kunnen voeden en opvoeden. We zijn met 7,5 miljard mensen op aarde. Over tien jaar zijn we met 8,5 miljard en bijna 10 miljard in 2050."
"Alles is chantage, beschuldigend en veroordelend", vindt Blandine, 24 jaar oud, studente in de hydrogeologie en 'ecologisch bezorgd'. "Onze patriarchale samenlevingen, door en voor mannen bedacht, laten ons de keuze niet, zelfs niet als de mentaliteit verandert. Vrouw-zijn en *childfree* blijft een onmogelijke combinatie."

NOCHTANS GAAT BELGIË OVERDUIDELIJK DOOR EEN 'BABY-CRISIS', met een gestaag dalend vruchtbaarheidscijfer sinds tien jaar. Volgens de laatste cijfers (Stabel) kreeg een vrouw gemiddeld 1,8 kinderen in 2008, tegenover 1,6 in 2018. Het meest uitgesproken was de daling in het Vlaams Gewest (-2,3%), gevolgd door het Brussel Hoofdstedelijk Gewest en vervolgens het

NATASHA, 21 JAAR, STUDENTE SOCIOLOGIE IN CHARLEROI

"Mijn keuze is allesbehalve een gril"

"Mijn ouders hebben me ecologisch verantwoordelijk opgevoed, en dus ben ik ecofeministe geworden. Ik ben een boze, gechoqueerde en beledigde jonge vrouw, omdat ik bijzonder milieubewust ben. Al toen ik dertien jaar oud was, wist ik dat ik, als ik eenmaal volwassen zou zijn, mijn eileiders zou laten afbinden. Maar nu ik volwassen ben, is het een gevecht om dat gedaan te krijgen. Vooral de medische wereld is hier uitgesproken betuttelend. En dat is vernederend, mijn keuze is allesbehalve een gril! Ik moet een contract met een jurist tekenen om te garanderen dat de gynaecoloog die me steriliseert achteraf niet vervolgd kan worden voor het geval ik spijt zou krijgen... En dat terwijl ik er zelfs van droom om mijn baarmoeder te laten weghalen om die aan iemand te kunnen geven die ze kan gebruiken. Ik denk niet dat mijn keuze egoïstisch is, niet meer dan voortplanting dat is. Je verplicht voelen om een kind te krijgen om je partner niet te mishagen of je koppel te redden, is bijvoorbeeld zeer contraproductief. Het voornaamste is om met mezelf in vrede te leven. Voor een jongen is childfree zijn veel eenvoudiger. Voor een meisje is een kind krijgen, zelfs voor mijn generatie, nog steeds een diepgewortelde maatschappelijke norm."

MARIE CLAIRE VLAAMSE EDITIE

01.12.2020

PRINT MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCF716436

Waals Gewest. Een neerwaartse trend die de Belgische filosoof Simon Brunfaut niet verbaast. Hij nam de relaties van 18- tot 30-jarigen onder de loep. "Zij kunnen zich volledig vinden in wat Simone de Beauvoir in *De tweede sekse* in 1949 schreef: 'Dat een kind het hoogste doel van de vrouw zou zijn, is een uitspraak die nauwelijks de waarde van een reclameslogan heeft!' Nieuwe generaties durven dergelijke dictaten en verplichtingen af te wijzen, net als de veronderstelling dat het ouderschap zin geeft aan het bestaan. De filosofische inzet achter deze reflectie is reëel: het belang van de keuzevrijheid."
Zelfs al blijven de *childfree* mensen een minderheid, dan nog maken zeven op de tien Belgen zich (zeer) ongerust over het klimaat. Vooral dan jongeren, zowel meisjes als jongens, en zij spelen de grootste rol in het toekomstige maatschappelijke en milieugedrag. Isabelle Lenarduzzi: "Gendergelijkheid is de krachtigste hefboom om onze planeet te redden, omdat het de demografie en de cultuur beïnvloedt. De grootste transformatie van de beschaving is de overgang van een maatschappij van meerdere dominanties, naar een maatschappij van samenwerking en respect tussen alle mensen. Dit gezegd zijnde, er wordt overal, ook in de landen waar het meest vooruitgang is geboekt op het gebied van gendergelijkheid, zware druk uitgeoefend op vrouwen om de 'geneugten' van het moederschap te ervaren. De waarde van een vrouw wordt nog te vaak geassocieerd met het aantal kinderen dat ze heeft gebaard. Het opgeven van het moederschap is een ware opstand. Vooral wanneer de motivatie de persoon zelf overstijgt : de persoonlijke impact op de vernietiging van de planeet beperken."

1. *Childfree. Je ne veux pas d'enfant*, éd. Spinelle, € 11.
2. Studie van de VUB, 2018.



LEA, 30 JAAR, DESIGNER BRUSSEL
"Mijn vrouwelijke gynaecologen hebben me de les gelezen"

"Ik heb mezelf nooit met kinderen gezien, zelfs niet toen ik een klein meisje was. Ik ben net 30 geworden, en ik ben nooit van mening veranderd. Een kind laten geboren worden op een planeet die ecologisch zo ernstig beschadigd is, heeft geen zin en is onverantwoord. Het is al uitgesproken moeilijk om als individu dagelijks milieuvriendelijk door het leven te gaan. Childfree zijn is een deel van de oplossing om de planeet te vrijwaren. Als je daar nog een rampzalige economische en sanitaire context aan toevoegt, zijn er plots heel veel redenen om geen kind te willen. Vanaf het begin van onze relatie ben ik daarover heel duidelijk geweest tegenover mijn partner, en hij deelt mijn mening. Ik denk dat mijn familie me vandaag begrijpt, zelfs al is dat niet altijd makkelijk geweest. Het is het moeilijkste op maatschappelijk en medisch niveau, vooral daar word ik met een enorm schuldgevoel opgezadeld. Vrouwelijke gynaecologen zijn degenen die me het meest de les hebben gelezen, met heel zwaarbeladen waardeoordelen. Ik wil me al zeven jaar lang laten steriliseren. Ik heb met feministische verenigingen contact gezocht om medici te ontmoeten die hier meer voor openstaan. Het zich wel of niet voortplanten zou een fundamentele vrijheid moeten blijven, zowel voor vrouwen als voor mannen."



BETTINA, 28 JAAR, AUTEUR EN BEDENKER VAN 'JE NE VEUX PAS D'ENFANT', BRUSSEL
"Je bent als meisje niet geboren om je voor te planten"

"Trouwen betekent niet dat je per se baby's wilt. Toch lijken velen dit vanzelfsprekend te vinden. Ze zoeken zelfs argumenten om mijn beslissing te rechtvaardigen, ongetwijfeld om zichzelf gerust te stellen. Voor hen ben ik uiteraard egoïstisch of heb ik een ernstig trauma opgelopen toen ik klein was… Als een vrouw aankondigt dat ze zwanger is, gebeurt het maar zelden dat ze dergelijke veroordelingen moet ondergaan. "Je krijgt er later spijt van", "je denkt alleen maar aan jezelf", "je gaat je leven verpesten"… Krijgt een toekomstige moeder dat soort opmerkingen spontaan te horen? Ik heb altijd geweten dat ik geen kinderen zou krijgen, en ik heb er een hele verantwoording voor klaar, omdat dat zo vaak van me gevraagd wordt. Ik heb er een boek over geschreven en een Instagram-account gemaakt*. Er bestaat een echte gemeenschap die hierover van gedachten wisselt en nadenkt. Als ecofeministe was ik blij met de vooruitgang die in de zeventiger jaren was geboekt, toen we dankzij abortus en de pil eindelijk konden kiezen of er een baby zou komen. Als men vandaag de vraag krijgt of men kinderen wil, zou niemand zich daarvoor hoeven te verantwoorden, wat ook het antwoord mag zijn. Je bent als meisje niet geboren om je voort te planten."

(*) jeneveuxpasdenfant

EIGEN FOTO'S

RTBF.BE

03.12.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCA0E8637

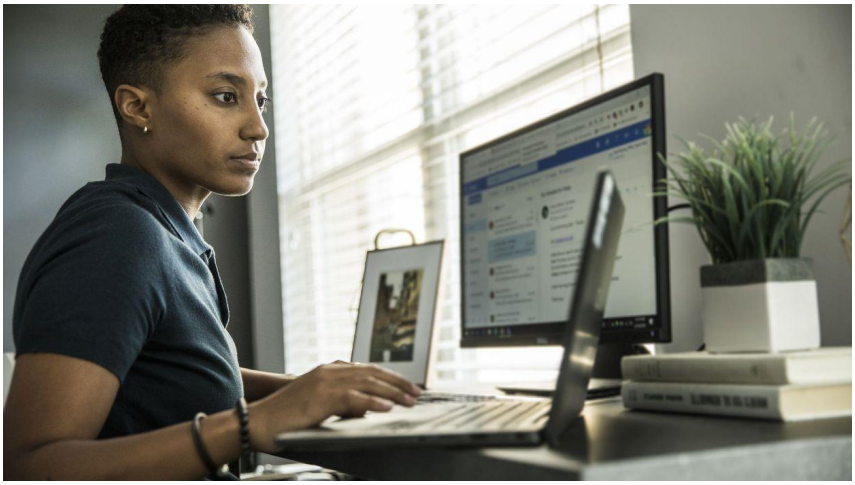
www.rtbf.be

Date: **03-12-2020**
Periodicity: **Continuous**
Journalist: **-**

Circulation: **0**
Audience: **265134**

https://www.rtbf.be/info/dossier/les-grenades/detail_sexisme-et-entreprenariat-des-difficultes-sur-tous-les-fronts?id=10645338

Sexisme et entreprenariat: des difficultés sur tous les fronts



L'entreprenariat pour les femmes: des difficultés sur tous les fronts - © MoMo Productions - Getty Images.

Jehanne Bergé

Publié le jeudi 03 décembre 2020 à 12h06

L'entreprenariat au féminin, un vaste sujet. Rien que la formule pose question. Quelle est la réalité des femmes
dans ce maxi boys club ? Stéréotypes, biais de genre, initiatives politiques et freins d'ascension. Décryptage.
"Développer son business quand on est une femme n'est pas une chose aisée. Elles n'ont pas souvent été
éduquées pour prendre les choses en mains, prendre des risques, se mettre en avant, affirmer qui elles sont,
oser affirmer leurs désirs, leurs ambitions." On pourrait croire à une blague mais non, cette citation provient de
l'intitulé d'une formation de Beci.
De nombreuses internautes ont dénoncé cette pépite sexiste à l'instar de Tatiana, autrice du blog "Chroniques
d'une maman débordée" a la très large communauté. "J'ai écrit un post Facebook sous couvert d'humour pour
faire prendre conscience aux femmes que c'est quelque chose qui ne doit plus être écrit, même si ça

RTBF.BE

03.12.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCA0E8637

part d'une
bonne intention."
Du côté de Beci, c'est le malaise. "Ça a été maladroit de notre part, nous nous sommes excusés. On a récupéré
du contenu de l'oratrice. C'était une erreur", commente une des employées de BECI avant de continuer : "C'est
clair que c'est une bataille d'être une femme dans ce milieu. Pour les séminaires, c'est difficile de trouver des femmes, il y a plus d'hommes. Ce problème dépasse la Chambre de Commerce, c'est la société entière qui est remplie de préjugés."
Ce bad buzz prouve encore une fois que les stéréotypes sont bien ancrés. Le patriarcat en modèle d'organisation
sociale dans lequel le pouvoir et l'autorité sont aux mains des hommes est particulièrement prédominant dans les
milieux masculins comme l'entreprenariat.

Un monde d'hommes

"De mon expérience de petite indépendante, une femme aura à tous les coups affaire à du mansplaining, à de la
condescendance, à des préjugés tenaces sur le fait de pouvoir tenir une comptabilité, de faire son administration,
de rentrer un dossier de subsides ou d'offres. Les banques également vont la prendre pour une perruche, même
chose en réunion. La société va d'office partir du principe qu'elle va mal gérer, qu'elle fait ce choix pour être flexible pour sa famille, ce qui est un gros piège parce que les femmes font des doubles journées", témoigne Marie.
Selon les chiffres du 1819, en 2018, les hommes étaient 2,5 fois plus nombreux que les femmes à exercer une activité professionnelle en tant qu'indépendant à titre principal. Aussi, seulement 13,7% des fondateurs de start up en Belgique sont des femmes et 8% des start-ups innovantes à fort potentiel de croissance en Région de Bruxelles-Capitale sont dirigées par une femme. Des chiffres à la hausse (oui on vient de loin !) mais la parité reste bien loin.
On est dans une culture et une société patriarcale où il n'est pas toujours bien vu qu'une femme prenne les rennes
Les freins à la création d'entreprenariat ou au statut d'indépendant par les femmes sont multiples. Isabella Lenarduzzi, la fondatrice de Jump est l'une de pionnière en la matière en Belgique : "Je ne dis plus entreprenariat
féminin mais entreprenariat des femmes. Je me suis battue pour qu'on mesure. Mais il faut prendre les chiffres avec un certain recul." En effet, 38,6% des indépendantes bruxelloises ont un revenu inférieur à 5.000 € par an, soit 10 points de pourcentage de plus que la proportion des indépendants bruxellois disposant d'un tel revenu. "Les femmes créent leur emploi, pas l'emploi des autres", continue-t-elle.

Des réseaux féminins

Julie Foulon est créatrice de Girleek, un blog dédié aux nouvelles technologies et au code, cofondatrice de l'incubateur Molengeek et l'un des visages de Start Up Vie, un nouveau media dédié à l'écosystème : "Ce qui

RTBF.BE

03.12.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCA0E8637

ressort de mes observations de terrain de Girleek, c'est que les femmes ont moins accès aux infos et à la formation. En tant que femme, tu ne peux pas faire les formations le soir ou de petits déjeuners de networking à
7h30 parce que tu as les enfants."



De plus en plus de réseaux féminins voient le jour. Grâce à ceux-ci, des femmes peuvent trouver un espace d'échange et de réseautage qui étaient complètement inexistant auparavant.
"J'ai lancé un start-up tech a 21 ans avec deux amis en Wallonie en 2011. Nos interlocuteurs étaient de grosses boites informatiques et des entrepreneurs via les incubateurs. Que ce soit au niveau business ou dans le coaching, il n'y avait que des hommes partout. Nous étions invités à des galas parce qu'on était jeunes et les gens ne comprenaient pas ce qu'une femme de 20 piges faisait là. Aujourd'hui, il y a plein de réseaux féminins et
ça a fait évoluer la situation", explique Margaux.
Les femmes vont surtout entreprendre dans tout ce qui est service à la personne, l'esthétique, le food. Ce n'est pas bien considéré, pas pris au sérieux
Ces programmes spécifiques permettent aux entrepreneuses de se lancer plus facilement. "Quand on veut entreprendre, il faut vendre "son produit" au plus grand nombre, le marché est composé d'hommes et de femmes.
Il faut donc aussi aller vers les cercles plus masculins, mais ce qui est intéressant avec les cercles féminins c'est qu'ils préparent les femmes aux marchés. Ce sont des soutiens et des réseaux spécifiques", avance Loubna Azghoud coordinatrice de Women in business, la plateforme de Hub.brussels autour de l'entreprenariat féminin créée en 2014 par le gouvernement bruxellois.
"C'est dans une culture et une société patriarcale où il n'est pas toujours bien vu qu'une femme prenne les

© auxipress • +32 2 514 64 91 • info@auxipress.be • www.auxipress.be

RTBF.BE

03.12.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCA0E8637

rennes. Pour oser se lancer il faut du cran, du caractère, oser dire non, être passionnée trois fois plus qu'un mec et supporter le regard que les gens vont poser sur toi", explique Coralie Doyen, cheffe de projet pour l'accélérateur (mixte !) Engine.

Il est primordial, que les hommes prennent conscience de la question de genre dans leur réalité et cesse avec l'excuse "ce n'est pas notre faute s'il n'y a pas de femmes." "Dans les PME, il n'y a pas encore de place pour les femmes. Si tu restes dans l'écosystème que tu connais, tu ne vas inviter que des hommes", continue-t-elle.

Double charge mentale

"L'un des principaux freins est la conciliation entre vie privée et professionnelle. Les femmes continuent à exercer
plus de tâches ménagères et de soins à la famille", explique Loubna Azghoud.

Selon les chiffres de la ligue des familles, les femmes s'occupent du ménage et des enfants en moyenne 8,5 heures de plus que les hommes par semaine. 8,5 heures de travail non-rémunéré, laissant donc aux hommes 8.5
heures de plus pour exécuter du travail rémunéré. Selon Stabel, près de la moitié des travailleuses ayant de jeunes enfants (46%) adaptent leur organisation de travail, contre seulement 22 % des hommes dans la même situation.

En plus de ces multiples casquettes, Julie Foulon est maman solo d'une petite fille, elle explique : "Quand un homme seul s'occupe de son fils, tout le monde trouve ça admirable "pourquoi moi je ne serais pas admirable aussi ?" L'image de la femme entrepreneuse, c'est l'image de la femme parfaite qui gère toutes les facettes de sa
vie. Si tu es célibataire, on te juge, on te dit "tu ne veux pas être en couple, tu ne penses qu'à ta carrière.""

Les études comme les professionnel·le·s du secteur s'accordent sur ces questions cruciales de la charge mentale et de congés de naissance comme enjeux majeurs de la place des femmes dans le secteur. Ces problématiques sont réfléchies dans les cercles dits féminins, mais encore trop peu abordée dans les réseaux mixtes ou masculins. Face à notre étonnement, Coralie Doyen s'exclame : "Ça pourrait être intéressant d'intégrer ces questions de genre au programme de levée de fonds où participent un plus grand nombre d'hommes."

L'image de la femme entrepreneuse, c'est l'image de la femme parfaite qui gère toutes les facettes de sa vie. Si tu es célibataire, on te juge, on te dit "tu ne veux pas être en couple, tu ne penses qu'à ta carrière."

Accès au financement

"Un autre gros frein est l'accès au financement. Les femmes ont de plus importants taux de refus de crédits que les hommes. Dans le cadre de levées des fonds en capital risque, elles sont très peu à en bénéficier. Les milieux financiers restent encore à l'image des boys club même si certaines initiatives commencent à voir le jour. Aussi, elles ont souvent un capital de départ moins important dû à des conditions de vie plus difficiles, comme être mère
solo", continue Loubna Azghoud.

Le baromètre SISTA/Boston Consulting Group (BCG) sur les inégalités de financement entre dirigeants et dirigeantes de startups montre qu'en France (la situation est comparable à la Belgique), les startups fondées par des femmes ont, en moyenne, 30 % moins de chance que celles fondées par des hommes d'être financées par les principaux fonds de capital-risque. Pourtant, les startups fondées ou co-fondées par les femmes rapportent 2,5 fois plus que celles fondées par des équipes exclusivement masculines.

"Les femmes vont être beaucoup plus attentives à ce qu'elles vont demander, elles sont beaucoup plus réalistes.

Tout est vu à l'aune d'un certain comportement masculin. Y compris au niveau des secteurs qui sont valorisés. Les femmes vont surtout entreprendre dans tout ce qui est service à la personne, l'esthétique, le food. Ce n'est pas bien considéré, pas pris au sérieux. Elles n'ont pas accès au capital alors que ces secteurs nécessaires pour la société", appuye Isabella Lenarduzzi.

A lire aussi : Femmes dans l'Horeca: la double peine

Amy Aminuki, est comportementaliste pour animaux et entrepreneuse, elle témoigne de ces attitudes sexistes et
paternalistes dans le cadre de la women entrepreneurship campaign : "Il y a un an et demi quand j'ai monté ma société, j'avais un très bon dossier. J'y croyais, j'avais à chaque fois un très bon retour en première ligne mais quand on arrivait à la question des investissements, j'ai souvent eu droit à des sous-entendus "ah et vous allez

RTBF.BE

03.12.2020

WEB MEDIA
JUMP 2
Ref: 27075 / 5FCA0E8637

gérer ça toute seule ?""
Les milieux financiers restent encore à l'image des boys club même si certaines initiatives commencent à voir le jour
Sans oublier la place des femmes dans les conseils d'administration, entre 17% et 19% selon la taille de l'entreprise. "Dans les CA de start up et de PME, je suis toujours la seule femme", témoigne Myriam Malou, cheffe
d'entreprise pendant 25 ans, elle est devenue coach en entreprenariat et exerce plusieurs mandats auprès de startup, PME, coopératives...
A lire aussi : Où sont les femmes dans le monde de la finance?
Déconstruire les stéréotypes et mettre en avant les rôles modèles
Toutes ces observations, ces chiffres sont le résultat d'idées reçues, de constructions sociales, de biais de genre. "En tant que femme entrepreneure dans les TIC, d'une entreprise de 90 consultants (en informatique) et revendue
à un groupe paneuropéen en 2012, je suis d'une ancienne génération où il y avait encore moins de femmes entrepreneures qu'aujourd'hui. J'étais sous les radars sans trop me rendre compte que mon statut de femme rendait la situation compliquée même si la charge familiale complexifiait ma vie d'entrepreneure. Je suis devenue
un modèle malgré moi", explique Myriam Malou. "Je n'ai pas l'impression d'avoir été victime de sexisme mais oui,
au niveau systémique, il y a un souci.
"Il y a plein de stéréotypes, sans oublier l'entourage qui te répète "oh mais t'es sûre, tu ne vas jamais y arriver"",
ajoute Julie Foulon.
Tout ce qui est dit sur les entrepreneurs de succès c'est qu'ils doivent avoir une culture de pirates. Les mots utilisés sont des mots de guerrier
"Il faut former tous les intermédiaires à l'entreprenariat qui n'ont pas conscience des biais, des stéréotypes. Tout
ce qui est dit sur les entrepreneurs de succès c'est qu'ils doivent avoir une culture de pirates. Les mots utilisés sont des mots de guerrier", éclaire Isabella Lenarduzzi.
Loubna Azghoud abonde également dans ce sens : "Il faut changer les représentations qu'on a du milieu de l'entreprenariat. La question des rôles modèles est fondamentale."
Enfin, même quand on devient cheffes d'entreprises, que le projet fonctionne, il faut encore se justifier d'être à cette place… Marine a co-fondé avec une autre jeune femme deux épiceries zéro déchet à succès à Liège et à Namur, elle témoigne : "Presque tous ceux qui nous démarchent par téléphone ou sur place commencent par "est-ce que je peux parler au patron s'il vous plaît ? "."
Alors, on fait quoi ? On continue de militer pour une répartition plus égalitaire des tâches domestiques, on met en
avant les exemples de réussites, on forme les professionnel·les de terrain aux biais de genre, on brise les stéréotypes à travers les médias, on encourage le leadership des petites filles comme des petits garçons, on éduque, on informe, on fait de l'égalité un véritable projet de société. Pour qu'on puisse tou·te·s se lancer avec la
même chance dans la vie dans l'aventure entrepreneurial ou ailleurs…
Les clés de l'info : enquête sur le sexisme (archives JT du 06/03/2018)

RTBF.BE

03.12.2020

WEB MEDIA

JUMP 2

Ref: 27075 / 5FCA0E8637



Si vous souhaitez contacter l'équipe des Grenades, vous pouvez envoyer un mail à lesgrenades@rtbf.be.
Les Grenades-RTBF est un projet soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles qui propose des contenus d'actualité sous un prisme genre et féministe. Le projet a pour ambition de donner plus de voix aux femmes, sous-
représentées dans les médias.